THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

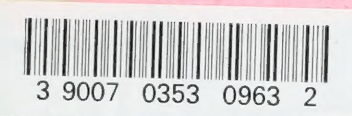
III

L'AINÉE — LA MASSIÈRE
LA PRINCESSE DE CLÈVES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3


TENTANDA VIA



THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

III

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

LES ROIS, roman . . . . 1 vol.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU . . . . 1 —

En préparation :

JEAN RACINE . . . . 1 —

En cours de publication :

THÉATRE COMPLET

Déjà parus, tomes I et II . . . . 2 vol.

1795-07. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-08.

THÉATRE

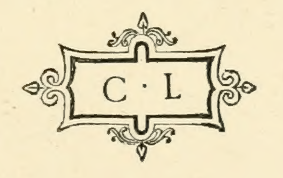
DE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

L'AINÉE — LA MASSIÈRE
LA PRINCESSE DE CLÈVES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

—

L'AINÉE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois, à Paris, le 6 avril 1898.
au Théatre du Gymnase.

PERSONNAGES

LE PASTEUR PETERMANN . .	MM.	BOISSELOT.
LE PASTEUR MIKILS		HENRI MAYER.
DURSAY		LÉRAND.
MULLER		NUMÈS.
LE LIEUTENANT DURSAY. . . .		GAUTHIER.
GEORGES.		DEMANNE.
JAMES		MAUGER.
GUILLAUME.		NIVERD.
HAROLD		LAMOTTE.
LIA.	Mmes	SUZANNE DESPRÉS.
MADAME PETERMANN.		MARIE SAMARY.
NORAH		LÉONIE YAHNE.
DOROTHÉE		DALLET.
JOSABETH.		DAMIS.
ELSA.		BERNOU.
DESDÉMONE.		PAULE ÉVIAN.

UNE PETITE BONNE, TROIS PETITS ENFANTS.

L'AINÉE

ACTE PREMIER

A Vieuchâtel, en Suisse, chez le pasteur Petermann.

Un dimanche à la fin de septembre, l'après-midi, au jardin. — La maison à droite. Le lac au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LIA, NORAH, JOSABETH, ELSA, DESDÉMONE, DOROTHÉE, douze ans.

JOSABETH. Elle fait de l'aquarelle.

Lia! (Lia s'approche.) Donne-moi un conseil. Je crois que mon lac n'est pas assez bleu.

LIA, regardant.

Ce sont tes arbres qui sont trop verts, ma pauvre Josabeth.

JOSABETH.

C'est possible.

ELSA. Elle lit un livre allemand.

Lia! (Lia s'approche.) Il y a là un mot que je ne comprends pas. *Uebersinnlichkeitsglauben.*

LIA.

Ça veut dire : la croyance à l'au-delà de la sensibilité.

ELSA.

Tout simplement?

DESDÉMONE. *Elle tient un carnet et un crayon.*

Lia! je ne peux pas trouver.

LIA.

Quoi?

DESDÉMONE.

Mon commentaire sur la pensée d'aujourd'hui... pour mon « Album spirituel ».

LIA.

Quelle est la pensée d'aujourd'hui?

DESDÉMONE, *lisant.*

« Le péché a toujours été dans le monde jusqu'à la loi, mais la loi n'étant point encore, le péché n'était pas imputé. *Paul, épitre aux Romains, chapitre V.* » Qu'est-ce que ça veut dire?

LIA.

Cela veut dire, ma petite Desdémone, que, avant la loi écrite... la loi de Moïse, tu comprends? les hommes ne pouvaient être punis pour y avoir manqué, puisqu'ils ne la connaissaient pas.

DESDÉMONE.

Alors, ils ne péchaient jamais même en faisant tout ce qui leur était agréable?... J'aurais bien voulu vivre dans ce temps-là!

LIA.

Ils péchaient ; le texte le dit : « Le péché a toujours été dans le monde » ; mais ils n'étaient responsables que de ceux de leurs péchés qui violaient la loi naturelle.

DESDÉMONE.

C'était joliment commode!

LIA.

Oui, mais il est plus beau, plus noble d'être responsable d'un plus grand nombre d'actes... C'est cela qu'il faut mettre comme réflexion.

DESDÉMONE.

Moi, je veux bien... Merci, grande sœur.

DOROTHÉE. Elle est assise à une table de jardin et écrit sur un cahier.

Lia ! (Lia s'approche.) Je ne peux pas venir à bout de mon « style ».

LIA.

Voyons. (Elle regarde le cahier.) Le sujet est cependant joli : « Impressions d'un voyageur surpris par un ouragan de neige. »

DOROTHÉE.

Voici ce que j'ai mis : « L'infortuné chancelle. Le froid a palar... paralysé ses membres glacés. » Est-ce que c'est bien?

LIA.

C'est même très bien, ma petite Dorothée... Et après?

DOROTHÉE.

Après... c'est tout.

LIA.

Eh bien... il faut dire... qu'il songe qu'il va mourir...

et qu'alors il revoit tout ce qu'il a aimé... ses parents... sa maison...

DOROTHÉE

Oui, oui... j'y suis... seulement, je préférerais « sa chaumière ». C'est plus poétique.

LIA.

Comme tu voudras.

DOROTHÉE. Elle écrit en tirant la langue.

« Il sent que sa dernière heure... » Non, son « heure suprême »; c'est plus joli. « Il sent que son heure suprême est venue... Il revoit tout ce qu'il a aimé... son père... sa tendre mère... ses frères... ses sœurs... ses amis... et son humble chaumière... tapissée de clématite et de glycérine... »

LIA, corrigeant.

« Glycine ».

DOROTHÉE.

Tu es sûre?

LIA.

Il me semble.

DOROTHÉE.

Ah?

Elle continue à écrire.

LIA.

Qu'est-ce que tu lis donc avec tant d'attention, Norah?

NORAH.

Oh! rien... un roman anglais.

LIA.

Montre! (Norah lui tend le livre en haussant les épaules. Lisant le titre.) « Le Roman d'un jeune homme pauvre. »

Elle ferme le volume et le garde.

NORAH.

Tu ne veux pas me le rendre?

LIA.

Non.

NORAH.

Pourquoi?

LIA.

Parce que c'est un livre dangereux.

NORAH.

L'as-tu lu?

LIA.

Non.

NORAH.

A quoi vois-tu donc que c'est un livre dangereux?

LIA.

A ce que c'est un roman français. Papa nous a interdit tous les romans français sans exception. Nous devons obéir.

NORAH.

Ah! bien, je t'assure que celui-là n'est pas dangereux. Si tu savais, ma chère ce qu'il est toc!

LIA.

Tu le lisais pourtant avec une ardeur!

NORAH.

A cause de l'histoire.

LIA.

Mais comment te l'es-tu procuré?

NORAH.

C'est Guillaume Maurens qui l'a passé ce matin à Elsa en sortant de l'église; et Elsa me l'a repassé.

LIA.

Guillaume a eu tort.

JOSABETH.

Oh! ce n'est pas grave.

LIA.

N'importe. Il aurait mieux fait de méditer les admirables paroles du pasteur Mikils sur les stériles agitations de l'esprit et les vaines curiosités.

ELSA.

Le fait est qu'il a été très bien, ton pasteur Mikils, pour un début.

DOROTHÉE.

Papa a eu la fameuse idée de l'inviter à prêcher à sa place.

NORAH.

Ce n'est pas qu'il soit beaucoup plus folâtre que papa.

JOSABETH.

Mais ça nous a tout de même changées un peu.

LIA.

Le pasteur Mikils est un des plus brillants élèves de la Faculté de théologie de Strasbourg; et papa, qui l'a connu tout enfant et qui lui a donné ses premières leçons, le croit appelé à un très bel avenir.

DESDÉMONE.

Eh bien, tu as de la chance, toi!

LIA.

Pourquoi dis-tu cela?

DESDÉMONE.

Tu le sais bien.

JOSABETH.

Moi, je trouve que le pasteur Mikils et toi vous êtes exactement faits l'un pour l'autre.

LIA.

Ne dites donc pas de sottises.

JOSABETH.

Il est toujours à causer avec toi... Il t'appelle une âme d'élite.

LIA, rougissant.

Je vous assure que le pasteur Mikils ne m'a jamais rien dit qui puisse m'autoriser à croire...

NORAH, riant nerveusement.

Ha! ha! ha!

LIA.

Qu'as-tu à rire?

NORAH.

Rien... L'idée de voir vos deux perfections ensemble...

JOSABETH.

Est-elle mauvaise, cette Norah!... C'est égal, il a eu un vrai succès. Maman était en extase. Elle buvait la parole sainte.

NORAH.

Et quelle chambrée!

LIA.

Hein?

NORAH.

Je veux dire : quelle brillante assistance!

ELSA.

Avez-vous remarqué? Il y avait monsieur Dursay.

DESDÉMONE.

Il est pourtant catholique.

NORAH.

Oh ! il n'a pas de religion du tout.

JOSABETH.

C'est un homme bizarre... qui a ses idées à lui... un vieil original... un philosophe...

DOROTHÉE, fièrement.

Comme Jean-Jacques Rousseau !

ELSA.

Vous savez qu'avant de venir s'installer ici, dans cette magnifique propriété du bord du lac, il était marié... à Paris... et qu'il est séparé de sa femme ?

DOROTHÉE.

Oui, il paraît qu'il n'a pas été heureux en ménage.

LIA.

Dorothée !... Moi, j'aime beaucoup monsieur Dursay. Il est quelquefois un peu moqueur, mais je le crois très bon.

JOSABETH.

Vous avez vu le jeune homme qui était avec lui ? C'est un de ses amis : un Français, un Parisien.

DESDÉMONE.

Il est très gentil.

ELSA.

Monsieur Dursay a demandé à papa la permission de nous l'amener cet après-midi.

DESDÉMONE.

Quel bonheur !

LIA.

Desdémone !

DESDÉMONE.

Eh bien, quoi? Vous êtes bonnes, vous autres! Vous avez vos « flirts ». Moi pas.

NORAH.

Ni moi.

DESDÉMONE, continuant.

... Et il vient toujours un moment, après le crocket, où, pendant que vous vous égarez deux à deux dans des promenades sentimentales, je reste là... les bras croisés... C'est embêtant.

JOSABETH.

A propos, ils sont en retard, nos flirts, aujourd'hui.

DOROTHÉE, qui s'est un peu écartée.

Les voilà!... les voilà!... Enfin, on va s'amuser!

SCÈNE II

LES MÊMES, JAMES, GUILLAUME, HAROLD, quinze ans.

TOUS et TOUTES, ensemble ou à peu près.

Bonjour, mademoiselle Lia. — Bonjour, Norah. — Bonjour, Josabeth... Elsa... Desdémone... Dorothée. — Bonjour, James... Guillaume... Harold...

James s'assied auprès de Josabeth, Guillaume auprès d'Elsa et le petit Harold auprès de Dorothée.

JOSABETH, consultant James sur son aquarelle.

Est-ce cela?

JAMES.

Oh! oui, oui... très bien!

JOSABETH.

Je crois que mes arbres ne sont plus assez verts.

JAMES.

C'est votre lac qui est trop bleu.

JOSABETH.

Mais tout à l'heure c'est mon lac qui n'était pas assez bleu et mes arbres qui étaient trop verts... Alors c'était pas la peine...

LIA, *tendant à Guillaume le livre qu'elle a pris à Norah.*

Ce livre est à vous, Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, mademoiselle.

LIA.

Eh bien! reprenez-le, et ne prêtez plus de ces vilains livres-là à mes petites sœurs.

GUILLAUME.

Vilains?... Mais celui-là est très joli... et malgré cela très moral... Vous pouvez bien, de temps en temps, permettre à vos sœurs une lecture amusante...

LIA.

Elles ont Toppfer.

GUILLAUME.

Vous êtes sévère, mademoiselle.

NORAH, *moqueuse.*

Guillaume a oublié ce que le pasteur Mikils a dit ce matin des vaines curiosités.

JOSABETH, *à James*

Sérieusement, comment avez-vous trouvé son sermon?

GUILLAUME.

Oh ! très... très remarquable.

LIA, sincère.

N'est-ce pas?

NORAH.

Il n'a répété que onze fois : « Si j'ose, mes frères, employer cette expression. »

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME PETERMANN.

MADAME PETERMANN, s'approchant. Elle vient de la maison et a entendu les dernières répliques.

Tu parles bien légèrement, Norah. Le pasteur Mikils est, je ne crains pas de le dire, une des espérances de l'Église. Il a des dons magnifiques : la voix, le port, le geste, l'ampleur et l'onction, l'élévation et la profondeur. Le pasteur Mikils ira loin... très loin... Il est déjà question de lui pour un poste extrêmement important.

DOROTHÉE.

Elle exprime ironiquement son admiration par ce sifflement familier qui équivaut à « fichtre ! » *ou* « mince ! »

MADAME PETERMANN.

Mais j'ai à te parler, Lia. (Elle l'emmène un peu à l'écart.) D'abord, on a besoin de toi à la cuisine. Victoire patauge dans son entremets : elle a totalement oublié la recette... Et puis, j'ai fait une découverte dans la chambre de Norah, une découverte qui m'effraye.

LIA.

Oh ! mon Dieu !

MADAME PETERMANN.

Oui, sous son matelas, j'ai trouvé ce cahier... J'ai cru tout de suite que c'était un album spirituel comme celui de Desdémone. Mais pourquoi aurait-elle mis son album spirituel sous son matelas?... J'ai lu, et j'ai vu que c'était une sorte de journal intime où elle écrit ses pensées... quelquefois en vers... Des pensées... un peu inquiétantes... d'une forme à peine convenable... et d'où il ressort que la malheureuse enfant est éperdument amoureuse. Mais de qui? C'est ce qu'il m'est impossible de deviner... Je te prie de lire ce cahier (Elle le lui remet.), d'interroger Norah et de lui faire tes observations. De ta part, cela lui paraîtra moins dur; et ton intervention, plus familière, pourra être aussi plus efficace que ne serait la mienne.

LIA.

Bien, maman... Mais cela ne saurait être bien grave. Norah est une étourdie qui se moque de tout, comment pourrait-elle être amoureuse?

MADAME PETERMANN.

Tu es si parfaitement simple et transparente, ma pauvre Lia, que la plus petite complication t'étonne chez les autres... Mais Victoire t'attend. Va vite.

LIA.

Oui, maman.

Elle se dirige vers la maison. En même temps, Dursay et Georges s'approchent de madame Petermann.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LIA; DURSAY, GEORGES.

MADAME PETERMANN.

Bonjour, cher monsieur Dursay et honoré voisin...

GEORGES, s'inclinant.

Madame...

DURSAY.

Excusez-nous, madame, d'être entrés avec ce sans-gêne : mais la grille était ouverte; et, comme monsieur Petermann attendait notre visite...

MADAME PETERMANN.

Je vais le prévenir, monsieur.

DURSAY.

Madame, nous vous suivons.

MADAME PETERMANN.

Si vous le voulez. Mais il vous sera certainement plus agréable, par ce beau temps, de rester au jardin; et je vous prie, en attendant, de vous faire l'introducteur de monsieur votre ami auprès de cette jeunesse.

Madame Petermann se dirige vers la maison. La bande des jeunes filles et des jeunes gens s'est approchée.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins MADAME PETERMANN.

DURSAY, faisant les présentations.

Monsieur Georges Durand, de Paris; mademoiselle Norah; mademoiselle Josabeth; mademoiselle Elsa;

mademoiselle Desdémone; mademoiselle Dorothée; messieurs James et Guillaume Maurens: monsieur Harold Cruchod. Et maintenant faites, s'il vous plaît, plus ample connaissance.

DESDÉMONE, offrant une chaise à Georges.

Alors... vous venez de Paris, monsieur?

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

DESDÉMONE.

Et que se passe-t-il, à Paris?

GEORGES, sincèrement embarrassé.

Mon Dieu, mademoiselle, quand on y est, il semble bien qu'il s'y passe pas mal de choses; mais, quand on en est sorti, on ne sait plus bien quoi.

DESDÉMONE.

Et vous êtes pour longtemps dans notre pays?

GEORGES.

Pour quelques jours, mademoiselle.

DESDÉMONE.

C'est peu.

GEORGES.

Trop aimable.

Un silence.

DOROTHÉE, venant à Georges.

Monsieur, voulez-vous nous faire l'honneur de jouer avec nous au crocket? Ça rompra la glace.

DESDÉMONE, à Elsa.

Oui, oui! c'est une idée!

Tous se lèvent.

GEORGES.

Ce serait avec le plus grand plaisir, mademoiselle, si je ne devais, avant tout, présenter mes devoirs à monsieur Petermann. Mais vous pouvez commencer sans moi ; je serais désolé si...

DOROTHÉE.

C'est ça ! Vous viendrez quand vous aurez vu papa. (Courant en avant). Ohé ! ohé, les autres !

Toute la bande suit Dorothée. Desdémone se retourne pour regarder Georges. La bande disparaît derrière les arbres.

SCÈNE VI

DURSAY, GEORGES.

GEORGES.

Elles sont gentilles.

DURSAY.

Très gentilles ; et fraîches, et rondes, et florissantes... C'est la règle.

GEORGES.

Quelle règle ?

DURSAY.

Avez-vous remarqué que, par une ironie de la bonne nature, les successeurs les plus graves et les plus haut sur cravate de ce fâcheux Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ?... — et n'ont jamais que des filles ? Ces hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison ; ces ennemis du péché nous offrent, dans leur progéniture, des occasions de péché. Je vous l'avais bien dit que vous ne vous ennuieriez pas ici... Toutes ces ponettes

ont d'ailleurs l'instruction la plus soignée... Les grandes sont surchargées de diplômes, et les plus jeunes suivent d'innombrables cours où elles sont toujours les premières. Et l'anglais, et l'allemand, et la cuisine, et la musique, et la natation, et la peinture, et la gymnastique... Tout, elles savent tout! Et là-dessus, mon garçon, faites votre choix, si le cœur vous en dit.

GEORGES.

Comme vous y allez!... J'ai cru remarquer, du reste, que presque toutes ces demoiselles étaient... pourvues.

DURSAY.

Et pas pour la première fois encore. Cette fois pourtant cela paraît sérieux. Mais Norah et Desdémone sont disponibles.

GEORGES, riant.

Laquelle me conseillez-vous?

DURSAY.

Moi, j'aurais plus de confiance en Desdémone.

GEORGES.

N'allez pas croire, au moins, que si je vous interroge...

DURSAY.

Je ne crois rien, mon ami. Je vous réponds, voilà tout.

GEORGES.

Et... pas de dot, naturellement?

DURSAY.

Pas une grosse, non; mais enfin une dot. Le père de madame Petermann avait une assez large aisance.

GEORGES.

Madame Petermann a l'air d'une femme fort respectable.

DURSAY.

Elle l'est.

GEORGES.

Et monsieur Petermann?

DURSAY.

Le pasteur Petermann est un très brave homme, et même un saint homme, et qui certainement s'occuperait beaucoup de ses paroissiens s'il n'était obligé de s'occuper d'abord de ses filles... Six filles à marier, songez! c'est une affaire. Il faut les montrer, donner des thés, des concerts, des parties de jardin, attirer les jeunes gens et les retenir. C'est ainsi que la maison du pasteur Petermann est devenue la maison des amours. Pour moi, je trouve exquis ce contraste entre la mission sacrée du bonhomme et ses préoccupations de père de famille, qui lui ont fait peu à peu transformer son presbytère en un temple du flirt, en une espèce de pince-cœur pour le bon motif... Et, vous voyez, je l'aide à l'occasion; je fais l'article pour lui, en bon voisin... Moi qui suis un ours et qui ne vais nulle part, je viens souvent ici, et je m'y amuse toujours, rien qu'en voyant vivre la famille Petermann. Je m'intéresse à leur classe innocente: la gentillesse des petites sœurs me rafraîchit les yeux... Et puis, ce n'est pas tout. Il y a l'aînée, mademoiselle Lia.

GEORGES.

Celle qui était avec sa mère au moment où nous sommes entrés? Elle m'a paru... plutôt insignifiante.

DURSAY, *brusquement.*

Mon ami, c'est que vous ne savez pas regarder. Oui, c'était Lia, Lia la dévouée et l'indispensable. Celle-là

me rafraîchit l'âme. Parfaitement. C'est elle qui a été la vraie mère de toutes ses jeunes sœurs, et qui tient le ménage, et qui gouverne la maison, et qui dispense monsieur et madame Petermann de surveiller leurs filles. Et tout cela avec une grâce presque silencieuse, et un oubli de soi, une ignorance de son propre mérite!... Ah! la brave fille! Elle ne s'est pas aperçue, tandis qu'elle vivait pour les autres, qu'elle atteignait ses vingt-cinq ans. Heureusement, je crois qu'elle va épouser ce solennel pasteur Mikils, qui n'est qu'un bon nigaud, mais qu'elle a la naïveté de prendre pour un grand homme, à qui elle prêtera tous les talents et toutes les vertus, et avec qui elle sera probablement heureuse, parce que son bonheur est en elle.

GEORGES.

Allons tant mieux. Mais moi, je me sauve.

DURSAY.

Pourquoi?

GEORGES.

Vous avez une façon de « faire l'article », comme vous dites... Ce que vous m'avez raconté des petites sœurs... Je crains qu'elles n'aient le cœur tout au moins un peu... fripé.

DURSAY.

Si ce n'est que le cœur... D'ailleurs vous ne risquez rien, puisque vous voilà prévenu.

GEORGES.

Est-ce qu'on sait? On est si bête!

DURSAY.

A votre aise, Georges. Je vous jure que je ne touche là-dessus aucune commission. Mais voici le pasteur Petermann qui s'avance.

SCÈNE VII

LES MÊMES; PETERMANN, puis DESDÉMONE.

PETERMANN, à Georges, après avoir serré la main à Dursay.

Excusez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur... Certaines obligations de mon ministère... « Voulons-nous nous asseoir? » comme dit votre Molière. (Ils s'asseyent.) C'est fort gracieux à vous d'avoir bien voulu me visiter dans mon ermitage...

GEORGES.

L'ermitage est charmant.

PETERMANN.

On y jouit du moins d'un air pur et d'un spectacle reposant. Ce calme doit même vous sembler excessif au sortir de la fournaise parisienne... (Un silence.) Notre pays aura-t-il l'avantage de vous posséder longtemps?

GEORGES.

Quelques jours.

PETERMANN.

C'est peu.

GEORGES.

Trop aimable.

Un silence.

PETERMANN.

Comment avez-vous trouvé ce matin le sermon du pasteur Mikils?

DESDÉMONE, survenant.

Très remarquable... (A Georges.) Et maintenant que vous avez vu papa, voulez-vous, monsieur, nous faire l'honneur de vous mêler à nos ébats?

GEORGES.

Mais, mademoiselle...

PETERMANN.

Trêve de cérémonie, monsieur. Une cordiale simplicité est ici l'unique règle. Franchement, vous ne pouvez refuser ce plaisir à mes fillettes.

GEORGES.

Je suis donc à vos ordres, mademoiselle?...

PETERMANN, achevant.

Desdémone. C'est ma cinquième fille, c'est-à-dire l'avant-dernière; et ce n'est pas la moins charmante. (Il lui tapote la joue.) Va, mon enfant.

SCÈNE VIII

PETERMANN, DURSAY.

PETERMANN, à lui-même.

Ma cinquième fille... Et j'en ai six. (A Dursay.) Mon cher voisin, j'aurais un petit renseignement à vous demander.

DURSAY.

Et sur quoi, monsieur le pasteur?

PETERMANN.

Vous avez une grande fortune, et mobilière autant que terrienne. Vous êtes, à coup sûr, plus entendu que moi aux choses de la banque et de ce qu'ils appellent la spéculation.

DURSAY.

Heu!

PETERMANN.

Moi, vous le savez, j'ai reçu de Dieu plus grande abondance d'enfants que de richesses temporelles... De là bien des soucis qui viennent s'ajouter pour moi à celui des âmes... Dites-moi, monsieur Dursay, qu'est-ce que c'est donc que ces mines d'argent dont on parle si fort depuis quelque temps? Est-ce bien sérieux? Y en a-t-il que vous puissiez, en conscience, me recommander particulièrement?

DURSAY, pince-sans-rire.

Mais, monsieur le pasteur, est-ce que les Pères de la primitive Église n'interdisaient pas aux fidèles l'intérêt même légal, et toutes les formes du commerce de l'argent?

PETERMAMN.

Heureuse austérité, monsieur! Mais les temps ont marché. Les ministres de l'Évangile doivent eux-mêmes se plier aux conditions économiques de la société où ils vivent, sous peine de devenir, au milieu des autres hommes, des sortes de parias volontaires: ce qui ne saurait que nuire à leur mission surnaturelle.

DURSAY.

Mais, monsieur le pasteur, la spéculation, c'est le jeu; et le jeu, étant la recherche du gain sans travail, n'est-il pas sur l'extrême limite des actions permises à un chrétien?

PETERMANN.

Sans doute, sans doute... Mais vous oubliez, mon cher voisin, qu'il y a une hiérarchie des devoirs. J'ai celui d'établir mes filles, qui entraîne, hélas! celui de les doter et, corollairement, d'arrondir un peu leur modeste dot, si je puis. Ce devoir certain prime assu-

rément le devoir plus douteux de l'abstention évangélique à l'endroit des opérations financières... Si j'ose tenter la fortune, ce n'est point pour moi, c'est pour mes chères enfants : cette démarche qui vous inquiète n'est donc, à mes yeux, qu'une façon détournée de solliciter en leur faveur les largesses de la Providence et, pour ainsi parler, de remettre l'avenir de ces chères petites aux mains de Dieu.

DURSAY.

Nous appelons cela la direction d'intention... Monsieur le pasteur, prenez garde ; vous donnez dans la morale des bons pères jésuites.

PETERMANN, suffoqué.

Moi?... oh! oh!... monsieur Dursay, que me dites-vous là?

DURSAY.

Je plaisante, monsieur le pasteur.

PETERMANN.

Il est, monsieur, des plaisanteries qui passent la limite.

DURSAY.

Je vous assure...

PETERMANN, se remettant.

Vous avez, cher monsieur Dursay, le rigorisme de ceux qui ne croient à rien, et que, par conséquent, leurs sévérités n'engagent pas eux-mêmes.

DURSAY.

Eh! eh! pas mal, ceci. Allons, allons, j'ai eu tort de vous taquiner... J'aurais mieux fait de vous indiquer tout de suite les *Marie-Jeanne* et les *Crusoé*... Ce n'est pas que je vous les garantisse, au moins. Puis, sou-

venez-vous que ces affaires-là sont pleines de surprises, et que le difficile n'est pas d'y entrer, mais de s'en retirer à propos.

Tous deux se sont levés et se dirigent vers le fond du jardin.

PETERMANN.

C'est entendu... Vous disiez les *Crusoé* et les *Marie-Jeanne*?...

Ils disparaissent. En même temps, Lia sort de la maison.

SCÈNE IX

LIA, puis NORAH.

LIA, appelant.

Norah! veux-tu venir?

NORAH.

Voilà, grande sœur.

LIA, lui montrant le cahier.

Qu'est-ce que c'est que cela?

NORAH.

Ça?... Eh bien, c'est un cahier... Oh! du plus haut intérêt. Je te félicite de l'avoir découvert. Quand on fouille partout, il est juste qu'on soit quelquefois payé de ses peines.

LIA.

Pourquoi essaies-tu d'être méchante? Je n'aurais pas voulu te le dire : mais c'est maman qui a trouvé ce cahier et qui m'a priée de te faire à ce sujet quelques observations, pensant que, de ma part, cela te semblerait moins dur... Maman m'a dit de le lire. Je l'ai parcouru... Oh! Norah! comment as-tu pu écrire de pareilles choses!

NORAH.

Eh bien, quoi? c'est de la littérature... Des morceaux choisis...

LIA.

Singulièrement choisis en tout cas. (Ouvrant le cahier.) Tiens, je tombe sur ces vers :

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent?
On dirait dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent...

Je n'ose pas continuer... De qui sont-ils, ces vers?... De toi, peut-être?

NORAH.

Ils sont d'Alfred de Musset.

LIA.

Ah? j'aime mieux cela que s'ils étaient de toi. Mais ce qui, malheureusement est bien de toi, — car il y a des ratures, — ce sont des impressions comme celles-ci : (Lisant) « 3 août. — Cette nuit, je suis à ma fenêtre. Le parfum des fleurs m'enivre. Un trouble inconnu pénètre mes sens... Oh! ses yeux! sa voix! sa bouche! Je voudrais qu'il fût là près de moi; qu'il m'enveloppât tout entière d'une étreinte... » Voilà encore que je ne peux pas continuer. (Lisant à une autre page.) « 4 septembre. — Il est grave, sévère même, mais je devine dans ses yeux un foyer de passion qui s'embrasera au souffle de la mienne; » etc. Et encore : « 20 septembre. — Nul ne connaît notre secret, et nos regards seuls nous l'ont révélé à nous-mêmes... Ce mystère est bien doux... Quand il est devant mes yeux, j'affecte quelquefois l'indifférence ou l'ironie: et cependant un fleuve de feu parcourt voluptueusement mes veines: puis tout à coup je me sens transir, mon cœur défaille... »

NORAH, violemment.

Assez! Rends-moi ce cahier! Il est à moi!

Elle le lui arrache, et le tient serré contre elle d'un air farouche.

LIA.

Tu me fais beaucoup de peine, Norah. D'abord, il y a là des expressions... qu'une jeune fille ne devrait jamais employer. Et ces expressions témoignent d'un trouble... d'un abandon de toi-même aux mauvaises pensées... La preuve que c'est vilain, c'est que tu n'as pas pu supporter de me l'entendre lire...

NORAH.

Parce que je te connais. Tu es si froide, toi! Tu ne peux pas comprendre...

LIA.

Ce que je comprends, du moins, c'est que tu as un secret, c'est que tu aimes quelqu'un... Eh bien, ma chère petite, il faut le dire à papa et à maman : c'est ton devoir. Ou bien, si tu n'oses pas le leur dire, tu peux bien me le confier, à moi... Voyons, est-ce l'un des jeunes gens qui viennent ici? (Norah fait signe que non.) Est-ce quelqu'un que tu rencontres hors de chez nous?... (Idem.) Quelqu'un que nous connaissons? (Idem.) Est-ce qu'il y a entre vous deux un obstacle? Crains-tu que papa ne te permette pas de l'épouser? (Idem.) J'ai beau chercher, je ne vois pas du tout... Oh! Norah! est-ce que ce serait un homme marié?

NORAH, qui s'est remise.

Tu es bête! Je te dis que ce n'est personne... Ce sont des idées qui me passent par la tête et que je m'amuse à écrire. Un amoureux en l'air... que j'imagine pour tuer le temps...

LIA.

Bien sûr?

NORAH.

Mais oui, bien sûr. Autrement, tu n'aurais pas eu de peine à deviner, puique nous avons les mêmes relations et que nous voyons exactement les mêmes personnes.

LIA.

C'est vrai.

NORAH.

Seulement, tu sais, il y a des heures où l'on rêve, où l'on s'ennuie, où l'on désire on ne sait quoi...

LIA.

Et c'est cela qui est dangereux, Norah... Va, pour les âmes de bonne volonté, il n'est pas une minute dans la vie qui n'ait son devoir ; et cela ne laisse guère de place aux rêveries romanesques. Ou bien, si l'on rêve, c'est comme on prie, et l'on n'a pas ensuite à en rougir... Je te laisse ton cahier... Promets-moi de n'y plus rien écrire... du moins dans ce goût-là. Quand tu le reliras plus tard, tu trouveras que tu étais bien sotte. Je dirai à maman de ne pas te gronder; que tout cela n'est qu'enfantillage, littérature, comme tu dis... Et là-dessus, embrassons-nous. Norah se laisse embrasser d'assez mauvaise grâce.) Toujours amies, n'est-ce pas?

NORAH.

Évidemment.

SCÈNE X

LES MÊMES, PETERMANN, DURSAY.

Pendant les dernières répliques, Petermann et Dursay sont rentrés en scène.

DURSAY.

Au revoir donc, mon cher pasteur... Mais où est mon jeune ami?

PETERMANN, regardant vers le fond du jardin paternel.

Je crois, sauf erreur, qu'il n'a pas grande envie de s'en aller.

DURSAY.

Je vous le laisse donc... Bonjour, Norah. (A Lia.) Au revoir, mademoiselle Raison.

LIA.

Au revoir, monsieur le moqueur.

DURSAY.

Mademoiselle Lia, apprenez que, lorsque je dis du bien de vous (et cela m'arrive souvent), quel que soit le ton, je dis toujours ma pensée.

LIA.

Alors, au revoir, mon indulgent voisin.

DURSAY.

Vous ne venez pas me reconduire?

LIA.

Mais si, bien volontiers.

Petermann et Lia reconduisent Dursay. Au même moment arrive en scène toute la bande des jeunes filles et des jeunes gens jouant à colin-maillard. Norah les rejoint.

SCÈNE XI

NORAH, JOSABETH, ELSA, DESDÉMONE, DOROTHÉE, JAMES, GUILLAUME, GEORGES et HAROLD.

Josabeth a les yeux bandés. James se fait prendre par elle. Elle le palpe longuement.

DOROTHÉE.

Dépêchez-vous donc!

JOSABETH, devinant.

James!

DOROTHÉE.

Oh! il y a longtemps que tu sais que c'est lui!

On met le bandeau à James, Georges se laisse prendre.

JAMES, sans hésiter.

Monsieur Georges!

On met le bandeau à Georges. Dorothée se jette dans ses jambes, en vain.

DOROTHÉE.

Ce n'est pas juste! Les autres se font prendre exprès; et moi, on fait exprès de ne pas me prendre.

JOSABETH.

Veux-tu te taire, gamine!

Par un accord tacite, Norah, Josabeth et Elsa laissent le champ libre à Desdémone qui se fait prendre.

GEORGES, touchant les frisons de Desdémone.

Voici de la barbe. (Rires. Arrivé au corsage.) Non ce n'était pas de la barbe. (Rires. Après un long examen.) Mademoiselle Desdémone.

DESDÉMONE, feignant la surprise.

A quoi m'avez-vous reconnue?

GEORGES.

Je vous le dirai.

On met le bandeau à Desdémone. Norah se laisse aussitôt prendre.

DESDÉMONE.

Ça, c'est Norah!

DOROTHÉE.

C'est drôle: quand c'est une de mes sœurs qui attrape une autre de mes sœurs, ou quand c'est un de ces messieurs qui attrape un autre de ces messieurs, la personne qui y est devine tout de suite. Mais quand c'est une de mes sœurs qui attrape un de ces messieurs, ou quand c'est un de ces messieurs qui attrape une de mes sœurs... ça demande un temps!

DESDÉMONE.

Est-elle dinde, cette petite!

DOROTHÉE.

Je sais ce que je dis. (On a mis le bandeau à Norah. Dorothée s'attachant à elle, à mi-voix.) Attrape-moi, Norah, je t'en prie!

NORAH.

Pourquoi?

DOROTHÉE.

Pour que je puisse attraper Harold.

NORAH.

Tu m'ennuies!

A ce moment reviennent, par la droite, Petermann et Lia.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PETERMANN, LIA, puis MIKILS.

Norah, les yeux bandés, rencontre Petermann.

LES AUTRES.

Chut!

NORAH, palpant la barbe de Petermann.

Qu'est-ce que c'est que ça? La queue de vache de Dorothée?... Je suis bête. C'est papa. Je le reconnais à sa belle barbe de bouc.

LIA.

Oh! Norah!

NORAH.

Je veux dire de patriarche...

PETERMANN, souriant.

Je préfère cette seconde image.

DOROTHÉE, dansant.

C'est papa qui y est! C'est papa qui y est!

GEORGES, présentant à Petermann le bandeau que Norah vient d'ôter.

Monsieur le pasteur...

PETERMANN, toujours souriant.

Mille regrets, monsieur; mais je crois que le rôle de spectateur conviendra mieux à mon âge...

NORAH, qui pendant ce temps-là a vu, de loin, venir Mikils, reprenant le mouchoir des mains de Georges, et se l'attachant sur les yeux.

Alors... Arrive le pasteur Mikils. En le voyant approcher les jeunes gens se font signe entre eux de se taire, et font signe à Mikils

de ne pas se trahir. Norah heurtant le pasteur Mikils.) Ah! j'en tiens un!

Elle lui passe longuement la main sur la barbe et sur tout le visage. Il sourit béatement.

LIA, au supplice; d'un mouvement involontaire.

Finis donc, Norah!

NORAH.

Eh bien, quoi? On a le droit d'explorer. (Elle continue; se trompant exprès.) James?

TOUS.

Non!

NORAH, de même.

Monsieur Georges?

TOUS.

Non.

NORAH, ôtant brusquement son bandeau; et poussant un cri de surprise très bien imité.

Ah! pardonnez-moi, monsieur le pasteur... Je ne pouvais pas me douter...

MIKILS.

Il n'y a aucun mal, mademoiselle Norah... aucun...

PETERMANN.

Assez joué comme cela, mes enfants. Vous êtes tout en nage... Et, au surplus, si je ne m'abuse, le goûter est servi et vous attend.

NORAH, prenant son père par le bras.

Ça nous va. En route!

Les autres suivent.

PETERMANN.

Vous venez, pasteur Mikils?

MIKILS.

Tout à l'heure.

Il a fait signe à Lia qu'il désire lui parler.

NORAH, désignant Mikils et Lia.

Laissons-les à leurs entretiens spirituels.

SCÈNE XIII

LIA, MIKILS.

MIKILS.

Mademoiselle Lia, les deux mois que je viens de passer dans ma ville natale, halte trop brève entre mes études de théologie et des travaux d'un ordre moins spéculatif, compteront assurément parmi les plus agréables de ma vie. L'amitié que vous avez bien voulu me témoigner, nos sérieuses conversations, l'honneur que vous m'avez fait d'accepter, de solliciter même ma collaboration à quelques-unes de vos œuvres charitables, n'auront pas peu contribué à me rendre précieux le souvenir de ces deux mois. L'estime respectueuse où je vous tiens, le cas extrême que je fais de votre jugement... Enfin, mademoiselle, il est tout à fait nécessaire que je vous fasse un aveu.

LIA.

Parlez avec confiance, monsieur.

MIKILS.

Je doute que mon séjour à Vieuchâtel se prolonge encore beaucoup. Le vénérable pasteur Kummermann, de Dieppe, chargé d'infirmités et de mérites, m'a offert officieusement sa suppléance, et dans des conditions, je dois le reconnaître, infiniment flatteuses...

LIA.

Oh! cela ne m'étonne point.

MIKILS, continuant.

Mais il importe qu'un homme de ma profession ait un foyer : la dignité même de son attitude publique y est intéressée. Il est bon que celui dont la vie doit être en exemple à tous se conforme, en cela, à une loi tout ensemble naturelle et divine...

LIA, naïve.

Comme vous parlez bien!

MIKILS.

Je parle comme tout le monde.

LIA, d'un ton pénétré.

Oh! non!

MIKILS, continuant.

Le célibat, à peine admissible chez un homme adonné aux vaines occupations du siècle, serait peu convenable à un pasteur... Bref, — et c'est où j'en voulais venir, — j'ai dessein de ne quitter Vieuchâtel qu'accompagné d'une femme selon le cœur de Dieu (Badinant avec condescendance.) et selon le mien.

LIA, radieuse.

Et vous l'avez choisie?

MIKILS.

Oui, et dans cette maison. (Lia porte sa main sur son cœur.) Mais, avant de me déclarer à vos respectables parents, il faut que je vous consulte, chère mademoiselle Lia. Notre modeste foyer sera forcément un peu austère. L'épouse d'un pasteur ne doit pas s'attendre à une vie de plaisirs frivoles et de divertissements mondains : leur union doit conserver un caractère de gra-

vité, et la pensée de Dieu ne doit pas être tout à fait absente même de leurs plus intimes épanchements.

LIA.

Je le sais. Mais je sais aussi que je me passe très bien de divertissements; que la pensée de Dieu se mêle naturellement, et sans que je m'y efforce, à toutes mes actions; que mon rêve serait de me dévouer entièrement à celui que j'aimerais, et que tout mon bonheur tiendrait dans ma maison.

MIKILS.

Oh! vous, mademoiselle Lia, vous êtes à part et au-dessus des autres. Vous seriez parfaite, dans quelque état que vous fussiez engagée : mais il est visible que Dieu vous a formée pour être la grande sœur, non seulement de vos petites sœurs, mais de tous ceux qui auraient besoin de vous; et non pour être dévouée à un seul, mais pour être bonne et secourable à tous... Est-ce que je me trompe?

LIA, vaguement inquiète.

Mais oui, vous vous trompez. Vous me placez trop haut, beaucoup trop haut.

MIKILS.

Je ne vous y place pas, je vous y vois... Pour en revenir à mon projet, celle à qui je songe a une nature excellente... des principes que rien ne saurait entamer... une rare distinction morale... Mais enfin elle est habituée à une vie... très innocente sans doute, mais très gaie, très animée. L'intérieur du pasteur Petermann est à la fois infiniment respectable et exceptionnellement joyeux... Vous qui la connaissez à fond, pensez-vous que, en dépit de son étourderie apparente, elle serait capable de devenir l'épouse sérieuse dont j'esquissais tout à l'heure les devoirs?

LIA.

Mais de qui parlez-vous donc?

MIKILS.

Au fait (Plaisantant.) il n'est peut-être pas inutile que je vous la nomme... Je parle de Norah... de mademoiselle Norah, veux-je dire.

LIA.

Ah?

MIKILS, fin.

Vous ne vous en doutiez pas un peu?

LIA.

Non.

MIKILS.

Il est vrai que nous y avons mis un peu de mystère. C'est elle qui l'a voulu. Même, elle me taquinait quelquefois en public pour détourner les soupçons... Tout un petit roman, comme vous voyez... Oui, Norah a beaucoup d'imagination, de fantaisie. C'est une enfant gâtée... Et je me rends bien compte qu'à première vue il ne semble pas qu'elle soit exactement la compagne qui me conviendrait... Mais, — je vous découvre ici toute ma faiblesse, — c'est peut-être ce qu'il y a en elle de grâce libre et capricieuse qui m'attire et me séduit le plus... Je me dis qu'elle égayera de sa vivacité piquante la maison du pasteur; me ressouvenant au surplus par qui cette chère enfant fut élevée, et assuré que cette grâce légère d'esprit et de jeunesse qui paraît en elle ne saurait servir que d'un voile brillant aux plus solides vertus... Répondez-moi franchement, mademoiselle; croyez-vous que j'aie tort?... Oui, vous le croyez... Je le lis dans vos yeux...

LIA.

Mais pas du tout! pas du tout!... Je suis seulement un peu... surprise...

MIKILS.

Mais vous ne me blâmez pas? Vous ne trouvez pas ce mariage un peu... singulier?

LIA.

Mais non.

MIKILS.

Oh! que vous me faites de bien!... Je vais tout vous dire : hier, nous avons échangé, Norah et moi (Béat.) de solennelles et bien douces promesses. Et mon père doit venir aujourd'hui solliciter de monsieur et madame Petermann l'honneur d'un entretien dont vous pressentez l'objet... Mais, je ne sais pourquoi, j'avais besoin de votre approbation... Vous ne me l'avez pas refusée; et à présent, je suis tranquille, bien tranquille... (On sonne à la grille.) Oh! mon Dieu! serait-ce déjà mon père? (Il regarde à travers les arbres.) C'est lui! (Une servante ouvre la grille à un vieux monsieur en cravate blanche et l'introduit dans la maison.) Voilà maintenant que j'ai peur... Si vos parents allaient refuser?... S'ils allaient être frappés de disconvenances, superficielles à coup sûr, mais qui enfin peuvent être tournées en objections, puisque moi-même tout à l'heure...

LIA.

Oh! cela est peu probable.

MIKILS.

Oui, n'est-ce pas? Enfant que je suis!... Mademoiselle Lia, je ne peux pas demeurer en place, je ne peux pas!... Écoutez, je m'en vais sortir par la petite porte du fond du jardin, et je me promènerai dans la

ruelle en attendant le résultat de l'entrevue... Avez-vous la clef?

LIA.

Oui, oui...

Elle suit Mikils vers le fond, où elle disparaît avec lui.

SCÈNE XIV

JAMES et JOSABETH; puis GUILLAUME et ELSA; puis GEORGES et DESDÉMONE; puis HAROLD et DOROTHÉE.

La scène est vide un moment. Le jour baisse. Chaque couple sort d'une allée à droite, traverse la scène et disparaît dans une allée à gauche. Passent James et Josabeth.

JOSABETH.

... Tout à l'heure, malgré le bandeau... je savais bien que c'était vous.

JAMES.

Et moi je savais que vous le saviez.

JOSABETH.

Vrai?... Oh! que j'ai honte!

JAMES.

Je sentais courir vos petites mains... J'aurais voulu que cela durât toujours... Et c'est là que j'ai compris que je vous appartenais.

JOSABETH.

James!

JAMES.

Josabeth!

Ils s'embrassent et disparaissent enlacés. Passent Guillaume et Elsa.

ELSA.

... Moi, j'aimerais mieux des meubles anglais... vous savez? en laqué vert, avec des petites galeries partout... et puis des tentures vert-Nil... et puis aussi des papiers de William Morris.

GUILLAUME.

Tout ce que vous voudrez, ma chère âme.

ELSA.

Vous verrez quel délicieux petit nid je vous ferai... Je me coifferai en « ventre affamé »... et j'aurai des jupes en accordéon avec des manches comme des ailes...

GUILLAUME.

Elsa!

ELSA.

Guillaume!

Ils s'embrassent et disparaissent enlacés. Passent Georges et Desdémone.

DESDÉMONE.

... Hélas! ce sera bien difficile.

GEORGES.

Pourquoi?

DESDÉMONE.

Parce que vous êtes catholique.

GEORGES.

Je vous assure que vous ne vous en apercevrez pas.

DESDÉMONE.

Oui, mais papa?

GEORGES.

Le pasteur Petermann trouvera bien quelque accommodement.

DESDÉMONE.

Vous abjurerez?

GEORGES.

Non. Cela ne se fait pas. Mais ma religion ne vous gênera guère, allez!

DESDÉMONE.

Parce que vous n'en avez pas. Vous êtes comme tous les Français. Croyez-vous en Dieu, seulement?

GEORGES.

J'y croirai si vous le désirez, ma chérie.

Il la baise sur la bouche.

DESDÉMONE.

Oh! monsieur Georges!...

GEORGES.

Je vous ai fait mal?

DESDÉMONE.

Non... Et dire qu'il y a une heure je ne vous avais jamais vu!

Ils disparaissent enlacés.

Passent Dorothée (douze ans) et Harold (quinze ans), se tenant par la main.

DOROTHÉE.

... Tu ne veux pas m'embrasser?

HAROLD.

Je n'ose pas.

DOROTHÉE.

Mais tu m'embrasses, des fois, devant mes sœurs, devant papa et maman.

HAROLD.

Ce n'est pas la même chose.

DOROTHÉE.

Pourquoi?

HAROLD.

Je ne sais pas... Ici, j'ai peur...

DOROTHÉE.

De quoi?

HAROLD.

Si je t'embrassais ici... la nuit... seul... tout seul avec toi...

DOROTHÉE.

Eh bien?...

HAROLD.

Je ne sais pas.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce que tu as toujours à te gratter?

HAROLD.

Rien... rien...

DOROTHÉE.

Voyons.

Elle déboutonne le haut du col d'Harold, plonge la main dans l'ouverture et retire une rose fanée.

HAROLD.

C'est la rose que tu m'as donnée tantôt... Je l'avais mise là... et, comme j'avais laissé les épines...

DOROTHÉE.

Tu m'aimes donc?

HAROLD.

Oh! oui!

DOROTHÉE.

Et tu seras mon mari?

HAROLD.

Oh! oui!

DOROTHÉE.

Harold!

HAROLD.

Dorothée!

DOROTHÉE.

Écoute... j'aurai quinze ans dans neuf cent quatre-vingt-dix-sept jours... Toi, tu auras un peu plus de dix-huit ans. Alors, tu iras demander ma main à papa et à maman.

HAROLD, en extase.

Dans neuf cent quatre-vingt-dix-sept jours...

Ils disparaissent. A ce moment, monsieur et madame Petermann reconduisent monsieur Mikils père à la grille, avec force cérémonies.

SCÈNE XV

MONSIEUR et MADAME PETERMANN, LIA, puis NORAH, puis JOSABETH, puis ELSA, puis DESDÉMONE, puis DOROTHÉE.

LIA. Elle vient du fond du jardin et s'approche, pâle d'angoisse, de monsieur et de madame Petermann.

Eh bien, mon père, consentez-vous?

PETERMANN.

Tu savais donc que le pasteur Mikils aimait Norah?

LIA.

Il a eu la bonté de m'en faire la confidence.

PETERMANN.

A la vérité, il ne me paraissait pas que Norah, si

vive, si fantasque, dût être distinguée, de préférence à mes autres filles, par mon jeune et éminent confrère : et j'aurais plutôt cru...

LIA.

Vous auriez eu tort, mon père.

PETERMANN.

Mais Dieu a ses desseins... qu'il est hasardeux d'entraver, fût-ce en vertu de considérations inspirées par la prudence humaine.

LIA.

Enfin, mon père, avez-vous consenti?

MADAME PETERMANN.

Il fallait pour Norah, si légère, un mari sérieux, très sérieux. Pouvions-nous mieux trouver?

NORAH, survenant.

Mes chers parents!

Elles les embrasse.

MADAME PETERMANN.

Mais d'où sors-tu?

NORAH.

J'attendais dans ma chambre, bien tranquillement.

PETERMANN.

Madame Petermann?

Il lui fait signe qu'il a à lui parler.

NORAH, s'approchant de Lia.

Lia?... Tu m'en veux?... Oui, c'est vrai, j'ai été un peu... cachottière... C'est que je l'aimais tant! et j'avais si peur qu'il ne t'aime! Tu comprends? si j'y étais allée de franc jeu, tu te serais peut-être un peu mise en frais; et tu as tant d'avantages sur moi qu'il m'au-

rait certainement lâchée... Tu vois, je te dis tout... Lia, il faut que tu m'aimes toujours... justement parce que je viens d'être mauvaise avec toi, et que j'aurais vraiment le cœur trop gros si tu me traitais comme je l'ai mérité... Ma chère Lia, pardonne-moi tout de suite, puisque tu finirais toujours par me pardonner!...

LIA, après une lutte intérieure, allant à Norah en l'embrassant.

Ma pauvre, pauvre Norah!... Sois heureuse, et surtout, — surtout! — ne le rends pas malheureux! Sois bonne, très bonne; sois douce, patiente, dévouée, fidèle! Tu le dois, Norah.

NORAH, sanglotant.

Oui, oui, grande sœur.

JOSABETH, venant de derrière la maison et s'approchant de monsieur et de madame Petermann.

Mon père, j'ai une grosse confession à vous faire. Je suis à peu près sûre que vous l'accueillerez bien, car vous avez toujours dit que vous laisseriez vos filles se marier selon leur cœur. Et même ce que j'ai à vous dire n'est sans doute pas un secret pour vous, puisque vous l'avez vous-même un peu préparé et autorisé à l'avance... Enfin, mon père, je viens, — sauf votre approbation définitive et celle de ma mère, — de me fiancer à James.

ELSA, venant derrière Josabeth.

Moi, à Guillaume.

DESDÉMONE, venant derrière Elsa.

Et moi, à monsieur Georges.

PETERMANN.

Déjà!

JOSABETH, ELSA et DESDÉMONE, les mains jointes.

Mes chers parents!...

DOROTHÉE, venant derrière Desdémone.

Mon cher papa et ma chère maman...

LIA.

Toi aussi!

ACTE DEUXIÈME

Cinq ans après. — Chez le pasteur Petermann.

Un salon très simplement meublé. Au fond, porte vitrée donnant sur un jardin. Portes à droite et à gauche..

SCÈNE PREMIÈRE

PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN, assis dans un fauteuil, près de la fenêtre, à madame Petermann qui entre.

Tenez, voici des lettres de vos filles. Elles vont bien, grâce à Dieu. Leurs enfants aussi. Josabeth, notre Genevoise, dit que James est très demandé pour les portraits depuis son succès à la dernière exposition. Elsa nous écrit qu'ils n'ont pas encore bougé de Lausanne où Guillaume est retenu par la préparation de son cours de l'an prochain. Toutes deux ajoutent, dans un post-scriptum un peu mystérieux, que, toutefois, nous les verrons peut-être plus tôt que nous ne pensons. Quant à nos Parisiens, Desdémone et Georges, ils se trouvent très bien de leur séjour dans l'Engadine. Ils repasseront par Vieuchâtel pour retourner à Paris... Mais voici, en outre, une dépêche qui n'a pas laissé de me causer quelque surprise.

Il lui tend un télégramme.

MADAME PETERMANN, lisant.

« Arrivons tous deux à Vieuchâtel ce soir. Vous

embrasse. — *Norah.* » La dépêche vient de Paris; ils l'ont envoyée en route. Il faut donc que leur départ ait été tout à fait improvisé... Un si long voyage! Et elle nous écrivait, dans sa dernière lettre, qu'ils ne pourraient venir cette année... Qu'est-ce que cela veut dire?... Mon ami, je crains un malheur.

PETERMANN.

Quel malheur voulez-vous?... Norah a toujours été une personne de décision rapide; et je la reconnais bien là... La surprise est, en tout cas, agréable, et nous recevrons ces chers enfants de notre mieux.

MADAME PETERMANN.

Hélas, ce n'est pas beaucoup dire. Notre nouveau logis est humble et étroit. Un de mes chagrins est de ne pouvoir réunir autour de nous nos filles, nos gendres et nos petits-enfants. Où est notre grande et commode maison, et notre beau jardin du bord du lac?

PETERMANN.

Nous y étions trop heureux, ma femme. Cela ne pouvait durer, voyez-vous; le temps de notre épreuve terrestre nous eût été vraiment trop doux à passer... Mais le diable veillait. J'ai obéi, me croyant en cela bon père de famille, à des pensées de lucre, et j'en ai été puni par la perte presque totale de ces biens trompeurs que j'avais voulu accroître sans travail.

MADAME PETERMANN.

Oui, ce krack des mines d'argent... Ah! ç'a été dur... Que n'avons-nous écouté ce digne monsieur Dursay! Il nous l'avait bien dit...

PETERMANN.

N'y pensons plus, mon amie; et remercions plutôt Dieu que ce désastre ne soit survenu qu'après le mariage de quatre de nos filles.

MADAME PETERMANN.

Vous excellez, mon ami, à découvrir en toutes choses le côté encourageant.

PETERMANN.

C'est une habitude à prendre. Je m'en suis toujours bien trouvé. Dieu a donné à quatre de nos filles des maris excellents, dont trois connaissent et servent Dieu, et dont le quatrième (c'est Georges que je veux dire) n'en est du moins éloigné par aucune malice de cœur... Et nos malheurs nous ont fait un nouvel ami... Quel excellent homme que ce monsieur Müller, notre honoré syndic!

MADAME PETERMANN.

Oui c'est lui qui nous a loué cette petite maison, et à des conditions vraiment amicales. C'est lui qui a fait obtenir à Lia cette place d'institutrice dans une des écoles de la ville...

PETERMANN.

Nous lui devons beaucoup. Et ses manières sont si obligeantes! si simplement cordiales!

MADAME PETERMANN.

Avez-vous remarqué que ses visites sont de plus en plus fréquentes? et qu'il les fait généralement à l'heure où Lia rentre de son école?

PETERMANN.

C'est, ma foi, vrai. Est-ce que vous croyez?...

MADAME PETERMANN.

Hé! hé!

PETERMANN.

Quel âge a-t-il?

MADAME PETERMANN.

Guère plus de cinquante ans, je pense.

PETERMANN.

Et Lia trente... Mon Dieu, à la rigueur... Ce serait pour la pauvre enfant une chance inespérée.

MADAME PETERMANN.

Oh ! n'allons pas si vite. Je ne vous communique qu'une impression... Au reste, je ne suis pas très sûre que le mariage soit la vocation de Lia... Lia n'a jamais éprouvé le besoin d'une affection unique, exclusive, d'un foyer qui ne soit qu'à elle. C'est une âme heureuse de se dévouer à tous : à ses parents, à ses sœurs, à des petits enfants, à des pauvres... De grandes vertus, une exactitude ponctuelle à remplir tous ses devoirs — et, avec cela, une certaine froideur foncière : voilà Lia.

PETERMANN.

Comme vous la connaissez bien !

MADAME PETERMANN.

Si donc je me trompais sur les intentions de monsieur Müller, même alors je ne serais point en peine de votre fille aînée. C'est Dorothée qui m'inquiète. Ses bizarreries d'humeurs, ses silences coupés de gaietés nerveuses, sa façon amère de prendre les choses...

PETERMANN.

Ne croyez-vous pas que le mariage d'Harold Cruchod a été pour elle une grosse déception ?

MADAME PETERMANN.

Oh ! elle ne pouvait compter sérieusement sur Harold, qu'elle n'avait plus revu depuis trois ou quatre ans. Mais il est possible que ce mariage lui ait fait sentir plus vivement sa condition de fille sans dot, et l'isole-

ment qui a succédé pour elle à l'animation et aux joyeuses assemblées d'autrefois. La maison est triste aujourd'hui. N'étaient les visites de monsieur Müller et, çà et là, de monsieur Dursay, nous ne verrions personne... C'est un régime austère pour une enfant de dix-sept ans...

PETERMANN.

J'entends vos filles.

Lia et Dorothée entrent par la droite, en causant.

SCÈNE II

Les Mêmes, LIA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, à Lia.

Je t'assure qu'il était là! Je l'ai parfaitement vu derrière ses persiennes.

MADAME PETERMANN.

Qui donc?

LIA.

Moi, je n'ai rien vu du tout.

DOROTHÉE.

Parce qu'il s'est retiré vite au moment où tu regardais de son côté.

MADAME PETERMANN.

Mais qui?

DOROTHÉE.

Monsieur Müller, notre respectable syndic. Lia était venue me chercher à mon cours en sortant de son école. Alors nous avons pris la rue de monsieur Müller; et en passant sous ses fenêtres, j'ai vu à travers les persiennes, je vous le répète, la grosse face de monsieur le syndic qui guettait Lia.

LIA.

Qui me guettait ? Il pouvait se trouver là par hasard. Ou bien il s'amusait à regarder les gens qui passaient, pour le plaisir de les voir passer. Monsieur Müller doit aimer les divertissements tranquilles.

DOROTHÉE.

Enfin, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit amoureux de toi?

LIA.

Tout de même, Dorothée, tu me vieillis un peu trop.

DOROTHÉE.

Tu as bien tort de réclamer. Monsieur Müller n'est pas si vieux; il n'est point ridicule, puisqu'il est riche; il est bon homme et une femme ferait de lui tout ce qu'elle voudrait. N'est-ce pas, maman?

MADAME PETERMANN.

Peut-être, mon enfant; mais tu as une façon de considérer le mariage...

DOROTHÉE.

Que voulez-vous, ma mère? Nous ne pouvons plus, Lia et moi, mettre beaucoup de poésie dans cette affaire-là : nos moyens ne nous le permettent pas. Il ne faut pas compter qu'un jeune homme nous prenne, Lia pour ses beaux yeux et moi pour mes vertus. Nous avons beau être charmantes, chacune à notre façon, les hommes sont tellement idiots que nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de mourir vieilles filles ; et notre centième chance est d'être épousées par quelque veuf un peu plus que mûr ou par un vieux garçon comme monsieur Müller. Et puisque celui-là a beaucoup d'argent et ne paraît avoir aucune malice, je trouve Lia bien dégoûtée.

PETERMANN.

N'était la forme qui manque un peu de convenance et de mesure, il y a du vrai dans ce que vient de dire cette enfant.

MADAME PETERMANN.

C'est aussi mon avis, Lia.

LIA.

Hé, ma mère, pourquoi nous embarrasser de tout cela? Est-ce que je me plains? Est-ce que je réclame contre la destinée? Est-ce être dégoûtée, comme le dit cette petite, que de se contenter de la vie qu'on a? Il n'est pas du tout nécessaire qu'une jeune fille se marie. Ce n'est pas pour elle un devoir, que je sache. Et même on peut dire que, lorsqu'elle en a passé l'âge, elle a généralement des raisons de ne pas le regretter; car, souvent, les occasions manquées lui ont appris à connaître les hommes... Je ne suis pas malheureuse; je vous ai; j'ai deux neveux et une nièce pour qui je tricote des brassières et des petits jupons; j'ai ma classe qui m'intéresse. Toutes mes heures sont occupées : c'est comme un réseau d'habitudes qui enveloppe et protège ma vie intérieure... Être vieille fille n'est triste, après tout, que si l'on se fait une idée délicieuse du mariage : ce n'est pas mon cas... Enfin, je suis résolue à ne pas souffrir inutilement, et pour cela je me retranche les illusions, même modestes. De grâce, laissez-moi mon repos, mon cher repos!

DOROTHÉE.

Oh! toi, tu vis d'un rêve, d'un souvenir...

LIA.

Je ne comprends pas.

DOROTHÉE.

Tu comprends très bien. Mais moi qui n'ai pas de

souvenir... et à qui d'ailleurs ça ne suffirait pas comme nourriture... je veux un mari : et je vous préviens tous que je pars en chasse.

MADAME PETERMANN.

Tu as dix-sept ans, Dorothée : tu as le temps d'attendre.

DOROTHÉE.

Attendre? Ce serait une faute, puisque mes dix-sept ans sont ma meilleure arme...

UNE TOUTE PETITE BONNE, entrant par la droite.

C'est monsieur Müller.

DOROTHÉE.

J'en étais sûre.

MADAME PETERMANN.

Faites entrer.

LIA.

Je vais m'occuper du dîner, ma mère.

Elle sort par la gauche.

DOROTHÉE.

Grande poltronne!

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LIA; MULLER.

MULLER. Il entre par la droite.

Monsieur et madame Petermann, je suis votre serviteur. Bonjour, Dorothée.

DOROTHÉE, tristement.

Bonjour, monsieur Müller.

MULLER.

Et ça va bien, petite?

Il lui tapote paternellement la joue.

DOROTHÉE, se reculant.

Très bien, monsieur Müller.

MULLER, embarrassé.

Vous devez être surpris de me voir, monsieur le pasteur?

PETERMANN.

Mais... pas trop, monsieur le syndic; car, grâce à Dieu, vous voulez bien nous honorer de temps en temps de vos bonnes visites.

MULLER.

Je voulais dire que vous ne vous attendiez peut-être pas... Enfin, monsieur le pasteur, je viens aujourd'hui pour un entretien sérieux...

DOROTHÉE.

J'ai compris.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins DOROTHÉE.

MULLER, toujours embarrassé.

Dorothée paraît toute triste... Elle si vive d'habitude et qui aime tant à me taquiner...

PETERMANN.

Elle était très gaie tout à l'heure...

MADAME PETERMANN.

Elle est dans l'âge ingrat, vous savez?

MULLER.

Et... mademoiselle Lia n'est pas ici?

MADAME PETERMANN.

Elle est, je pense, à la cuisine... Vous comprenez, nous n'avons qu'une toute petite servante pas très habile. Lia est obligée de s'occuper de bien des choses.

MULLER.

Sans doute... Mademoiselle Lia est une personne accomplie...

MADAME PETERMANN.

Oui, c'est une brave enfant.

MULLER.

Dites une femme supérieure: une personne qui... enfin une créature d'élite... oui, c'est bien le mot... (Se lançant.) Je me dis souvent que celui dont elle serait la compagne ne serait pas à plaindre.

MADAME PETERMANN.

Lia ne pense plus à cela, monsieur le syndic.

Pendant ces répliques et les suivantes, Petermann, silencieux, sourit avec une béatitude croissante.

MULLER.

On devrait toujours se marier jeune, madame Petermann.

MADAME PETERMANN.

Oh! Lia est résignée, et depuis longtemps.

MULLER.

Je ne parle pas d'elle, mais de moi... Il vient un moment où les vieux garçons ont tort... On se sent tout seul à l'âge où l'on aurait le plus besoin de compagnie; l'estomac est moins bon, les rhumatismes commencent à vous travailler.

MADAME PETERMANN.

Mais vous semblez jouir d'une santé parfaite, monsieur le syndic.

MULLER.

Oh! certainement, certainement. Et puis, je vous prie de croire que ce n'est pas pour des raisons de cet ordre que je... Je me suis mal fait comprendre... Je voulais dire seulement que si, à ce tournant de l'âge, on rencontrait, non pas une toute jeune fille, bien sûr... mais une personne raisonnable, sans fortune, mûrie par les épreuves... dont on serait heureux d'assurer l'avenir... et qui, elle même, n'aurait pas le droit de se montrer trop exigeante quant à l'âge et aux qualités physiques de celui qui... Quoique, à vrai dire, à cinquante ans, on ne soit pas tout à fait un vieillard... Mais enfin...

PETERMANN.

Monsieur le syndic, voulez-vous permettre à votre vieux pasteur de vous venir en aide? Il est écrit dans l'Évangile de Mathieu qu'il ne faut point s'embarrasser de serments, mais se contenter de dire : « cela est » ou « cela n'est pas ». L'apôtre aurait pu ajouter que, lorsqu'on a à exprimer une pensée honnête et droite, il ne se faut pas embarrasser de périphrases, mais il faut dire simplement : « Voici la chose », car cette simplicité convient aux enfants de Dieu.

MULLER.

Parbleu! monsieur le pasteur, vous avez raison et vous me mettez à l'aise... Si je vous demandais la main de mademoiselle Lia, que répondriez-vous?

PETERMANN.

Que je me tiens honoré de votre demande, monsieur

le syndic, et que je la transmettrai bien volontiers à ma fille.

MULLER, se levant.

A la bonne heure! Et quand m'autorisez-vous à venir chercher la réponse?

MADAME PETERMANN.

Mais... demain, par exemple.

PETERMANN.

Ou ce soir.

MULLER.

Ou tantôt?

PETERMANN.

Si vous voulez.

MULLER.

Ouf! ça va mieux... Madame... Mon cher pasteur...

Il sort par la droite, reconduit par M. et madame Petermann.

SCÈNE V

PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN, ouvrant la porte de gauche.

Lia! veux-tu venir?

LIA, dans la coulisse.

Voici, mon père.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LIA.

LIA.

Qu'y a-t-il?

PETERMANN.

Il y a que monsieur Müller demande ta main.

LIA.

Ah?

PETERMANN.

Eh bien?

LIA, tranquille.

Eh bien, ce n'est pas... enivrant. Mais monsieur Müller est un honnête homme; il a, comme on dit, une situation; j'ai de l'amitié pour lui. Je réfléchirai.

PETERMANN.

Cela s'entend. Mais c'est qu'il doit venir tantôt chercher ta réponse.

MADAME PETERMANN.

Ah! mon Dieu et moi qui oubliais que le pasteur Mikils et ta sœur nous arrivent ce soir. Voilà bien des affaires dans la même journée!

LIA, troublée.

Le pasteur Mikils et Norah arrivent ce soir?

MADAME PETERMANN.

Voic la dépêche de Norah.

LIA.

Ils auraient pu prévenir plus tôt.

PETERMANN, à Lia.

Cette fois, du moins, ils ne te manqueront pas. Tu dois être contente : car, si je ne me trompe, tu ne les as pas revus depuis leur mariage.

LIA.

C'est vrai, je ne les ai pas revus.

MADAME PETERMANN.

La première fois qu'ils sont venus à Vieuchâtel, tu as été retenue à Genève par la coqueluche de ton filleul. La seconde fois tu étais en excursion avec Guillaume et Elsa, et tu as été arrêtée huit jours par une foulure. Ç'a été comme un fait exprès.

LIA, énigmatique.

Oui... un fait exprès.

MADAME PETERMANN.

Ils ne nous disent pas par quel train ils arrivent... Vous verrez qu'ils tomberont ici juste au moment où ce bon monsieur Müller...

LIA.

Pauvre homme !... Écoutez, mes chers parents, je vous ai demandé tout à l'heure le temps de la réflexion : en réalité, c'est tout réfléchi. Je suis touchée de la démarche de monsieur Müller. Mais je ne l'épouserai pas.

PETERMANN.

Que dis-tu, mon enfant ? (Coup de sonnette au dehors.) Songe que ce parti est honorable, avantageux, inespéré...

MADAME PETERMANN.

Et, que, à moins d'une répugnance que j'ai peine à comprendre...

LA PETITE BONNE, chargée de valises entrant par la droite.

C'est monsieur et madame Mikils.

Elle sort.

LIA.

Pas un mot de tout cela devant eux, je vous en conjure.

PETERMANN.

Mais quelles raisons donnerai-je à monsieur Müller?...

LIA.

Celles que vous voudrez.

SCÈNE VII

Les Mêmes, MIKILS, NORAH.

NORAH.

Papa! maman! (Embrassades. Avec une nuance de crainte.) Lia!

Lia l'embrasse sur le front; Norah embrasse Lia sur les deux joues.

MIKILS. Il paraît très préoccupé.

Chers parents... (Il serre la main du pasteur et embrasse madame Petermann.) Ma chère Lia...

MADAME PETERMANN.

Mais quelle surprise! Si nous avions su l'heure de votre arrivée...

NORAH.

Nous ne savions pas nous-mêmes... Cela m'a prise tout d'un coup. Un besoin de vous revoir, de revoir le pays; une envie soudaine, irrésistible...

MADAME PETERMANN.

Une envie, Norah?... Est-ce que?... Il serait temps, mon enfant, après cinq ans de mariage...

MIKILS, embarrassé et niais.

Oh! non... ce n'est pas cela

NORAH.

D'ailleurs la santé de mon mari laisse à désirer depuis quelque temps, et nous avons pensé que ce voyage lui ferait du bien.

MADAME PETERMANN, examinant Mikils.

C'est vrai, il n'a pas très bonne mine.

PETERMANN.

Je suis sûr que vous vous surmenez, mon ami.

MIKILS.

Mais non, mais non.

MADAME PETERMANN.

Voulez-vous, mes enfants, que je vous conduise d'abord à votre chambre?

NORAH, prenant sa mère à part.

Ah! maman, un détail... Pouvez-vous nous faire deux lits séparés?... Oui, cela est recommandé à Auguste... A cause de ses étouffements... Oh! rien de grave...

MIKILS.

Un matelas jeté dans un coin me suffira, chère madame Petermann.

MADAME PETERMANN.

Je ferai ce qui vous plaira... Mais vous m'inquiétez, Auguste... Si vous voulez me suivre?

NORAH.

Et Dorothée? Où est Dorothée?

MADAME PETERMANN.

Au fait...

LIA.

Dorothée a ses papillons noirs. Elle doit être dans sa tonnelle, au fond du jardin... C'est là qu'elle s'amuse à être triste.

PETERMANN, à Mikils qu'il voit encombré de valises et de paquets.

Permettez, mon cher ami...

Il s'empare d'un tout petit sac et sort par la gauche avec Mikils et madame Petermann.

NORAH.

Je vous rejoins... Mais j'ai beaucoup de choses à dire à Lia... Et même, je vous serais reconnaissante de ne pas interrompre trop tôt notre tête-à-tête...

SCÈNE VIII

LIA, NORAH.

LIA.

Tu ne veux pas voir Dorothée?

NORAH.

Laissons Dorothée où elle est, et causons... Lia, ma chère Lia, es-tu toujours ma grande sœur et ma petite mère ? Tu m'as pardonné jadis, oui ; mais tu as beau être parfaite, pardonner n'est pas oublier, même pour toi... Lia, m'aimes-tu encore un peu?

LIA.

Je t'écoute, Norah.

NORAH.

Mon mari n'est pas malade, et je ne mourais nullement d'envie de venir ici. C'est lui qui m'a amenée... de force.

LIA.

Et pourquoi?

NORAH, tranquillement.

Parce que je l'ai trompé.

LIA.

Tu dis?

NORAH.

Je dis : parce que je l'ai trompé.

LIA.

Mais comment?

NORAH.

Dame! il n'y a pas deux manières.

LIA.

Voyons, Norah, ou tu deviens folle, ou tu te moques de moi. Toi? Tu as...

NORAH.

Oui, moi, oui. Ce que je dis est pourtant assez clair.

LIA.

Et tu me dis cela... presque tranquillement?

NORAH.

Comment veux-tu que je te le dise? Avec de grandes phrases? Ou avec des larmes et des sanglots?... Oh! ce n'est pas que je sois fière de ce que j'ai fait, au moins.

LIA.

C'est encore heureux.

NORAH.

Enfin... j'ai eu un amant, voilà le fait. Qui? Dans quelles circonstances? Cela ne t'intéresserait pas ou

te scandaliserait... Mais mon mari l'a su, et il en a eu des preuves... oh! non pas la seule preuve sans réplique, celle qui consiste à voir de ses yeux... mais des preuves très convaincantes, même pour lui... quoiqu'il ne fût guère méfiant, le pauvre garçon.

LIA, toute à son étonnement douloureux.

Toi, Norah! Toi!

NORAH.

Je te fais du chagrin, ma bonne Lia?

Elle veut lui prendre les mains.

LIA.

Laisse-moi, Norah! laisse-moi! car tu me ferais horreur s'il n'y avait ici, mêlée à l'odieux de ton aventure, une ironie charmante. Ah! ah! ah! tu l'adorais, tu lui faisais les yeux blancs, tu confiais tes soupirs à ton journal: et pour l'avoir tu as tout fait : tù l'as enveloppé de tes ruses de fausse innocente, et tu m'as menti, et tu m'as trahie, et tu me l'as presque volé... Et, quand tu l'as, voilà ce que tu en fais!... Et moi, naïve, qui songeais : « Mon Dieu! puisqu'elle l'aime, tout est bien. Cet amour la rendra meilleure; et quant à lui, son bonheur n'est pas trop payé de mon délaissement. » Et je me faisais un crime de mes tristesses: et pendant cinq ans je vous ai évités, sans doute parce que je craignais de souffrir en vous voyant, mais surtout parce que je voulais t'épargner jusqu'à l'ombre d'une inquiétude, ou d'un souvenir qui eût ressemblé à un remords... Et ainsi ta faute n'est pas seulement horrible en elle-même : elle ridiculise, elle bafoue mes scrupules et ma résignation, et rend grotesques à mes propres yeux cinq années de ma triste vie... Ah! ma pauvre petite! j'aurais dit autrefois que c'est abominable : mais je suis devenue philosophe en vieillissant,

j'ai appris pas mal de choses, et je dis que la vie est vraiment bien curieuse!

NORAH.

Ah! oui.

LIA.

Pourquoi as-tu fait cela? Défends-toi! Dis quelque chose! Essaye au moins de me faire croire que tu as une excuse.

NORAH, tranquille.

J'en ai une, mais qui ne te paraîtra pas bonne, parce que, vois-tu, Lia, nous sommes excessivement différentes... Il ne faut pas croire que moi non plus j'aie été heureuse... Il était trop grave, trop empesé, trop solennel... Ne se décravatant jamais, jamais entends-tu?... et ennuyeux! ah! si ennuyeux!... Ma chère, c'était à devenir folle!... Et puis, aussitôt que j'ai été libre, hors de l'influence d'ici... j'ai senti en moi une rage d'amusement... et peut-être bien aussi de révolte... Oui... surtout dans la saison des étrangers... J'en suis maintenant un peu revenue... trop tard... C'était sans doute une réaction contre le milieu, comme on dit, où j'avais été élevée... Pas drôle, ce milieu-là; tu ne t'en rends pas compte, toi, Lia?

LIA.

Cela c'est mon affaire... Mais... qu'êtes-vous venus faire ici?

NORAH.

Ah! voilà!... Tu comprends que mon mari, dans sa position, ne pouvait pas provoquer son rival, ni divorcer, ni faire aucune des bêtises que font les autres maris...

LIA.

Je ne le vois pas bien, en effet...

NORAH.

Le pauvre ami ne savait quel parti prendre; et je t'assure que j'étais moi-même touchée de son embarras.

LIA, désolée, mais avec sourde envie de rire.

Norah!

NORAH.

D'autre part, il m'adore toujours...

LIA.

C'est d'un excellent cœur...

NORAH.

Et il brûle dans le fond de me pardonner... Seulement sa dignité l'empêchait de me pardonner tout de suite. Il fallait que quelqu'un l'y contraignît en lui remontrant que c'était son devoir.

LIA.

Et c'est cette contrainte charitable qu'il est venu chercher ici?

NORAH.

Justement. Et puis, il a des idées à lui, des idées bibliques et patriarcales... Il faut te dire que, tous ces derniers jours, il n'a pas cessé de piocher les Écritures... Et alors il a trouvé ça, de m'amener à papa, au chef spirituel de la famille, pour qu'il me juge et qu'il décide de moi. Heureusement je lui ai fait promettre de ne pas parler avant demain... Et cette nuit, comme il craint les tentations... tu as entendu l'histoire du matelas dans un coin?... Mais je te dis là des choses... J'oublie que je parle...

LIA.

A une vieille fille, Norah.

NORAH.

Le jugement de papa, je n'en suis pas en peine. Papa dirait : « Mon gendre, Dieu vous ordonne de garder votre femme. » Mais il ne faut pas que papa ni maman sachent mon aventure. Ça les démolirait, les pauvres gens. Ils croiraient que c'est la première fois depuis la confession d'Augsbourg que la femme d'un ministre de l'Évangile... J'ai donc pensé à toi, Lia. Je te supplie de parler à Auguste et d'obtenir de lui qu'il me pardonne sans rien dire.

LIA.

Singulière mission, Norah... Après ce qui s'est passé autrefois... Et même sans cela... Ce sont, tu l'avoueras, d'étranges matières pour...

NORAH.

Oh! toi, tu n'es pas une jeune fille... Je veux dire que tu es encore autre chose... D'ailleurs, à qui veux-tu que je m'adresse? A Dorothée? A un étranger? Non, non, Lia, il n'y a que toi qui puisses intervenir. Et tu le feras, j'en suis sûre; non pas pour moi, oh! non, mais pour papa et maman. Auguste te considère comme un oracle; tu lui inspires une confiance sans bornes et une véritable vénération. Tu verras que ça ira tout seul.

LIA.

Mais... peut-être a-t-il quelque soupçon que je l'ai aimé... Si nous allions nous attendrir sur nous... pleurer ensemble?... C'est très dangereux, Norah.

NORAH.

Ne te vante pas. Je te défie bien de faire une mauvaise action.

LIA.

Tu as raison, je suis trop bête.

NORAH.

Non : c'est lui. Tu peux être troublée tant qu'il te plaira. Il ne s'apercevra de rien.

LIA.

Mais alors, si cela même allait me faire souffrir?... Je serais bien bonne, conviens-en, de m'exposer à cette épreuve.

NORAH.

Tu ne seras pas troublée et tu ne souffriras pas du tout.

LIA.

Mais...

NORAH.

Je te ferai remarquer, grande sœur, qu'après m'avoir fort maltraitée, ce qui était bien naturel, et m'avoir dit toutes mes vérités, tu t'es mise tout à coup à me parler avec beaucoup de douceur. Sais-tu pourquoi? C'est que, le premier moment de stupeur et d'indignation passé, tu t'es dit — oh! malgré toi, — que c'était bien fait, et qu'il n'avait que ce qu'il mérite... Et en même temps, tu n'as pu t'empêcher de trouver mon pauvre Auguste un peu... ridicule.

LIA.

Tais-toi, Norah! si c'était vrai!

NORAH.

C'est tellement vrai que tout à l'heure, ça été plus fort que toi, tu t'es parfaitement fichue de lui... Il m'a même semblé que tu allais un peu loin.

LIA.

Folle!

NORAH.

Tu es donc dans les meilleures conditions pour faire

ce que j'attends de toi. Et voici qui t'y décidera. Tantôt, en chemin de fer, pendant cet interminable voyage où nous ne nous sommes pas dit un mot, en le voyant si malheureux, si aplati, je me suis mise à r'aimer Auguste. Sans blague! Et je crois, je sens, je suis certaine que cette secousse l'aura beaucoup changé — en mieux, bien entendu — et que, la réconciliation opérée, je retrouverai un homme nouveau, plus agréable, qui m'aimera moins solennellement... Tu feras donc une très bonne action en nous rapprochant... Non, non, ne réponds plus. Je vais te l'envoyer. (Elle gagne la porte de gauche; se retournant.) Je t'aime, Lia : tu ne peux pas te figurer comme je t'aime.

Elle sort.

SCÈNE IX

LIA, seule.

Cette folle aurait-elle vu clair? On m'a appris à pratiquer l'examen de conscience... Si j'osais m'examiner en ce moment, je crois bien que je ferais en moi de tristes découvertes et dont je n'aurais pas lieu d'être fière... En réalité, j'ai été moins indignée par la faute de Norah que je n'ai été furieuse d'avoir fait pour rien toute cette dépense de renoncement et d'attitudes résignées, dont je me savais apparemment un gré infini... Et ensuite, il n'y a pas à dire, j'ai trouvé dans la mésaventure d'Auguste quelque chose qui ne me déplaisait pas. Son malheur, qui ne devait me faire que pitié, m'a paru presque comique; toutes mes illusions sur lui sont tombées d'un coup; je l'ai vu comme un pauvre être diminué, qu'on plaint avec un sourire, et je l'ai presque traité dans ma pensée comme feraient les gens du monde et les personnes sans reli-

gion ni bonté... Allons, allons, tout cela est injuste et mauvais... Au moins, soyons-lui douce; car enfin ce serait atroce de me détacher de lui quand il est malheureux...

Entre le pasteur Mikils.

SCÈNE X

LIA, MIKILS.

MIKILS.

Vous avez à me parler?

LIA.

Oui, mon cher beau-frère. Je commence par vous dire que je vous plains de tout mon cœur et que vous pouvez absolument compter sur mon amitié et mon dévouement...

MIKILS, effaré.

Norah vous a donc dit?...

LIA.

Des choses vagues, très vagues. Je ne sais pas au juste ce que vous avez à lui reprocher, je sais seulement que vous croyez avoir à lui reprocher quelque chose.

MIKILS.

Ah! oui!

LIA.

Sans doute des imprudences... des coquetteries...

MIKILS.

S'il n'y avait que cela! (Se reprenant.) Non pas que...

LIA.

Quoi qu'il y ait eu, je ne suis pas très libre pour en discourir avec vous, bien que mon âge... Mais je suis... une demoiselle, sinon une jeune fille.

MIKILS.

Oh! vous, Lia, je vous l'ai toujours dit, vous êtes à part.

LIA.

Merci... Mais Norah m'a dit le bizarre dessein que vous avez de tout raconter à mon père et de le prendre pour juge entre elle et vous...

MIKILS.

J'avais pensé que le pasteur Petermann, comme chef de la famille...

LIA.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas là une fameuse idée... Il y a des maris qui tuent, il y en a qui se battent, il y en a qui s'adressent aux tribunaux. Ce sont des solutions... d'ailleurs mauvaises. La meilleure est peut-être de ne rien faire; mais la pire est, en ne faisant rien, de raconter aux autres ce qu'on a le plus pressant intérêt à garder pour soi.

MIKILS.

Le pasteur Petermann n'est pas « les autres ».

LIA.

Le pasteur Petermann ne sait rien : il ne tient certainement pas à savoir; et si vous prenez la peine de l'éclairer, vous ne devez pas compter sur ses remerciements... Enfin, mon cher ami, je n'estime pas très élégant, ni très crâne, ni très digne d'un homme d'aller infliger, — sans aucun risque pour vous, notez-le bien, — cette humiliation à votre femme, et à mon

père cette grande douleur... D'autant mieux que, si Norah a des torts envers vous...

MIKILS, trouvant le mot faible.

Des torts!

LIA, continuant.

... Il ne me paraît pas que vous soyez vous-même à l'abri de tout reproche, sinon dans le présent, du moins dans le passé, et à coup sûr avant votre mariage.

MIKILS.

Comment cela?

LIA.

Mon ami, il ne fallait pas épouser Norah, c'est bien simple... On doit tâcher d'être ce qu'on paraît, et d'avoir les pensées de son état. Un homme voué, comme vous, à une mission sainte n'a pas le droit de faire un mariage... amusant. Il était clair comme le jour que Norah serait une femme de luxe, et qu'elle n'avait rien de ce qu'il faut pour être la modeste épouse d'un pasteur. Mais vous m'avez dit à ce moment-là que c'était précisément ce qu'il y avait d'inquiétant en elle qui vous... attirait. Je crains donc, mon ami, que vous n'ayez un peu cherché ce qui vous arrive.

MIKILS.

Mais, Lia, je ne pensais pas à elle... Ce n'est pas moi, c'est elle qui a commencé, je vous jure.

LIA.

Vous étiez d'âge à vous défendre... et à comprendre que ce qu'il vous fallait, c'était une fille raisonnable, pieuse, pas coquette, pas piquante... Il y en avait peut-être autour de vous, qui sait?

MIKILS.

Malheureusement non.

LIA.

Vous êtes sûr? (A part.) Et dire que ce misérable ne se doutera jamais... Heureusement! (A Mikils.) Enfin, mon ami, vous sentez bien vous-même que Norah a des excuses... Une entre autres : (Raillant imperceptiblement.) la supériorité de votre intelligence et, par suite, l'impossibilité pour elle de vivre avec vous en pleine communion d'idées. Il faut lui tenir compte de cela, sans déranger mon père pour une affaire qui ne regarde que vous. Qu'est-ce que vous attendez du pasteur Petermann? Qu'il vous conseille de pardonner, n'est-il pas vrai? c'est-à-dire de faire ce qui est le plus conforme à votre caractère, à votre profession, à votre secret désir, — et, par-dessus le marché, à la justice. Mais oui! mais oui! Eh bien, si c'est cela, le mieux est de pardonner de vous-même. Au moins vous en aurez le mérite... et les bénéfices, qui seront la reconnaissance de Norah, sa sagesse probable dans l'avenir, et peut-être même son amour. Je sais ce que je dis. Êtes-vous décidé?

MIKILS.

Oui, Lia, ma bonne Lia, je ferai ce que vous voulez... (Il éclate en sanglots.) Au fond, je ne voulais qu'une chose : me faire dire par vous, par votre père — oh! mon Dieu, par n'importe qui — que mon devoir est d'ouvrir mes bras à la pauvre égarée... Parce que, voyez-vous, j'avais peur de paraître lâche en m'y décidant tout seul. Détour pitoyable! Je le sais bien que je suis lâche et faible, et désarmé contre elle, quoi qu'elle fasse... Je l'aime tant!... Tout à l'heure, Lia, vous m'avez dit des choses un peu dures. Eh bien, j'étais heureux de les entendre parce qu'elles absolvaient un peu cette enfant... C'est vrai, je ne l'ai pas épousée dans une pensée entièrement pure. J'ai été comme ces lévites de l'ancienne Loi qui se laissaient séduire à

l'amour des femmes étrangères : car, si Norah descend d'une longue lignée de pasteurs vénérables, un caprice de la nature a mis en elle je ne sais quoi d'étranger à leur sang... Mais, si, comme vous me l'avez dit, Norah n'est pas la femme qu'il m'eût fallu, il s'ensuit que je n'étais pas non plus le mari qu'il lui fallait, et qu'elle aussi a dû souffrir. Ma profession m'a marqué; elle est, pour ainsi parler, en contradiction sur bien des points avec ce qu'une femme attend d'un mari amoureux. J'en ai eu quelquefois le soupçon, mais je le vois clairement aujourd'hui. Et, savez-vous, Lia? je crois que je vais être un autre homme, et que, maintenant, je saurai mieux lui plaire. Car... c'est absurde... mais cette souffrance qui me vient d'elle, par les images dont elle me poursuit, m'a fait, je le sens, son prisonnier, son esclave, sa chose... Je l'aime... honteusement... Hélas, Lia, si mes paroissiens me voyaient ainsi!

LIA.

J'espère, mon ami, que quelques-uns vous plaindraient.

MIKILS.

Dites, Lia, ce serait étrange si la faute de Norah allait me corrompre moi-même...

LIA.

Mon ami, allez voir votre femme.

MIKILS.

J'y cours. (Se retournant.) Vous êtes un ange, Lia, et j'ai pour vous beaucoup d'amitié... Vous ne pouvez vous figurer, Lia, quelle amitié j'ai pour vous.

LIA.

C'est bon. (Il sort par la gauche. Violemment.) Ah! il m'a dégoûtée! Faut-il, mon Dieu, avoir tant rêvé, tant prié, tant pleuré à propos de cet imbécile!

Madame Petermann entre par le fond.

SCÈNE XI

LIA, MADAME PETERMANN.

MADAME PETERMANN.

Eh bien, Lia, que deviens-tu?

LIA.

Je deviens sage, ma mère. Oubliez le méchant mouvement que j'ai eu tout à l'heure. Je suis toute prête à accepter, et de bon cœur, la proposition de monsieur Müller. C'est de cela que je m'entretenais avec le pasteur Mikils qui m'a donné d'excellents conseils.

MADAME PETERMANN.

Cela ne m'étonne point, car c'est vraiment un homme de Dieu... Ma fille, je t'approuve pleinement; et, si tu le veux bien, nous allons annoncer tout de suite l'heureuse nouvelle à ton père.

LA PETITE BONNE, entrant par la droite.

Monsieur Dursay.

SCÈNE XII

LES MÊMES, DURSAY, puis NORAH.

DURSAY.

Madame... mademoiselle...

MADAME PETERMANN

Monsieur et cher voisin...

DURSAY.

Je viens vous prier, chère madame, vous et monsieur le pasteur, et mademoiselle Lia, et Dorothée, de vouloir bien me faire l'honneur de venir chez moi, demain, à une *garden party*, puisque ça s'appelle comme ça. Je vous y ménage une surprise.

MADAME PETERMANN.

Très touchée, cher monsieur. Mais c'est que le pasteur Mikils et sa femme viennent de tomber ici à l'improviste, et...

DURSAY.

Je les invite aussi, cela va sans dire.

MADAME PETERMANN.

Et nous acceptons, cher monsieur, avec une véritable joie.

NORAH, entrant par la gauche.

Maman, on a besoin de toi. (Voyant Dursay.) Oh ! pardon, monsieur Dursay.

Serrements de main.

DURSAY.

Il me semble que vous allez très bien, chère madame?

NORAH, rayonnante.

On ne peut mieux.

DURSAY.

Allez à vos affaires, je vous en prie, chère madame Petermann. Mademoiselle Lia me tiendra compagnie.

MADAME PETERMANN.

J'en userai donc sans façon, mon cher voisin. Au reste, s'il vous plaît d'aller rejoindre monsieur Petermann, il doit être au jardin.

DURSAY.

Ne vous inquiétez pas.

Madame Petermann sort par la gauche.

NORAH, sortant aussi.

Vous permettez, cher monsieur... Au revoir !

SCÈNE XIII

LIA, DURSAY.

DURSAY.

Vous n'êtes pas bavarde aujourd'hui, Lia ?

LIA.

C'est que je suis un peu préoccupée d'une décision que je viens de prendre.

DURSAY.

Si elle est prise, vous devriez être tranquille.

LIA.

Oui, mais... Au fait, vous êtes assez mon ami, et depuis assez longtemps, pour que je vous confie un secret... qui d'ailleurs n'en sera plus un dans vingt-quatre heures. Monsieur Müller est venu demander ma main à mes parents. Ils m'ont transmis sa demande. Je ne l'ai pas repoussée ; et monsieur Müller doit venir tout à l'heure chercher la réponse... Qu'en dites-vous ?

DURSAY.

Je dis que monsieur Müller n'est pas à plaindre (Riant.) et que, si j'étais libre et s'il n'y avait pas quelque part une madame Dursay dont j'ai dû me séparer parce qu'elle était trop enjouée, et qui ne veut pas divorcer parce qu'elle est dévote...

LIA.

Oh! cela ne doit pas vous gêner beaucoup, et vous avez, vous, tout justement la libre vie qui vous convient... Le cas d'une femme qui n'est ni une veuve ni une jeune fille est un peu différent. Et c'est pourquoi j'ai accueilli la demande de monsieur Müller. Ai-je bien fait?

DURSAY.

Très sincèrement, oui. Vous faites très bien tous les deux. Lui surtout. Je ne veux point vous faire, Lia, de fades compliments; et la preuve, c'est que je ne feindrai pas, même devant vous, d'ignorer que vous n'êtes plus une fillette. Les filles qui ne sont plus tout à fait des jeunes filles, comme vous disiez... mais j'en connais d'exquises! Ce sont des femmes, de vraies femmes, et qui pourtant ont cette grâce d'être intactes. Souvent elles ont été déçues, elles ont souffert, elles ont pleuré : il y a donc des chances qu'elles soient bonnes avec délicatesse et réflexion. Ce sont les fidèles et les dévouées... J'envie ce coquin de Müller.

LIA.

Mais moi?

DURSAY.

Vous? Je ne vous plains pas non plus. Monsieur Müller est tout à fait un brave homme, riche, estimé... plutôt bien de sa personne, et de santé florissante... qui vous aime, puisqu'il vous épouse... de caractère un peu mou et incertain, je crois : vous aurez donc le plaisir de le gouverner. Vous me semblez « résignée » à cette union : eh bien, mon enfant, ce n'est pas assez. Je ne vous demande pas d'être ivre de joie; mais, entre la résignation et l'enthousiasme, il y a, selon moi, un sentiment qui conviendrait ici : quelque chose comme l'acceptation confiante. Vous semblez faire un mariage

de raison : je voudrais que ce fût pour vous un mariage d'amitié.

LIA.

Mon cher philosophe, vous m'avez fait du bien... Évidemment il doit y avoir des émotions et des joies dont il faut bien que je fasse mon deuil... Mais elles sont très mêlées, ces joies-là, je le sais... J'aimerai monsieur Müller puisqu'il est bon. Et puis... j'aurai peut-être des enfants!... Des enfants!... D'ailleurs mon mariage facilitera celui de Dorothée. Monsieur Müller lui-même s'y emploiera. Sans compter bien des petites douceurs pour papa et maman... Oui, oui, je suis plutôt contente.

DURSAY.

Seulement?

LIA.

Tout à fait contente. Là!...

DURSAY.

A la bonne heure!

LIA.

Et maintenant, si nous allions retrouver papa? Cela nous fera faire un tour de jardin.

DURSAY.

Volontiers.

LIA.

Mais cette surprise dont vous parliez pour demain? Une confidence en vaut une autre.

DURSAY.

C'est juste... Eh bien, comme il est difficile à vos parents de recevoir chez eux tous leurs enfants à la fois, j'a invité — en grand secret — vos trois sœurs, et leurs maris, et leurs bébés.

LIA.

Vous êtes adorable.

DURSAY.

Il y aura aussi monsieur Müller, quelques amis... et peut-être un mien coquin de neveu qui est lieutenant de hussards à Pontarlier... et que vous avez peut-être aperçu déjà, car il est venu deux ou trois fois cette année passer vingt-quatre heures chez son bon oncle.

LIA.

Non, je n'ai pas souvenir...

DURSAY.

Enfin n'importe...

Ils sortent par la porte du fond.

SCÈNE XIV

MULLER, puis DOROTHÉE.

La scène reste vide un moment.

LA PETITE BONNE, ouvrant la porte de droite.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Müller. Je vais prévenir monsieur et madame. Ils doivent être au jardin avec monsieur Dursay.

Elle sort par le fond.

MULLER, seul.

Oui, plus j'y réfléchis, plus je crois que j'ai eu une très bonne idée... Et, ma foi, je ne suis pas très inquiet de la réponse. (Il prend un journal sur une table et s'assied dans un fauteuil le dos tourné à la porte du fond.) Il fait lourd aujourd'hui... C'est étonnant comme il fait lourd...

Il s'assoupit peu à peu.

Dorothée entre avec précaution par la porte du fond et aperçoit Müller. Sans rien dire, elle se met au piano et joue, d'abord très doucement, puis un peu plus fort, une mélodie lente et triste. Müller se réveille de son demi-assoupissement, se lève, s'approche sur la pointe des pieds et s'arrête derrière Dorothée. Elle fait semblant de ne pas le voir; puis, ayant fini son morceau, elle laisse tomber sa tête sur sa main et fond en larmes.

MULLER.

Dorothée!... Qu'y a-t-il donc?

DOROTHÉE, feignant la surprise.

Ah! (Se retournant.) Vous! c'est vous!

MULLER.

Qu'avez-vous, petite Dorothée?

DOROTHÉE.

Rien... rien...

MULLER.

Voyons, mon enfant, il faut me dire...

DOROTHÉE.

Je ne peux pas, monsieur Müller.

MULLER.

Même à moi?

DOROTHÉE.

Surtout à vous, monsieur Müller.

MULLER.

Enfin... vous avez un chagrin

DOROTHÉE.

Il faut croire.

MULLER.

Un gros chagrin?

DOROTHÉE.

Oh! oui.

MULLER.

Un gros chagrin... Quel gros chagrin peut-on avoir à votre âge? Une peine de cœur, hé?

DOROTHÉE.

Oui, monsieur Müller, j'ai une peine de cœur.

MULLER.

Contez-moi cela, petite Dorothée, et séchez vos yeux. (Il lui tamponne les yeux avec son mouchoir à lui, Dorothée fait un peu la grimace.) Là !...

DOROTHÉE.

Vous vous moquerez de moi.

MULLER.

Je serais donc bien sot ou bien méchant.

DOROTHÉE.

Eh bien, tantôt... quand vous êtes venu... j'ai tout de suite deviné, à votre air... Alors, je me suis sauvée dans le jardin. Et ensuite j'ai espionné sans qu'on s'en aperçoive... et, à des mots que j'ai entendus, j'ai compris que c'était décidé.

MULLER.

Quoi?

DOROTHÉE.

Que vous allez épouser Lia.

MULLER.

Mais, ma petite Dorothée, en quoi cela peut-il vous chagriner?

DOROTHÉE.

C'est que vous étiez si bon pour moi, monsieur

Müller. Vous qui êtes pourtant un homme très sérieux et un personnage, vous vous amusiez à causer avec moi... vous vous prêtiez à mes enfantillages... (Avec un sanglot.) Vous me donniez des petites tapes sur les joues... Et j'étais heureuse... ah! si heureuse et si fière!... Mais quand vous serez marié, ce ne sera plus la même chose... Je ne vous verrai plus... vous ne vous occuperez plus de moi...

MULLER.

Mais si, ma petite Dorothée... Je vous verrai tout autant... Et nous serons toujours aussi bons amis, je vous le promets.

DOROTHÉE.

Non, monsieur Müller... (Sombre.) Et quand même vous le voudriez, vous... moi je ne le voudrais plus.

MULLER.

Quelle idée! Allons, mon enfant, soyez raisonnable. (Il s'assied tout près d'elle et lui prend les mains.) Oui, je devine ce que c'est... Les nerfs... votre âge... Laissez, laissez faire... et un jour ou l'autre... bientôt... on vous trouvera quelque jeune et joli garçon...

DOROTHÉE

Eh! qu'est-ce que ça me fait, les jeunes gens? Ils sont tous durs, secs, égoïstes, contents d'eux, toujours prêts à trahir... J'en ai refusé, des jeunes gens... Je n'ai pas voulu d'Harold Cruchod, ni de bien d'autres... Moi, je vais vous dire : je voudrais un mari pas trop jeune, que je puisse admirer et respecter... sur qui je puisse m'appuyer en toute confiance... qui serait vraiment mon maître et par qui j'aimerais à me sentir dirigée... Et pourquoi ne le rencontrerais-je pas? (Se penchant sur lui tout entière et se mettant presque sur ses genoux comme une petite fille.) Vous, par exemple, monsieur Müller, — ce

n'est qu'une supposition, — est-ce que je vous ferais peur, à vous? est-ce que ça vous ennuierait d'avoir auprès de vous une toute jeune femme qui vous adorerait et dont vous seriez encore un peu le père?... Ça vous paraît extraordinaire, ce que je vous dis là? Vous avez tort. Beaucoup, beaucoup de jeunes filles pensent comme moi, je vous assure.

MULLER.

Mais, ma pauvre petite enfant, c'est insensé! c'est complètement insensé!... Si je m'attendais!...

DOROTHÉE.

Oh! je sais bien que vous ne vous doutiez pas... Les hommes ne se doutent jamais... Dieu! que je suis malheureuse!

MULLER, lui passant paternellement un bras autour du cou.

Voyons, voyons, Dorothée, calmez-vous... et finissons... Car vraiment, si je n'avais pas vu vos larmes, je croirais que vous avez voulu vous égayer aux dépens de votre vieil ami... Vous allez être sage; et, tout à l'heure, quand votre sœur sera là...

DOROTHÉE.

Lia?... (Fondant de nouveau en larmes.) Je ne veux pas que vous épousiez Lia!

MULLER.

Pourquoi?

DOROTHÉE.

Parce que j'en mourrais! (Crise de sanglots.) Hein? qu'ai-je dit?... Je suis folle... Mon Dieu... j'ai mal... je...

Elle se laisse aller, et, pour se retenir, jette ses bras au cou de Müller.

MULLER, la soulevant et la portant sur le canapé.

Sapristi de sapristi! Quelle histoire!

Il s'arrête en chemin, les jambes molles.

DOROTHÉE, revenant un peu à elle.

Je suis lourde?

MULLER.

Oh! non... ce n'est pas cela. (Il la dépose sur le canapé. A part.) Ouf!

DOROTHÉE.

Ça va mieux... Mettez-vous là... (Müller s'agenouille auprès d'elle.) Vous serez mon ami?... mon grand ami?... Toujours? Et à moi toute seule? toute seule?

MULLER.

Oui, mon enfant... ma chère petite enfant...

DOROTHÉE.

Merci... je suis lasse... très lasse... je crois que je vais dormir.

Elle ferme les yeux. Un long silence.

MULLER, à part.

Ma foi... je reviendrai un autre jour...

Il sort avec précaution par la droite. Dorothée saute sur ses pieds, se remet au piano, et joue un air très gai. Monsieur et madame Petermann entrent par le fond.

SCÈNE XV

DOROTHÉE, PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN.

Mais où est donc passé monsieur Müller?

DOROTHÉE, continuant à jouer.

Je ne sais pas.

PETERMANN.

Se serait-il lassé d'attendre? Ou quelque affaire pressée le rappelait-elle chez lui?

MADAME PETERMANN.

Ce serait singulier.

PETERMANN.

Monsieur Dursay ne nous a pourtant retenus que quelques minutes.

MADAME PETERMANN.

Tu ne l'as pas vu, Dorothée?

DOROTHÉE.

Qui?

MADAME PETERMANN.

Monsieur Müller.

DOROTHÉE, continuant à jouer.

Non, maman.

ACTE TROISIÈME

Premier Tableau. Chez Dursay.

Un jardin à la française. Au milieu, premier plan, un « cabinet de verdure ». A gauche un embarcadère sur le lac.

SCÈNE PREMIÈRE

LIA, DEUX PETITS GARÇONS DE QUATRE ANS,
UNE PETITE FILLE DE TROIS ANS,
qui font des pâtés avec du sable.

LIA, assise sur un banc de pierre.

Vous ne jouez plus, mes chéris? (Tout à coup, l'un des petits garçons se met à hurler; les deux autres petits l'imitent.) Qu'est-ce qu'il y a, voyons? Qu'est-ce qu'il y a?

Elle se lève, s'agenouille auprès d'eux, les caresse.

PREMIER PETIT GARÇON, pleurant encore un peu.

Marraine, est-ce que nos mamans vont revenir?

LIA.

Vos mamans sont sur l'eau. Vous ne pouvez pas aller sur l'eau parce que vous êtes trop petits. Elles reviendront tout à l'heure.

Les enfants calmés se remettent à jouer avec le sable; Lia se rassied.

DEUXIÈME PETIT GARÇON, lui montrant ses pâtés.

Tante Lia, regarde.

LIA.

Oui, c'est très joli.

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Le mien ne veut pas tenir.

LIA.

Parce que tu t'y prends mal... Attends, je vais te montrer...

Elle s'agenouille dans le sable au milieu des enfants.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DURSAY.

LE LIEUTENANT, venant par le fond; il s'arrête un instant et regarde le groupe; saluant.

Excusez-moi, madame, de vous interrompre dans ces charmantes occupations.

LIA, se relevant.

Vous cherchez quelqu'un, monsieur?

LE LIEUTENANT.

Je cherche mon oncle, monsieur Dursay. Il m'attendait hier soir; j'ai manqué le train. Je vois que je tombe aujourd'hui en pleine fête, et j'en suis charmé... Mais personne, à la maison, ne sait où est mon oncle; et si vous pouviez me le dire, madame, je vous en serais fort reconnaissant.

LIA.

Je regrette, monsieur, de ne pouvoir mieux vous renseigner : je sais seulement que monsieur Dursay a organisé pour ses invités une promenade sur le lac; il est sans doute avec eux.

LE LIEUTENANT.

Tous mes remerciements, madame.

LIA, corrigeant.

Mademoiselle, si vous le voulez bien.

LE LIEUTENANT.

Pardon... mais ces petits enfants... J'avais cru...

LIA.

Je ne suis, monsieur, que la tante... On a le grade qu'on peut.

LE LIEUTENANT.

Mademoiselle, vous méritez de l'avancement au choix. Permettez cette métaphore à un lieutenant de hussards.

LIA.

C'est une belle arme, monsieur, et qui donne de l'assurance.

LE LIEUTENANT.

J'en ai moins que de respect, croyez-le bien, mademoiselle... Je vais toujours, en attendant que mon oncle se retrouve, m'installer dans le pavillon où il a coutume de m'héberger... Mademoiselle...

LIA.

Monsieur...

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE LIEUTENANT.

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, nous sommes las de jouer.

LIA.

Alors, reposez-vous.

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Tante Lia, chante-nous une chanson, dis!

LES DEUX AUTRES.

Oh! oui.

LIA.

Tante Lia n'est pas disposée à chanter, mes petits enfants, — oh! non, pas du tout.

LE DEUXIÈME PETIT GARÇON et LA PETITE FILLE.

Si! si!

PREMIER PETIT GARÇON.

Tu chantes si bien, marraine.

LIA.

Alors... écoutez.

Elle chante.

La belle attendait,
Tournant son fuseau seulette,
La belle attendait,
Au bord du ch'min, sous la haie.

— Belle, qu'attends-tu?
Tournant ton fuseau seulette,
Belle, qu'attends-tu
Qui n'est pas encor venu?

— J'attends l'fils du roi,
Tournant mon fuseau seulette,
J'attends l'fils du roi
Pour qu'il s'marie avec moi.

SCÈNE IV

Les Mêmes, DURSAY.

DURSAY, venant du fond.

Bravo!

LIA.

Vous n'avez pas rencontré monsieur votre neveu?

DURSAY.

Il est arrivé? Vous l'avez vu?

LIA.

Oui.

DURSAY.

N'est-ce pas que c'est un beau militaire?

LIA.

Il vous cherchait. Je lui ai dit que vous deviez être avec les autres sur l'eau.

DURSAY.

Moi? j'étais par là, à me promener.

LIA.

Tout seul?

DURSAY.

Je crains de gêner mes invités.

LIA.

C'est bien de vous.

DURSAY, regardant la toilette de Lia.

Comme vous êtes belle, Lia!... Ah! c'est vrai... mais au fait, pourquoi n'êtes-vous pas avec monsieur Müller?

LIA.

Il fallait quelqu'un pour garder ces petits. Je me suis dévouée.

DURSAY.

Et il n'a pas eu la galanterie de rester avec vous?

LIA.

Je n'ai pas voulu.

DURSAY.

Enfin, vous êtes contente, c'est l'essentiel.

LIA.

Oui, très contente.

DURSAY.

Vous dites cela d'un air...

LIA.

Tenez, mon cher voisin, je ne sais pas mentir avec vous, même par amour-propre... La vérité, c'est que monsieur Müller, qui attendait ma réponse, est venu en effet hier soir...

DURSAY.

Eh bien?

LIA.

On l'a fait entrer au salon... Papa et maman étaient au jardin; la bonne est allée les prévenir. Quand ils sont rentrés, monsieur Müller avait disparu.

DURSAY.

Comme ça?

LIA.

Comme ça.

DURSAY.

Quelque accès de timidité... une de ces peurs subites comme en ont les vrais amoureux...

LIA.

C'est ce que j'ai eu la faiblesse ou la sottise de me dire, malgré tout. J'ai pensé qu'il s'expliquerait aujourd'hui, puisque nous devions nous rencontrer chez vous. Et c'est pourquoi j'ai fait des frais, naïvement... Pour vous, mon cher voisin, mais aussi pour lui... Et je suis triste de toute la gaieté de ma pauvre toilette.

DURSAY.

Comment! Il n'a pas encore parlé?

LIA.

Il a soigneusement évité de me voir seul à seule et de se trouver en tête à tête avec mes parents... Cela lui a été facile au milieu de tout ce monde... Alors moi, pour ne pas avoir l'air de m'attacher à lui et pour avoir la liberté de faire la figure qu'il me plairait, je suis restée ici, avec les enfants.

DURSAY.

Tout cela est assez étrange.

LIA.

Ce n'est pas moi, vous le savez, qui ai sollicité l'honneur d'être la femme de monsieur Müller. S'il se retire après des avances aussi formelles, aussi décisives que celles d'hier, c'est affaire à lui et je m'en consolerai. Je vous avoue pourtant que l'incertitude, ici, m'est assez pénible et que je sens vivement le ridicule de la posture où me réduit la conduite de monsieur Müller. J'acceptais sans ardeur l'idée de ce mariage; et il est assurément moins dur de voir vous échapper ce qu'on a simplement accepté que ce qu'on a désiré et poursuivi :

mais alors, si l'on n'est pas victime, on est dupe; et, si c'est moins douloureux, c'est peut-être plus humiliant. Je ne demandais rien à monsieur Müller : pour quoi ne m'a-t-il pas laissée tranquille?

DURSAY.

Ma chère Lia, il faut prendre ceci plus légèrement. Müller est en train de montrer qu'on peut n'être qu'un faible, un hésitant, ce qu'on appelle une chiffe (chose qui passe pour pardonnable) et commettre d'aussi mauvaises actions, et aussi lâches, qu'un méchant homme. J'en suis fâché pour lui, bien plus que pour vous. Je crois encore qu'il parlera : autrement il ne serait pas venu ici. Mais s'il continue à se dérober, la grossièreté de l'offense aura ceci de bon qu'elle vous délivrera de tout regret et que vous n'aurez plus qu'à vous dire, connaissant le personnage : « Je l'ai échappé belle! » Voilà mon opinion, Lia; et croyez que la raison vous parle par ma bouche.

LIA.

J'ai peur de n'être plus raisonnable, monsieur Dursay. Voilà si longtemps que je le suis!

DURSAY.

Au revoir. Je vais à la recherche de mon neveu. Je le trouverai sans doute dans son pavillon.

LIA.

Oui, justement.

Dursay sort.

SCÈNE V

LIA, Les Enfants; puis JOSABETH et JAMES, ELSA et GUILLAUME, DESDÉMONE et GEORGES, MADAME PETERMANN, puis LE LIEUTENANT.

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, est-ce que nos mamans ne reviendront jamais?

LIA.

Vous vous ennuyez donc avec moi, mes chéris?

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Oui.

LIA.

Au moins vous êtes sincères... Les voilà, je crois, vos mamans.

LES TROIS ENFANTS.

Oui! oui! Ils courent tous trois vers l'embarcadère. On entend des rires, des cris de femmes et des phrases telles que : « N'aie pas peur. — Appuie toi sur moi. — Donne-moi la main. — Ça glisse, monsieur le pasteur. »

Puis Josabeth, grosse à pleine ceinture, avec le premier petit garçon tenant sa jupe, et James traversent de gauche à droite.

JOSABETH, à Lia.

Bébé a été sage?

LIA.

Très sage.

JAMES.

Mais où sont passés Norah et son mari? Vous ne les avez pas vus, Lia?

LIA.

Non.

JOSABETH.

Personne ne les a vus. C'est bizarre.

JAMES, à Josabeth.

Tu n'es pas trop fatiguée?

JOSABETH.

Au contraire... Cette promenade m'a reposée... Et tu sais? pendant tout ce temps-là il s'est tenu parfaitement tranquille. Je crois qu'il aura le pied marin.

LIA.

Qui donc?

JOSABETH.

Ton futur neveu, Lia.

JAMES, à Josabeth.

Oh! chérie, tâche que ce soit plutôt une fille.

JOSABETH.

Je veux bien, mon ami. Mais, comme dit l'autre, je ne suis pas dedans.

Ils disparaissent à droite. Lia, un peu gênée, les quitte et rencontre Elsa et Guillaume avec le deuxième petit garçon accroché aux jupes d'Elsa.

ELSA, à Guillaume.

... Écoute... L'autre jour je n'ai rien pu affirmer... mais à présent je suis sûre... et je suis heureuse de te dire cela aujourd'hui... Ce ciel, cette lumière, ces parfums... je me sens tout attendrie, tout bête... Tu per mets, Lia?

Elle embrasse Guillaume.

GUILLAUME.

Ma chérie!

ELSA, à Lia.

Je crois, grande sœur, que tu n'as pas fini d'être tante.

LIA.

A votre service; ne vous gênez pas.

Même jeu que ci-dessus: Lia croise Georges, Desdémone et la petite fille de trois ans.

DESDÉMONE, se tordant, à Georges qui lui parle à l'oreille.

Oh! Georges!... Quelle horreur!... Ah! ah! ah!... N'écoute pas ça, Lia!

Ils disparaissent à droite, deuxième plan.

LIA.

Décidément, on me rend la conversation difficile.

Monsieur et madame Petermann, qui viennent de débarquer, paraissent à gauche, l'air très préoccupé. Plusieurs groupes d'invités traversent la scène au fond.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LIA.

LIA. Elle s'approche très anxieuse.

Eh bien, mon père?

PETERMANN.

Eh bien, mon enfant...

LIA.

Lui avez-vous parlé?

PETERMANN.

Oui.

LIA.

Et... que vous a-t-il dit?

PETERMANN.

Mon Dieu...

MADAME PETERMANN.

Ma chère Lia, nous savons combien tu es bonne, courageuse et sage...

PETERMANN.

D'ailleurs tu n'aimais pas monsieur Müller; tu ne pouvais pas l'aimer. Tu avais d'abord repoussé sa proposition, et tu l'avais ensuite accueillie très froidement, souviens-toi?

MADAME PETERMANN.

Au surplus, ta dignité est sauve en cette occasion : nous avons eu soin de laisser croire à monsieur Müller que nous ne t'avions pas transmis sa demande.

PETERMANN.

Tout se réduit donc pour toi à un très léger mécompte, dont ta piété te consolera facilement.

LIA.

Enfin, quoi? il se retire?

PETERMANN.

Il hésite, il craint de s'être trompé sur la nature de ses sentiments...

MADAME PETERMANN.

Il nous a fait part de ses scrupules. Oh! je dois dire qu'il a montré dans toute cette explication une grande délicatesse.

PETERMANN.

Il a paru très attristé, très peiné, de ce qu'il considère comme un malentendu.

LIA.

Vraiment? Le pauvre homme!... Oh! je le plains bien

sincèrement de n'être qu'un lâche! « Malentendu » est admirable!... Est-ce moi qui ai couru après lui? Je ne songeais pas à lui, vous le savez bien; assurément ni sa figure ni son esprit n'avaient rien qui pût me troubler.

MADAME PETERMANN.

Si tu le juges ainsi, tu dois donc être consolée.

LIA.

Oh! je serai sincère : j'ai eu hier un peu de joie, je le reconnais. J'avais pour monsieur Müller de l'estime, le croyant honnête homme, et j'étais toute prête à payer d'une franche affection la tendresse qu'il disait avoir pour moi. Mais justement ce que je ne lui pardonne pas, c'est cet effort que j'ai naïvement fait pour l'aimer; je souffre cruellement, moi qui lui échappais par mon indifférence, de m'être mise, par bonté d'âme, dans le cas de pouvoir être méprisée et rejetée par lui... Ce n'est pas dans mon cœur que je suis blessée, mais dans ma fierté la plus légitime, et très profondément, je l'avoue.

PETERMANN.

Ma fille, il faut te résigner à la volonté de Dieu.

LIA.

Faut-il pas aussi le remercier?

PETERMANN.

Lia!

MADAME PETERMANN.

Est-ce bien toi qui parles, mon enfant? Nous avions espéré, ton père et moi, que ta pitié, ta vertu...

LIA.

Ma vertu! Pour ce qu'elle m'a rapporté jusqu'à présent! Oh! je n'attendais d'elle aucun bénéfice spécial

mais je ne croyais pas non plus qu'elle me créerait un privilège à rebours, un privilège de malchance, ni qu'elle dispenserait les autres de justice à mon égard et même de pitié. Ma vertu! on compte tellement sur elle qu'on ne se gêne pas avec moi... Ah! j'aurai été une bonne dupe dans la vie, convenez-en!

MADAME PETERMANN.

Tu nous fais beaucoup de peine, Lia, et tu nous rends le reste difficile à dire.

LIA.

Il y a donc autre chose?

MADAME PETERMANN.

Tu n'es pas en état de l'entendre aujourd'hui, et nous ferons mieux de remettre à une autre fois la suite de cet entretien.

LIA.

Oh! vous pouvez parler, ma mère. Je suis prête à tout.

MADAME PETERMANN.

La vérité, ma chère enfant, c'est que monsieur Müller te place trop haut, que tu lui en imposes par la supériorité de ton intelligence; bref qu'il se sent indigne de toi, c'est lui-même qui nous l'a dit...

PETERMANN.

Monsieur Müller a été, dans tout ceci, de très bonne foi. Quand il venait à la maison, il n'a pas démêlé tout d'abord ce qui l'y attirait... Le cœur a de ces méprises... Tandis qu'il se sentait pénétré pour toi de respect et de vénération (ce sont ses propres paroles), il ne s'apercevait pas qu'un autre attrait, d'une nature moins relevée, peut-être, mais en quelque façon, plus vif...

LIA.

Bref, il vous demande la main de Dorothée?

MADAME PETERMANN.

Tu l'as deviné.

LIA.

C'est exquis! Bonne petite, va! Et vous la lui avez accordée?

PETERMANN.

Ma chère enfant, nous avons eu beaucoup de peine à pourvoir tes autres sœurs, et la chose est devenue plus difficile encore pour Dorothée et pour toi, depuis que Dieu nous a dépouillés de nos ressources temporelles. Ce que je disais quand il s'agissait de toi, je le répète maintenant qu'il s'agit de Dorothée; car la situation reste la même...

LIA.

Sauf un détail, en effet.

PETERMANN.

Je disais donc et je répète : « Ce parti est avantageux, honorable, inespéré. » C'est une occasion qui ne se représenterait sans doute plus. Avons-nous le droit de la repousser? Je t'en fais juge.

LIA.

Vous avez raison, mon père... Vous savez pardonner les offenses, et même celles qu'on me fait. Le genre d'attrait auquel obéit cet homme, qui pourrait être le grand-père de Dorothée, n'est sans doute pas très facile à exprimer honnêtement; mais vous vous êtes dit, n'est-ce pas? que Dieu a ses desseins... L'essentiel est que vous ayez encore une fille de casée; et peu vous importe laquelle. N'hésitez pas, mes bons parents. Livrez cette enfant à ce vieux vous êtes si sûrs de la

pureté de leurs sentiments!) et ne vous embarrassez pas de vains scrupules.

PETERMANN.

Vous perdez le respect, ma fille.

MADAME PETERMANN.

Il paraît qu'il te tient au cœur, « ce vieux », comme tu l'appelles.

LIA.

Ne cherchez pas à me blesser, ma mère; je souffre peut-être assez comme cela.

MADAME PETERMANN.

Il vaut donc mieux que nous te laissions, ma fille. Car le dépit t'égare; et, pour moi, je ne te reconnais plus.

LIA.

Eh! voilà dix ans que vous ne me connaissez pas! Cette ignorance vous était si commode!

MADAME PETERMANN, à Petermann.

Retirons-nous, mon ami...

PETERMAMN.

Si tu souffres, Lia, tu sais où est la consolation... Tu te tourneras vers Dieu, tu prieras...

LIA.

Non, mon père.

Monsieur et madame Petermann s'éloignent en levant les bras. En même temps rentrent les trois petits enfants.

SCÈNE VII

LIA, LES TROIS PETITS ENFANTS.

PREMIER PETIT GARÇON.

Tante Lia?

LIA.

C'est vous, mes chéris? Vous avez donc encore perdu vos mamans?

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Elles vont danser, tante Lia.

Musique de bal à gauche.

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, chante-nous la fin de la chanson.

LES DEUX AUTRES.

Oh! oui! oui!

LIA.

Chanter? Ça, par exemple, c'est une bonne idée. Car elle est très gaie, tante Lia, très en train, mes chéris... Allons, venez dans ce petit coin... (Elle s'assied sur le banc de pierre, les trois petits autour d'elle.) Où en étions-nous? Ah! oui...

Elle chante d'abord à mi-voix, puis, plus haut, avec un accent de tristesse poignante.

— J'attends l'fils du roi,
— Tournant mon fuseau seulette, —
J'attends l'fils du roi
Pour qu'il s'marie avec moi.

— Le roi d'ce pays,
(Tourne ton fuseau seulette)
Le roi d'ce pays
Bergère, n'a point de fils.

— Cela ne fait rien,
— Tournant mon fuseau seulette, —
Cela ne fait rien,
J'attends l'fils du roi voisin.

Elle attendit tant,
Tournant son fuseau seulette,
Elle attendit tant
Qu'ses cheveux sont dev'nus tout blancs.

Elle attendit tant,
Tournant son fuseau seulette.
Elle attendit tant
Qu'elle mourut finalement,

Au bord du fossé,
Tournant son fuseau seulette,
Au bord du fossé,
Sans avoir rien vu passer...

PREMIER PETIT GARÇON.

C'est joli.

LE LIEUTENANT, qui depuis quelques instants écoute chanter Lia, s'approchant.

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine valse?

LIA.

Danser maintenant? Oui, monsieur. (Il lui offre le bras et l'emmène. Les trois petits enfants les suivent, très graves, en se donnant la main.) Allons!...

SCÈNE VIII

MIKILS, NORAH, puis LIA et LE LIEUTENANT.

Mikils et Norah viennent du fond, et traversent la scène, étroitement serrés l'un contre l'autre.

NORAH

Mon gros amour!

MIKILS.

Ma petite chatte!

NORAH.

Dis donc, si nous faisions un petit tour de valse nous deux?

MIKILS.

Oh!

NORAH.

Pourquoi pas? On est ici tout à fait en famille...

MIKILS.

Oh! Norah! Réfléchis donc... Les convenances de mon état... mon caractère...

NORAH.

Ah! mais il m'embête, ton caractère sacré!

MIKILS.

Mon caractère sacré... C'est drôle, quand on y songe...

NORAH.

Un peu.

MIKILS.

... Car, n'est-ce pas? ma fonction, ma mission, c'est d'éclairer et de diriger mes frères, d'être un homme chargé des autres et qui appartient à tous... Et en réalité, à qui est-ce que j'appartiens? A une femme, à une toute petite femme... Ah! oui, ce que je m'en soucie de l'âme des autres — et de la mienne — depuis hier soir... c'est épatant!... Tiens, voilà que je parle à présent comme les gens du monde... Ah! je suis changé, bien changé...

NORAH.

Tu as des remords?

MIKILS.

Je ne sais pas. Mais il n'y a pas à dire, depuis hier soir ma profession me paraît bizarre... Et je soupçonne qu'au temps où elle ne me paraissait pas bizarre, elle devait me rendre bien ennuyeux.

NORAH.

Des fois.

MIKILS.

Et maintenant?

NORAH.

Tu es exquis. Tu es en train de créer un type : le type du pasteur rigolo, du joyeux ministre de l'Évangile.

MIKILS.

Tu perds mon âme, mais je t'adore... Ah! sapristi! à propos d'âme... moi qui ai promis à ton père de prêcher demain à sa place!... Qu'est-ce que je vais leur dire, mon Dieu?

NORAH.

Tu leur diras de maîtriser leurs passions.

MIKILS.

Je n'ai rien de prêt... Je n'aurai jamais le temps.

NORAH.

Mais si! mais si! (L'entraînant.) Viens, mon beau pasteur; viens, mon cher petit homme de Dieu, viens le préparer, ton sermon!

Le lieutenant et Lia rentrent en scène.

SCÈNE IX

LIA, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT.

Et puis, je vous le répète, vous êtes charmante...

LIA.

Oui, oui, c'est entendu... charmante... et reposante...

LE LIEUTENANT.

Reposante? Ah! non!

LIA.

Si! si! tout ce qu'il y a de mieux comme sœur, comme tante, comme petite mère : je connais ça.

LE LIEUTENANT.

Vous vous trompez : je dis charmante aussi autrement... surtout autrement.

LIA.

Lieutenant, c'est très bien, ce que vous faites là... Vous avez songé : « Voilà une fille qui n'est plus très jeune, que l'on délaisse, qui doit s'ennuyer prodigieusement et qui doit être lamentablement sentimentale et romanesque. Il y a des mots que cette bonne personne n'a pas dû entendre souvent. Ayons la charité de les lui dire. »

LE LIEUTENANT.

Mais ce n'est pas du tout cela, pas du tout!

LIA.

Mais si!

LE LIEUTENANT.

Mais non !

LIA.

Je vous dis que si ! je le sais mieux que vous... Eh bien, maintenant que c'est fait, recevez mes remerciements très sincères et passez à des exercices plus agréables. Il y a ici de fort jolies femmes, — sans compter mes petites sœurs, sur lesquelles il ne serait pas convenable à moi d'attirer votre attention.

LE LIEUTENANT.

Vos petites sœurs !... elles sont gentilles, je ne dis pas...

LIA.

Prenez garde, monsieur, vous allez me blesser dans mes sentiments de famille.

LE LIEUTENANT, continuant.

Mais voyons, entre nous... est-ce qu'elles ne vous paraissent pas un peu... banales ?

LIA.

Ça ne les a pas empêchées d'être aimées et d'être heureuses ; ce qui ne me paraît pas banal, à moi. J'ai des raisons de ne pas les croire très bêtes, mes petites sœurs.

LE LIEUTENANT.

Est-ce qu'elles comptent, à côté de vous ? Vous êtes vous, si à part...

LIA.

Aïe ! Je connais encore ça.

LE LIEUTENANT, continuant.

Vous ressemblez si peu, — mais si peu ! — au monde où vous avez été élevée !

LIA.

Un monde très bien, monsieur, d'une très belle tenue : où la foi sanctifie les actes, et où l'on trouve moyen de faire dans une pensée religieuse ce qu'ailleurs on fait tout bonnement par intérêt. Un monde infiniment respectable, je vous dis... Seulement, quelquefois on y étouffe.

LE LIEUTENANT, à part.

Tiens! tiens! (A Lia.) Si je pouvais vous donner un peu d'air!

LIA.

Eh! mais, vous êtes en train, et déjà je respire mieux... Oui, c'est comme cela... On peut, pendant quinze ou vingt ans, avoir cru à un tas de devoirs, à des devoirs religieux par-dessus les naturels, et à des devoirs de renoncement par-dessus les devoirs de justice : avoir cru à la bonté et à la vertu de ceux de qui l'on tenait ces enseignements... et se dire un beau jour qu'on s'est peut-être trompée, qu'on a été dupe de soi — et dupe des autres... et alors être prise d'un désir fou de s'évader de tous ces pieux mensonges et de cette hypocrisie...

LE LIEUTENANT, à part.

Tiens! tiens! tiens!

LIA, continuant.

Vous, lieutenant, vous n'êtes pas puritain; vous songez très rarement au dogme de la chute et de la rédemption; vous n'avez pas de vie intérieure...

LE LIEUTENANT.

Mon Dieu...

LIA, continuant.

...Et vous avez, je le crains, des mœurs déplorables...

LE LIEUTENANT.

Oh!

LIA, continuant.

Mais vous devez être sincère, sans détours... loyalement païen... enfin « nature »! Et cela me change! et, ma foi, cela ne m'est pas désagréable.

LE LIEUTENANT.

Et à moi donc! Savez-vous bien que je vous dois l'impression la plus délicieuse et la plus forte que j'aie jamais reçue d'une femme? Car vous êtes charmante...

LIA.

Encore?

LE LIEUTENANT.

Oui, j'ai peu de mots à mon service, ce n'est pas ma faute... Vous êtes charmante, parce que vous êtes jolie, et jolie à votre façon; parce que vous avez de l'esprit, de l'imprévu... et que vous vibrez, vous, au moins; parce que, la première fois que je vous ai aperçue, penchée sur ces petits enfants... eh bien, ça vous donnait une silhouette dont je me souviendrai longtemps; parce que je vous ai entendue chanter, et que votre voix m'est entrée au cœur; parce que j'ai valsé avec vous et que... vous valsez très bien ; enfin parce que vous êtes la seule vraie femme qui soit ici!

LIA, plantant ses yeux dans ceux du lieutenant.

Alors, alors... je vous parais désirable?

LE LIEUTENANT.

Ah! sacrebleu, je vous en réponds!

LIA.

Monsieur, ce n'est pas au hussard que je m'adressais.

LE LIEUTENANT.

Je vous demande pardon, mademoiselle.

LIA.

Oh! je ne suis pas offensée.

LE LIEUTENANT.

Eh bien donc, mademoiselle... Mais on est très mal ici, vous ne trouvez pas? Cette musique... cette poussière... Marchons un peu dans cette allée, voulez-vous?

LIA.

Mais on va finir par remarquer notre absence.

LE LIEUTENANT.

Qu'est-ce que ça fait? Les jeunes filles vivent ici sous le régime de la bonhomie allemande... Marchons encore un peu, un tout petit peu, je vous en prie... C'est si bon de causer doucement, sans hypocrisie, à cœur ouvert...

LIA, faiblement.

Oui, oui...

Ils disparaissent.

Deuxième Tableau.

L'intérieur d'un pavillon élégamment meublé, porte au fond. Fenêtre sur le lac.

LIA, LE LIEUTENANT.

LIA, sur le seuil de la porte, allongeant le nez du dehors.

Alors c'est chez vous, ici?

LE LIEUTENANT.

Entrez donc, vous verrez mieux...

Il entre derrière elle.

LIA, regardant autour d'elle.

C'est gentil.

LE LIEUTENANT.

Oui, mon oncle a bien fait les choses.

LIA.

Il est si bon! Vous savez que je suis tout à fait son amie?

LE LIEUTENANT.

Un lien de plus entre nous. (Désignant la fenêtre de droite.) Je vous recommande la vue qu'on a de cette fenêtre sur le lac...

Pendant qu'elle regarde, il ferme la porte.

LIA, regardant dehors.

Oui, c'est très beau... Mais, dites-moi... des femmes sont déjà venues ici, avouez-le!

LE LIEUTENANT.

Comment voulez-vous? A moins de les amener de Paris...

LIA.

C'est que je ne vous en crois pas du tout incapable.

LE LIEUTENANT.

Aucune femme n'est entrée ici avant vous, je vous le jure.

LIA.

Eh bien, je ne sais pas pourquoi, mais cela me fait plaisir. Et là-dessus, allons-nous-en.

LE LIEUTENANT.

Déjà? Vous êtes ici chez mon oncle... Asseyez-vous, nous serons mieux pour causer.

LIA.

Nous serons tout aussi bien dehors.

LE LIEUTENANT.

Non, non, nous serons mieux ici... On est plus près l'un de l'autre : on s'entend, on se voit parler... De quoi avez-vous peur? Personne ne s'occupe de nous, je vous assure... Reposez-vous, vous devez être lasse.

LIA, s'asseyant.

Oui, un peu.

LE LIEUTENANT.

Vous n'avez pas froid?

LIA.

Non, non.

LE LIEUTENANT, lui prenant les mains.

Vos mains brûlent. Je suis sûr que vous avez un peu de fièvre... Laissez-moi vous arranger. Il place des coussins autour d'elle et sous ses pieds. Et maintenant causons.

LIA.

Qu'avez-vous donc tant à me dire?

LE LIEUTENANT.

Toujours la même chose : que vous êtes exquise, délicieuse, singulière, attirante...

LIA, naïvement.

Vrai? vous pensez tout ça!

LE LIEUTENANT.

Et je le sens... et très vivement.

Il lui a repris les mains.

LIA, s'alanguissant.

Soit: mais ce n'est pas comme cela qu'il faut me le dire.

LE LIEUTENANT.

Je ne peux pourtant pas vous dire ça les bras croisés... quand vous êtes là... si près... que je vous respire, que...

LIA, se reculant.

Mais, monsieur...

LE LIEUTENANT, se rapprochant.

Voyons, ma chère Lia...

LIA.

Hein!... si vite?

LE LIEUTENANT, se rapprochant encore.

Nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre; et il y a des circonstances où l'on va très vite en amitié... (Il lui reprend les mains.) Allez-vous me refuser de si petites faveurs?... Vous sentez bien que je vous aime, que je vous...

Il lui a passé un bras autour de la taille.

LIA, se dégageant.

Oh! monsieur, quelle méprise! Excusez-moi d'y avoir pu prêter (Elle se lève.) et séparons-nous, je vous prie.

LE LIEUTENANT.

Vous ne le voudriez pas?

LIA.

Laissez-moi passer, monsieur.

LE LIEUTENANT.

Ah! non par exemple! Ce n'est pas de jeu.

LIA.

Monsieur, laissez-moi passer.

LE LIEUTENANT.

Non!

Il l'a prise dans ses deux bras et veut la baiser sur la bouche.

LIA, saisie d'une terreur subite et se débattant.

Ah! non! pas ça, monsieur! pas ça! je vous en supplie... je ne peux pas! je ne peux pas!

LE LIEUTENANT, déconcerté, la lâchant.

Qu'est-ce qui vous prend?... Je ne vous ai pas menée ici de force, j'imagine... J'ai cru que vous marchiez... Pardon... je veux dire que vous montriez tant de confiance, de gentillesse...

LIA, dégrisée.

Oh! monsieur, dites de coquetterie, de vilaine et coupable coquetterie... Oui, oui, c'est ma faute, je m'en accuse, et je vous en demande pardon... Il faut me plaindre... et m'épargner... Vous ne pouviez pas savoir à quel moment de ma vie vous êtes venu... Je n'étais plus moi, depuis tantôt... C'est que j'ai eu aujourd'hui beaucoup de chagrin... Une grave offense, et que je n'avais pas méritée... J'étais comme ivre de désespoir; toutes les tristesses de mon passé me revenaient à la fois, de ces tristesses que personne ne plaint... de ces tristesses de jeunes filles qui n'ont pas le droit de parler... Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous... Cela a commencé par un amour déçu...

LE LIEUTENANT, à part.

Je me doutais bien...

LIA.

... Un amour dans lequel je me suis enfermée des années... Pendant ce temps-là, mes sœurs se mariaient l'une après l'autre... Et personne ne songeait plus à moi; et l'on ne s'est pas aperçu que j'étais lésée, après

tout, et que je souffrais... J'ai fini par croire qu'on ne pouvait pas m'aimer, que j'étais une créature disgraciée... C'est pour cela que, lorsque vous m'avez dit certaines paroles, j'étais trop surprise et trop contente pour les repousser, — on ne me les avait jamais dites, — et que j'ai été coquette pour la première fois de ma vie...

LE LIEUTENANT, à part.

Hum!

LIA.

Mais c'est surtout, je vous le répète, que j'étais folle de chagrin quand vous êtes arrivé. On m'avait une fois de plus dédaignée... Mon rêve était pourtant bien modeste... Un homme... mûr... oui... que j'acceptais par estime et par raison... et que ma dernière sœur m'a enlevé, comme ma cadette m'avait pris l'autre... C'est comique, n'est-ce pas? cette destinée d'éternelle déçue... Et puis j'avais senti, toute la journée, que mes sœurs, mes beaux-frères, tout le monde s'aimait autour de moi. Et je me suis vue si seule, si délaissée!... Voilà pourquoi j'ai été si bizarre, si inconvenante peut-être avec vous... Ne m'en punissez pas trop cruellement! Vous devez me croire, monsieur, car il faut être très humble, et par conséquent très sincère, pour dire tout ce que je vous ai dit là et que je n'avais dit à personne, bien sûr!... Mais, au reste, je ne vous demande pas de me rendre votre estime et je vous permets de penser de moi ce qu'il vous plaira : je vous supplie seulement de me laisser m'en aller.

LE LIEUTENANT, la retenant doucement.

Tout de suite? Que j'aie au moins le temps de vous dire que je vous crois, et de vous faire toutes mes excuses... Seulement, si vous avez pensé qu'en vous faisant mieux connaître, vous me détourneriez de vous

aimer... (*Lui prenant encore les mains.*) Oh! attendez encore un peu... Oui, tout à l'heure, quand je ne savais pas, peut-être y avait-il, dans mes sentiments pour vous et dans ma façon de les exprimer, quelque chose qui pouvait vous déplaire et vous inquiéter... Mais à présent, je sens que je vous aime tout autrement et mieux, que j'ai pour vous une vraie, une profonde tendresse... Est-ce mal?

LIA, *douce par terreur.*

Non... Mais vous me le direz ailleurs... un autre jour.

LE LIEUTENANT, *sans la lâcher.*

Vous ne pouvez plus maintenant avoir peur de moi... Grâce à des circonstances très particulières, je suis le seul homme — c'est vous qui l'avez dit — à qui vous avez découvert le fond de votre vie et de votre cœur... Cela est, quoi que vous fassiez, un lien mystérieux, unique...

LIA.

Laissez-moi partir, monsieur.

LE LIEUTENANT, *sans la lâcher.*

...Voulez-vous un ami qui vous soit entièrement dévoué; qui, connaissant vos amertumes et vos blessures, vous chérisse davantage à cause d'elles?... On vous laisse quelque liberté : je puis venir souvent ici... Nous nous verrons sans que personne le sache : ce sera charmant, ce secret... N'est-ce pas que vous voulez bien?

LIA, *tristement.*

Être votre maîtresse?

LE LIEUTENANT, *sans la lâcher.*

Pourquoi prononcer ce mot s'il vous déplaît?... Vous ne pouvez douter de moi : vous voyez assez mon émo-

tion et ma fièvre... Mais vous-même, la façon dont vous m'avez d'abord écouté témoigne au moins d'un peu de sympathie : et ce que vous m'avez dit de votre monde est certes d'un esprit libre et affranchi de certaines étroitesses de pensée... Pourquoi donc, maintenant, cette épouvante et ces refus?

LIA.

Oh! que c'est mal, que c'est mal de se servir contre moi de ma souffrance, et du trouble où vous m'avez surprise, et de ma triste confession! Mais vous ne comprenez donc pas que, si j'ai eu le courage de vous la faire, c'est que la pire humiliation m'a paru préférable à ce que vous m'offrez? (A ce moment voix lointaines) : « Lia! Lia! »

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

Je ne comprends qu'une chose, c'est que je vous adore, que je vous tiens, et que vous serez à moi.

Il la prend dans ses deux bras.

LIA, se débattant.

Jamais! jamais! (Les voix se rapprochant :) « Lia! Lia! ».

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

Écoutez! (Jetant un coup d'œil par la fenêtre.) On vous cherche... toute une bande... Si vous sortez, vous êtes perdue.

LIA.

Perdue aux yeux des autres, pas aux miens!

Lutte violente. Nouveaux cris très proches : « Lia! Lia! » Elle s'arrache des bras du lieutenant, toute échevelée et défaite. Ouvrant la porte toute grande. — Me voilà!

LE LIEUTENANT.

Mais c'est idiot!

ACTE QUATRIÈME

Chez le pasteur Petermann.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MIKILS, NORAH.

MIKILS, à Norah qui entre par la gauche.

Comment va-t-elle?

NORAH.

Elle a été bien malade, mais elle va mieux. Je lui ai dit que tes démarches pour lui trouver une place avaient réussi. Elle te remercie beaucoup. Elle fait sa malle et pourra partir ce soir.

MIKILS.

Pauvre Lia!

NORAH.

Mais quelle aventure!

MIKILS.

On ne parle que de cela dans la ville. Toutes les bonnes âmes se sont jetées là-dessus. Et on brode, on brode!...

NORAH.

Le hussard, prudent, a filé le soir même... Au reste, tout le monde a été atroce pour elle. Mes pimbèches

de sœurs ont affiché une indignation qui m'a dégoûtée, et sont reparties sans même demander à la voir. Maman l'a soignée, mais sans lui dire un mot, et comme elle aurait soigné une étrangère. Moi, je trouve révoltante cette façon d'entendre son devoir... Dorothée ne dérage pas, monsieur Müller n'ayant plus donné signe de vie depuis l'événement. C'est bien fait pour elle. Monsieur Dursay lui-même, que je croyais brave homme, s'est contenté d'envoyer prendre de ses nouvelles. Il n'y a que toi qui aies été gentil.

MIKILS.

Je suis devenu très indulgent. Depuis que tu m'as expliqué...

NORAH.

Tu as fait, le lendemain, le meilleur sermon de ta vie... sur les jugements téméraires... l'hypocrisie mondaine... et cætera... C'était vraiment très bien et avec moins de guirlandes que d'habitude.

MIKILS.

C'est que je ne pensais pas seulement à l'aventure de Lia. Je pensais aussi à toi, ma chérie.

NORAH.

Je sais bien... Mais Lia en a profité, et c'était juste... Figure-toi qu'elle t'appelait tout le temps dans son délire.

MIKILS.

Comme consolateur?

NORAH.

Non; car, à certains moments, elle t'accablait d'injures.

MIKILS.

Pourquoi?

NORAH.

Ne cherche pas. (Regardant par la porte vitrée du fond.) Voici papa et maman. Pendant que Lia s'enferme dans sa chambre, ils s'enferment, eux, dans leur douleur. Je comprends que le coup leur ait été rude... Mais c'est égal, ils sont plutôt stricts, ces ancêtres.

MIKILS.

C'est qu'ils n'ont jamais péché.

NORAH.

Il y a bien des façons de pécher. Les plus... voyantes ne sont pas toujours les pires.

Monsieur et madame Petermann entrent par la porte du fond.

SCÈNE II

Les Mêmes, PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN.

Hélas!

MADAME PETERMANN.

Hélas!

MIKILS.

Remettez-vous, monsieur et madame Petermann. Lia a compris que vous l'aviez rejetée de votre cœur et que la vie en commun serait une souffrance encore plus grande pour vous que pour elle. Elle veut vous l'épargner. Elle a trouvé une place d'institutrice assez loin d'ici pour que vous n'entendiez parler d'elle qu'autant que vous le voudrez bien. Dans quinze jours on aura sans doute oublié cette aventure. Et, en tout cas, on ne pourra que vous plaindre et vous

honorer; car, vous étant séparés de la coupable, personne assurément ne vous soupçonnera de la moindre faiblesse envers elle. Et à présent, pardonnez-lui, puisqu'elle s'en va. Vous savez bien, vous qui la connaissez, qu'elle n'est coupable que d'imprudence... Voyons, croyez-vous qu'elle ait réellement fait le mal?

PETERMANN.

Mais le scandale! Christ a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! »

MADAME PETERMANN, absorbée pendant ce qui précède.

... Ainsi rien n'a retenu la malheureuse : ni la situation de son père, ni la vertu de ses sœurs....

NORAH, à part.

Hum!

MADAME PETERMANN, continuant.

... Ni l'innocence de Dorothée...

MIKILS.

L'innocence de Dorothée? Ah! laissez-moi rire!

PETERMANN.

Voilà, pasteur Mikils, une façon de parler qui convient singulièrement peu à votre profession et à votre caractère.

MIKILS.

Mon caractère? ma profession? hélas! c'est d'être un homme, un pauvre diable d'homme.... Oh! je ne me fais plus guère d'illusions là-dessus. Comment se piquer d'être auprès des autres l'interprète de la parole divine, d'être leur guide public et reconnu, quand on est embarrassé soi-même des nécessités où se débat le commun des hommes? Qu'est-ce qu'un ministre de Dieu amoureux de sa femme....

NORAH.

Dis donc, toi!

MIKILS, continuant.

... Troublé de désir ou d'angoisse dans son propre foyer, ou obsédé du souci de marier ses enfants? Je ne dis pas cela pour vous, monsieur Petermann. Mais quant à moi, je me reconnais totalement indigne de ma profession....

NORAH.

Chéri, tu exagères.

MIKILS, continuant.

... Et cela, voyez-vous, me rend infiniment pitoyable aux erreurs d'autrui.

MADAME PETERMANN, qui a continué de rêver pendant ce qui précède.

.. Si encore elle n'avait pas bougé quand on l'appelait!... Mais cette sortie de chez un hussard devant trente personnes.... Ma fille! La fille d'un pasteur! Cela est inconcevable!

MIKILS.

Mais la maladresse même et l'absurdité de sa conduite est précisément ce qui démontre le mieux qu'elle est restée une honnête fille. En réalité, vous l'avez dit vous-même, ce qui vous irrite ici, ce n'est point la faute, qui se réduit à peu de chose, Dieu merci : c'est le scandale. Mais aimeriez-vous mieux moins de bruit et une faute plus complète? L'aimeriez-vous mieux? Répondez franchement.... Alors?... Et qu'est-ce ici que le scandale, sinon l'opinion haineuse et mensongère de gens qui sont ravis de pouvoir mal juger cette pauvre fille sur les apparences, mais qui ne sont probablement que des coquins auprès d'elle, et dont l'âme est un cloaque auprès de l'âme charmante de

Lia? Et c'est cela qui vous empêche d'ouvrir les bras à votre enfant? Qu'est-ce qu'un ministre de l'Évangile qui ne pardonne pas? Voudriez-vous excepter votre fille de la loi miséricordieuse? ou souffririez-vous que, tout indigne, incertain et désemparé que je suis, je me trouve moins éloigné de l'esprit de Jésus, que vous qui passez pour un saint homme et qui n'avez jamais douté? Tenez, je vais vous l'envoyer : vous l'embrasserez bien, et vous serez plus contents après.

NORAH.

Mon ami, voici encore un très bon sermon. Décidément tu es en progrès.

Mikils sort par la gauche.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MIKILS.

NORAH.

N'est-ce pas qu'il est devenu très gentil, Auguste?

PETERMANN.

Je l'ai connu plus....

NORAH.

Oui. C'est moi qui l'ai rendu moins.... Par quel moyen? Ça, je ne peux pas vous le dire.... Mais n'est-ce pas que vous allez faire ce qu'il vous demande?

PETERMANN.

Qu'en dites-vous, ma femme?

MADAME PETERMANN.

Je suis mère, mon ami.

PETERMANN.

Eh bien, donc....

Entre Dorothée par la droite, tenant une lettre à la main

SCÈNE IV

Les Mêmes, DOROTHÉE.

PETERMANN.

Qu'est-ce que c'est?

DOROTHÉE, très agitée.

Une lettre pour vous, papa. Je crois bien qu'elle est de monsieur Müller.

PETERMANN, après avoir lu, passant la lettre à madame Petermann.

Voilà ce que je redoutais... Après ce qui s'est passé, il fallait s'y attendre.... (A Dorothée.) Monsieur Müller, — en fort bons termes, je dois le reconnaître, — nous rend notre parole, ma pauvre enfant.

NORAH.

Ce qui veut dire qu'il manque à la sienne.

DOROTHÉE, pleurant et furieuse.

En voilà une espèce de vieux serin!

NORAH.

Vieux serin... C'était plutôt avant.

DOROTHÉE, de même.

C'est tout de même embêtant d'avoir une sœur qui déshonore sa famille!

NORAH.

Toi, fais-nous le plaisir de te taire. Lia vaut dix fois mieux que nous toutes ensemble, et cent fois mieux que toi en particulier.... Si je disais ce que je sais ou ce que je devine.... Tu es peut-être la dernière

qui ait le droit de l'accuser.... Tiens, va-t'en! Va pleurnicher ailleurs! (Elle la bouscule. Dorothée pleure plus fort.) Et ne crie pas comme si on t'égorgeait. (Dorothée sort par la porte du fond.) Ne regrettez pas ce mariage, mon père. On ne peut pas dire que ce fût un mariage de raison. Et si c'était un mariage d'amour, d'un côté du moins... eh bien, c'est encore moins joli.

PETERMANN.

Tu en parles à ton aise. Il reste que l'aventure de Lia fait manquer à sa sœur un établissement excellent, inespéré, considérable....

MADAME PETERMANN.

Ah! sa faute nous coûte cher!

NORAH, suppliante.

Ma mère!... La voici.

Lia entre par la gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, LIA.

LIA.

Mon père et ma mère, je vais partir, car je conçois que ma présence vous serait désormais trop pénible. Le pasteur Mikils écrit en ce moment pour moi quelques lettres de recommandation qui me feront peut-être l'arrivée moins triste dans la ville où je vais. Il m'a assuré que vous ne me laisseriez pas partir sans un mot de pitié... et de pardon.

NORAH, bas, à Petermann.

Allons, papa, vous l'avez promis.

PETERMANN, glacial.

Lia, nous te pardonnons....

MADAME PETERMANN.

Parce que nous le devons.

PETERMANN.

Mais nous ne pouvons te laisser ignorer que tu as brisé notre vie.... Tu es d'autant plus coupable que tu as vécu près de nous à l'abri des tentations du monde, beaucoup plus longtemps qu'aucune de tes sœurs. Ah! malheureuse, malheureuse enfant, à qui une faveur si singulière fut accordée en vain!

NORAH, à part.

Elle est jolie, la faveur!

MADAME PETERMANN.

Depuis la confession d'Augsbourg les Petermann et les Poupeloz ont été, de père en fils, voués au service du Seigneur. Et toujours leurs foyers ont été purs....

NORAH, à part.

Ça recommence? oh! mais... oh! mais....

MADAME PETERMANN, continuant.

Je ne voudrais point paraître vous accabler, ma fille; mais c'est assurément la première fois dans nos deux familles qu'une femme manque à son devoir essentiel, qui est la pudeur.

NORAH, éclatant.

Eh bien, non, là, ça n'est pas la première fois!

Elle va rapidement donner un tour de clef à la porte de gauche.

MADAME PETERMANN.

Que veux-tu dire, Norah?

NORAH.

Ma foi, puisque ça m'a échappé, je ne m'en dédis pas. Car c'est trop injuste à la fin! Vous êtes là à traiter Lia comme une grande criminelle, à l'accabler d'un pardon glacial, dur comme une malédiction.... Eh bien, j'en suis fâchée pour la confession d'Augsbourg et pour les générations de Poupeloz et de Petermann, mais j'ai fait bien pis que Lia, moi qui vous parle. J'y ai manqué, moi, à mon devoir essentiel; mon Dieu, oui! j'ai... enfin j'ai fait de la peine, beaucoup de peine au pasteur Mikils... et c'est pour cela que nous avions des figures bizarres en arrivant ici.... Je ne m'en vante pas, mais c'est comme ça. Je puis vous le dire, maintenant que je l'adore, et je sais bien d'ailleurs que vous n'irez pas le crier sur les toits. Mais peut-être qu'à présent vous serez moins impitoyables pour ma sœur, et c'est tout ce que je voulais.

PETERMANN, un peu inquiet pourtant.

L'excès de ton affection pour elle t'égare, Norah.

MADAME PETERMANN.

Mais nous ne sommes pas dupes de ton généreux mensonge.

NORAH.

Alors vous ne me croyez pas? C'est décidément un peu fort que je prenne sur moi de risquer un pareil aveu, — et que ça rate! Oh! je comprends, vous ne tenez pas à savoir.... Mais tu le sais bien, toi, Lia, que je dis la vérité. (Silence de Lia. Monsieur et madame Petermann, enfin convaincus, se regardent atterrés.) Tu le sais bien, puisque c'est toi qui m'a raccommodée avec Auguste. (A monsieur et madame Petermann). Raccommodée quand il me croyait coupable.... Depuis, il me croit innocente.... Il n'en est pas moins vrai que j'en ai fait tout de même un peu plus que cette pauvre chérie.... Que lui

reprochez-vous? D'avoir été naïve; d'avoir, dans une heure de grand chagrin, accueilli une affection... qui s'offrait peut-être un peu vite, bref, d'avoir manqué de sang-froid et de rouerie... Ah! il est certain que mes sœurs et moi nous avons été plus malignes.... Mais si vous croyez que nos flirts ont toujours été innocents!... Que voulez-vous? il fallait bien pêcher un mari. Vous-mêmes, vous laissiez faire. Quand on a six filles à marier.... Ça a bien tourné pour nous, mais c'est justement parce que nous étions moins candides que Lia.... Et j'en connais parmi nous qui ont été abominables pour elle et qui sont, au fond, responsables de ce qui lui arrive : moi d'abord qui lui ai pris Auguste qu'elle aimait... oui, qu'elle aimait... (encore une chose dont vous ne vous êtes pas doutés!) et cette petite peste de Dorothée qui a trouvé moyen, Dieu sait comment, de détourner ce bon monsieur Müller au moment où il venait de s'engager avec Lia. Ah! oui, elle a dû souffrir! Souffrir par nous; souffrir par vous aussi, mon père et ma mère... par vous qui vous ne vous aperceviez pas que sa vie n'était qu'un long renoncement. Si Lia a péché — oh! pas beaucoup! — sa faute est la nôtre, et nous devrions tous, à l'heure qu'il est, la réchauffer entre nos cœurs et la supplier de n'être pas malheureuse. Voilà mon opinion.

LIA.

Merci, Norah.

NORAH, allant ouvrir la porte de gauche.

Et maintenant Auguste peut entrer s'il veut.

Un silence. Monsieur et madame Petermann, pendant ce qui précède, ont donné tous les signes de l'effarement, de la stupeur, puis d'une émotion croissante.

MADAME PETERMANN.

Timothée?

PETERMANN.

Mon amie?

MADAME PETERMANN.

Pensez-vous comme moi?

PETERMANN.

Je le crois, ma femme.

MADAME PETERMANN.

Alors....

PETERMANN.

Nous te pardonnons, Lia, de tout notre cœur.... Et toi, nous pardonnes-tu?

LIA.

Mon père!

Petermann l'embrasse sur le front.

MADAME PETERMANN, ouvrant les bras.

Ma fille!

PETERMANN.

Ton discours, Norah, a manqué de convenance et de mesure. Je ne parle pas de l'horrible aveu qui a été ton principal argument : veuille le ciel conserver au pasteur Mikils ses illusions sur ce point!... Mais, bien qu'il m'ait été douloureux d'être averti par ta bouche et en ces termes, je ne repousse pas la lumière de cet avertissement.

NORAH.

Vous me pardonnez aussi?

PETERMANN, très digne.

Oui, ma fille.

Mikils entre par la gauche.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MIKILS.

NORAH. à Mikils, lui montrant Lia dans les bras de sa mère.

Tu vois, mon ami, l'effet de ton éloquence.

MIKILS.

Je savais bien.

Petermann et madame Petermann échangent, en regardant Mikils, des signes de commisération, et restent anéantis dans leurs fauteuils.

LIA.

Je vous suis reconnaissante, pasteur Mikils, mais là, très reconnaissante, de tout ce que vous avez fait pour moi.

MIKILS.

Je suis si sûr de vous! Je vous ai toujours dit que je vous mettais à part. Il n'est personne au monde, Lia, que j'estime ni que je respecte plus que vous.

LIA.

Je sais. Cela m'impatientait un peu autrefois.

MIKILS.

Bah?

LIA.

Mais j'en suis heureuse aujourd'hui. Vous êtes très bon, pasteur Mikils.

MIKILS.

Je ne suis pas bon, seulement je suis devenu moins....

NORAH.

Ne cherche pas.

MIKILS.

Mais j'allais oublier : Monsieur Dursay est là, qui demande à voir le pasteur et madame Petermann.

LIA, avec ennui.

Que nous veut-il? Oh! ne plus parler de tout cela! et m'en aller! m'en aller!...

MADAME PETERMANN.

Mais tu ne pars plus, mon enfant, j'imagine?

LIA.

Si, ma mère.... Cela vaudra mieux pour tout le monde.

Elle sort par la gauche, avec Mikils et Norah.

PETERMANN, à madame Petermann.

Monsieur Dursay?...

MADAME PETERMANN.

Je ne l'attendais plus.

La petite bonne introduit Dursay par la porte de droite.

SCÈNE VII

PETERMANN, MADAME PETERMANN DURSAY.

DURSAY.

Vous vous étonnez, sans doute, monsieur le pasteur et madame, que je ne me sois pas présenté plus tôt. Mais l'objet même de ma visite, quand vous le connaîtrez, vous en expliquera le retard.... Je désirerais, avant tout, avoir un entretien particulier avec mademoiselle Lia.

PETERMANN.

Avec ma fille?

DURSAY.

Oui, d'abord.

MADAME PETERMANN.

Nous allons vous l'envoyer, monsieur.

Monsieur et madame Petermann sortent par la gauche.

SCÈNE VIII

DURSAY, puis LIA.

DURSAY, seul.

La sage Lia savait-elle ce qu'elle faisait, et serait-elle, au fond, la plus habile des petites Petermann?... Je me reproche d'en avoir même l'idée... et pourtant....

LIA, entrant par la porte de gauche.

Vous avez à me parler, monsieur? Je vous serai très obligée de le faire brièvement. Car, n'est-ce pas? cet entretien ne peut être que fort pénible, même pour vous. Et il doit être possible de l'abréger, puisque je ne me plains pas et que je ne réclame rien. Je suis lasse, voyez-vous, très lasse, et je voudrais bien qu'on me permît d'oublier.

DURSAY.

Rassurez-vous, ma chère enfant, ce ne sera pas long. On vous a fait tort chez moi; le coupable est de ma famille; je suis depuis longtemps votre ami : ce qui est arrivé m'a donc très directement et très profondément atteint. Mais je voulais vous apporter autre chose que des paroles d'inutile regret et de vaine consolation : de là mon abstention de ces derniers jours.... Peut-être en avez-vous été surprise?

LIA.

Attristée plutôt.

DURSAY.

Peut-être vous êtes-vous étonnée aussi de n'avoir plus entendu parler de mon neveu.

LIA.

Oh ! cela, nullement, monsieur.

DURSAY.

Tant pis pour lui. C'est qu'il est allé voir ses parents, ayant une communication importante à leur faire, et une autorisation à obtenir d'eux. Il est revenu aujourd'hui même ; et j'ai l'honneur, mademoiselle, de vous demander pour lui votre main.

LIA, sincèrement surprise.

Ma main?

DURSAY.

Oui. Pour mon neveu.

LIA.

Je refuse, monsieur.

DURSAY.

Attendez... C'est, à coup sûr, une réparation qu'il vous devait : mais, dans sa pensée, c'est autre chose encore qu'une réparation. Il m'a tout raconté, et avec franchise entière. Je ne songe point à l'excuser...

LIA.

Oh! monsieur, il est parfaitement excusable. Je lui avais donné tout lieu de croire qu'il pouvait me traiter sans respect.

DURSAY.

Jusqu'au moment où il a voulu, en effet, vous traiter

ainsi. Il n'a pas su voir alors, qu'il s'était trompé... Sans être méchant le moins du monde, il est — ou il était — fort léger, enclin, par intérêt et fatuité, à douter de la vertu des femmes. Il a sottement interprété contre vous la candeur courageuse de vos propres aveux, et il a cru stupidement, — n'étant pas grand observateur, — qu'il devait y avoir, comme on dit, « quelque chose » dans votre passé. Joignez à cela l'impression très vive que vous aviez faite sur lui, et cette niaise vanité masculine que la peur d'être dupe rend si aisément brutale... Mais je lui ai fait comprendre qui vous étiez. Il a honte de sa conduite et vous en fait ses très humbles excuses; et enfin, s'il vous demande votre main, ce n'est pas seulement parce qu'il le doit : c'est parce qu'il vous estime, et je ne crains pas d'ajouter : parce qu'il vous aime.

LIA.

Vous me l'affirmez, monsieur?

DURSAY.

Je vous l'affirme.

LIA.

Et ses parents consentiraient à ce mariage?

DURSAY.

Ils y consentiraient.

LIA.

Mais comment me recevraient-ils? Comme une intruse, n'est-ce pas? Ils subiraient ce mariage, et me le feraient sentir?

DURSAY.

Ils vous connaissent par leur fils et par moi; ils vous accueilleraient donc très sincèrement comme leur propre fille.

LIA.

Mais alors, ils comprendraient, j'espère, que ce mariage ne doit point avoir pour moi l'apparence même d'une affaire avantageuse?

DURSAY.

Ils le comprendraient ; mais ils ne pourraient cependant, pour ménager vos délicatesses, frustrer leur fils de ce qui lui revient. Ils sont riches, et vous vous en ressentiriez malgré vous.. Où serait le mal?

LIA.

Bref — et je fais ici appel à toute votre franchise — vous approuvez ce mariage?

DURSAY.

Je l'approuve et je le désire. (A part, en faisant quelques pas.) Allons donc !... Après tout, la pauvre fille ne l'aura pas volé, et chacun fait sa vie comme il peut. (Revenant à Lia.) Eh bien?

LIA.

Eh bien, monsieur, je suis très émue, très heureuse de ce que vous venez de me dire. Mais de nouveau, et rès fermement, je refuse.

DURSAY, très surpris.

Pourquoi?

LIA.

Mais tout simplement parce que je n'aime pas le lieutenant Dursay... Oh! ce n'est pas qu'il m'inspire de la haine ou du mépris. Il a fait ce que font, paraît-il, beaucoup d'hommes. Et je ne dois pas oublier que j'ai été, au début, quelque peu sa complice. Je ne jouerai pas ici l'innocence surprise. C'est parce que j'ai été provocante qu'il a été brutal; et j'ai peur de n'avoir,

à un moment, guère mieux valu que lui. Heureusement, une impossibilité d'aller plus loin, une révolte subite de ma vraie âme m'a sauvée... Je ne me permets donc pas de mépriser monsieur votre neveu. Mais je ne saurais être la femme d'un homme qui m'a voulu prendre de force, dont les bras m'ont meurtrie, dont mon visage a senti le souffle, et qui a pu croire, fût-ce par ma faute, que j'allais être sa maîtresse.

DURSAY.

Mais, pour toute autre jeune fille qui se trouverait dans votre cas, ce serait là, il me semble, une raison de plus d'accepter la réparation offerte.

LIA.

Pas pour moi, monsieur... Cette proposition, d'ailleurs, quoi qu'en dise votre neveu, il ne la fait que par devoir. Il dit m'estimer et il croit m'aimer; il se trompe... Lui aussi se ressouviendrait. Lui aussi nous reverrait tous deux comme nous étions à cette heure-là. Bien que, Dieu merci, je lui aie résisté, il ne lui semblerait jamais que sa femme lui soit venue intacte, et, s'il a quelque délicatesse, cette idée lui serait insupportable. Et, enfin, il aurait inévitablement le soupçon que vous aviez vous-même, avouez-le, en venant ici.

DURSAY.

Quel soupçon?

LIA.

Eh! mon Dieu, le soupçon que, dans le fond, je n'ai pas été trop malhabile et que je suis sortie de ce pavillon fort à propos.

DURSAY.

Oh! Lia!

LIA.

Soit, vous ne l'avez plus; mais vous l'aviez, mon pauvre ami... Et votre neveu le garderait malgré lui, ce soupçon, ou du moins il le retrouverait aux mauvaises heures. Et ses parents l'auraient aussi. Et je le sentirais peser sur moi, partout, toujours... Non, non, je veux pas!.. Je ne veux avoir ni à rougir devant mon mari, ni à redouter chez lui quelque pensée insultante... Et puis, encore une fois, je n'aime pas votre neveu, et cela répond à tout.

DURSAY.

Mais songez, Lia, que, si vous refusez cette réparation, votre vie est perdue; que vous voilà probablement condamnée pour jamais à la solitude...

LIA.

Ce sera donc ma punition. Et comme elle est juste, je l'accepterai d'un tel cœur qu'elle me deviendra légère... Oh! monsieur, ne croyez pas que je m'admire en tout ceci, ni que je me considère avec complaisance... Oui, sans doute, j'ai souffert — comme tout le monde — et je crois aussi que, dans ma vie d'éternelle sœur aînée, j'ai pu avoir quelques mérites. Mais je les ai misérablement perdus en un jour. J'ai perdu le mérite de douze ou quinze ans de sagesse, ou peut-être d'ignorance, puisque j'ai été ce jour-là, du moins par la pensée, pareille à une femme sans pudeur...

DURSAY.

Vous vous vantez, Lia.

LIA.

Oui, je sais, les philosophes comme vous sont indulgents aux troubles des vieilles filles et excusent en elles ce qu'ils appellent les mouvements de la nature :

mais j'aimerais mieux mourir que d'avoir besoin une seconde fois de ces excuses et de cette indulgence... Et, comme j'ai perdu le mérite de mon ancienne sagesse, j'ai perdu celui de mes sacrifices passés, du moment que j'ai pris des airs vulgaires de sacrifiée, et que j'ai quêté sottement des consolations... Des consolations à quoi, je vous prie? On m'aimait bien. On me prenait très au sérieux. Mes parents me regardaient comme une perfection. J'avais une vie calme, réglée, harmonieuse. Il ne me manquait rien... que les orages et les délices de la passion... Je les ai entrevus... et cela m'a peu réussi... Et mon seul vœu, c'est, après quelques années d'exil nécessaire, de reprendre ici cette vie pâle et douce, où j'avais la lâcheté de me croire malheureuse. J'ai voulu vous expliquer tout cela, parce que je tiens non seulement à votre sympathie, dont je suis sûre, mais encore, mais surtout à votre estime... Adieu, mon cher voisin. Je vous remercie de vos bonnes intentions. Je souhaite vivement vous retrouver un jour, et je vous garde un souvenir très affectueux et très doux. Mais, aujourd'hui, nous n'avons plus rien à nous dire.

DURSAY.

Adieu donc. (Il gagne la porte de droite, s'arrête, puis revient.) ... Ma chère Lia, est-ce que vous ne croyez pas que nous sommes, à l'heure qu'il est, encore plus amis que nous ne nous le figurions?... Si l'on regarde la différence de nos âges, de nos conditions, de nos manières de vivre, il ne paraît pas que notre amitié, gênée par mille entraves de convenance ou de politesse, pût être quelque chose de très intime ni de très profond... Et cependant, je crois bien que vous avez été, dans ces dernières années, la grande affection en même temps que le principal intérêt de ma vie d'oisif... Je vous regardais vivre, jour par jour... Vous me preniez

volontiers pour confident, et il y avait certainement des choses que vous ne disiez qu'à moi, à moi tout seul. Est-ce vrai?

LIA.

Oui.

DURSAY.

Tout à l'heure encore, je n'étais que le porte-parole d'un autre; mais c'est à moi que vous répondiez, et pour moi seul. Et cela nous semblait naturel à tous deux... Et là-dessus une idée me vient, qui n'a contre elle que d'être simple à l'excès et de me venir un peu tard. Mais quoi? Je m'étais arrangé une vie égoïste et commode, telle que je n'en concevais pas de meilleure... Je m'étais peut-être trompé... Ma chère Lia, nous nous connaissons depuis bientôt dix ans; j'ai pour vous le plus profond respect et la plus vive tendresse; et vous me rendriez bien heureux si vous vouliez être ma femme.

LIA.

Oh! monsieur... mais...

DURSAY, un moment surpris, puis comprenant.

Ah! oui, j'oubliais : on me croit marié... C'est un bruit que j'ai répandu pour être tranquille, et parce qu'un homme, qui n'est ni pauvre, ni encore très vieux, et qui vit seul, est exposé aux entreprises dans ce pays abondant en jeunes filles... La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu de madame Dursay. Je puis donc vous dire, et je vous dis : « Ma chère Lia, puisque vous ne voulez pas de mon neveu (et vous avez raison), eh bien, souffrez-moi à sa place... » Vous ne répondez pas?... Vous n'avez pas entendu?... (Lia fond en larmes.) Je comprends que vous ne répondiez pas oui tout de suite. Mais ne répondez pas non, je vous en supplie.

LIA, qui a sonné à la petite bonne.

Priez mes parents de venir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PETERMANN, MADAME PETERMANN puis MIKILS, MULLER, NORAH et DOROTHÉE.

LIA.

Mon père et ma mère, je suis contente de vous apprendre que monsieur Dursay est venu me demander en mariage pour son neveu.

PETERMANN, réprimant un mouvement de joie.

Le lieutenant Dursay fait son devoir, et je l'en félicite.

LIA.

Mais j'ai refusé.

PETERMANN et MADAME PETERMANN.

Refusé!

LIA.

Et alors...

DURSAY.

Alors, monsieur le pasteur et madame — attendu que, grâce à Dieu et contrairement au bruit public, je suis bel et bien célibataire — j'ai l'honneur de vous demander, pour moi, la main de votre fille Lia.

PETERMANN et MADAME PETERMANN.

Vous!

PETERMANN.

Réponds toi-même, Lia.

LIA, mettant ses deux mains dans celles de Dursay.

Oui, mon ami, de tout mon cœur.

MIKILS, entré depuis un instant, à Dursay.

Une excellente idée, monsieur: car Lia, voyez-vous... (Il achève sa pensée du geste.) Mais ce n'est pas tout. (A monsieur et madame Petermann.) Je vous annonce monsieur Müller. (Entrent Norah et Dorothée.) Il regrette sa lettre; il ne sait pas comment il a pu l'écrire: il vous prie de n'en tenir aucun compte, et vous demande de nouveau la main de Dorothée.

NORAH.

Pauvre homme!

PETERMANN.

Et de nouveau Dorothée consent?...

DOROTHÉE.

Oui, papa. (A part.) Mais il me le paiera.

PETERMANN.

Le Seigneur m'avait donné six filles...

MADAME PETERMANN.

Le Seigneur a fini par les marier toutes les six...

MIKILS.

Que le saint nom du Seigneur soit béni!

LA MASSIÈRE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES
ET UN ÉPILOGUE

Représentée pour la première fois, à Paris, le 11 janvier 1905

au Théatre de la Rknaissance

PERSONNAGES

MARÈZE	MM.	Lucien Guitry.
JACQUES MARÈZE.		Maury.
GARNOTEAU		Boisselot.
BURETTE		Blissett.
JULIETTE DUPUY	Mmes	Marthe Brandès.
MADAME MARÈZE		Anna Judic.
SUZANNE		Jane Heller.
MARTHE.		Marthe Ryter.
RENÉE.		Marguerite Lavigne.
SOLANGE.		Litty Bossa.
OLGA.		Marka.
LILI.		Jeanne Henry.
MADELEINE		Ferlys.
SIMONE		Barneville.
ANDRÉE.		Jeanne Fusier.
UNE DAME		X.
QUATRE JEUNES FILLES .		X. X. X. X.

Décors de MM. Amable et Jambon.

LA MASSIÈRE

ACTE PREMIER

Un atelier de jeunes filles à l'Académie Justinien.

Porte au fond. A droite, petite porte. A gauche, grand vitrage. Au milieu, planche à modèle. Autour, chevalets et tabourets. Au plafond, quelques poulies où pendent des cordages.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, RENÉE; puis SUZANNE, MADELEINE, SIMONE, ANDRÉE; puis JULIETTE et BURETTE; puis QUATRE JEUNES FILLES; puis JACQUES; puis LILI; puis une DAME et OLGA.

Marthe et Renée, déjà arrivées, mettent des tabliers ou des blouses, installent leurs chevalets. Les autres feront de même tout en causant. Entrent ensemble Suzanne, Madeleine, Simone et Andrée. Bonjours et poignées de main.

SUZANNE.

Y a modèle aujourd'hui?

MARTHE.

Oui, y a modèle.

SUZANNE.

Modèle homme?

MARTHE.

Oui.

SUZANNE.

Chouette !

MARTHE.

Gosse, va !

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu veux? Moi, ça me fait toujours quelque chose. Toi pas?

MARTHE.

Oh ! moi, faire un homme ou un navet!...

SUZANNE.

C'est que, toi, tu es une vraie artiste, ma chère.

MARTHE.

Penses-tu !

Entrent Juliette et Burette par la porte du fond.

RENÉE.

Tiens, voilà la massière.

MADELEINE.

Avec le modèle.

SUZANNE.

Le même?

MADELEINE.

Oui, toujours Burette....

SIMONE.

Ce qu'il était paf la dernière fois !

ANDRÉE.

A ne plus pouvoir tenir la pose.

SUZANNE.

Il m'envoyait des baisers.

MARTHE.

A toi, la môme?

SUZANNE.

Parfaitement.

MARTHE.

Défends ta vertu, ma fille.

RENÉE.

L'illustre maître avait pourtant dit que c'était un scandale, que Burette ne remettrait plus les pieds à l'atelier.

MADELEINE.

Les demoiselles du monde s'étaient plaintes...

ANDRÉE.

Et le voilà tout de même revenu.

SUZANNE.

Tant mieux, on est habitué à son anatomie.

MARTHE.

Cette enfant est cynique.

JULIETTE, à Burette dans l'embrasure de la porte.

J'ai obtenu votre grâce, Burette; mais, vous savez, ça n'a pas été sans peine. Monsieur Marèze ne voulait plus entendre parler de vous. Mais je l'ai tant prié; je lui ai tant dit que vous étiez un brave homme malgré tout, un bon père de famille; que vous aviez besoin de gagner... Seulement il est bien convenu que cela ne vous arrivera plus jamais?

BURETTE.

Oh! mademoiselle, ça, c'est juré.

JULIETTE.

Je vous crois, Burette. Au reste, j'ai répondu de vous. Vous ne voudrez pas me faire mentir. (Blaguant un peu.) Et puis, voyons, vous aussi, vous êtes un artiste, vous êtes notre collaborateur, il n'y a pas à dire. Un peu d'amour-propre, sapristi! Au nom de l'art français, Burette! Savez-vous ce qu'il a dit, monsieur Marèze? Que, si vous recommenciez, il prendrait un modèle italien.

BURETTE.

Oh! ça, mademoiselle, ça ne serait pas à faire.

JULIETTE.

J'approuve, Burette, cette révolte de votre patriotisme. Et maintenant allez vous préparer.

BURETTE.

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire.... C'est entre nous à la vie, à la mort, vous savez!

JULIETTE.

Simplement.

Burette sort par la petite porte de droite, Juliette descend.

TOUTES LES ÉLÈVES.

Bonjour, Juliette (ou) Bonjour, mademoiselle.

JULIETTE.

Bonjour, mes petites. Avez-vous besoin de fournitures?

RENÉE.

Moi, me faut du fusain.

MADELEINE.

Moi, du papier.

Entrent quatre jeunes filles qui saluent Juliette, et vont droit à leurs places, un peu à l'écart des autres.

SIMONE.

V'là les demoiselles du monde!

MARTHE.

Éventails, abat-jour, cadres pour photographies... le grand art!

SUZANNE.

Je voudrais bien de la craie.

JULIETTE.

Je t'en ai donné une boîte la dernière fois.

RENÉE.

Elle la mange.

JULIETTE.

C'est vrai?

SUZANNE.

Oui, j'aime ça.

MARTHE.

La grande névrose!

Jacques Marèze entr'ouvre la porte du fond et avance la tête.

RENÉE.

Oh! un jeune homme.

MARTHE.

C'est le fils du cher maître.

RENÉE.

Il n'est pas mal.

MARTHE.

Il a du cheveu!

Chuchotements.

JACQUES descend d'un pas. Juliette remonte.

J'ai un petit mot à dire à mademoiselle... enfin à la massière.

JULIETTE.

C'est moi, monsieur.

Ils restent tous deux près de la porte.

JACQUES, saluant.

Mademoiselle.... Je venais, en passant, vous prier de dire à mon père que ma mère doit venir le prendre après le cours.... Alors, si des fois elle n'était pas là juste à l'heure... que papa l'attende ici.

JULIETTE.

Votre commission sera faite, monsieur.

JACQUES.

Merci, mademoiselle. Excusez-moi...

Très timide, il ne trouve pas la porte.

JULIETTE.

Par ici, monsieur.... (Pour le mettre à l'aise.) Vous devez être content, monsieur, du succès de votre père?...

JACQUES.

Quoi donc?

JULIETTE.

Dame! la grande médaille du Salon!...

JACQUES.

Oh! certainement, mademoiselle.

JULIETTE.

Monsieur Marèze a tant de talent!

JACQUES.

Oh! certainement.... Il fait des choses très bien dans leur genre.... Chacun a son œil, n'est-ce pas? (Il s'enhardit, voyant que Juliette lui sourit et l'approuve.) Moi, j'ai bien regardé les choses.... Je me suis rendu compte..

Eh bien, il n'y a pas de contours... il n'y en a pas, j'en suis sûr... Alors je peins uniquement des vibrations... voilà! Vous comprenez?

JULIETTE.

Mais oui, très bien... D'ailleurs, vous avez au Salon une très jolie chose...

JACQUES.

Mon *Pont de Suresnes?*

JULIETTE.

Il y a là un coup de lumière!

JACQUES.

Vous trouvez?... Mon Dieu!... Enfin... (Saluant.) Mademoiselle.... (A part.) Elle est très intelligente.

Il sort.

JULIETTE, aux élèves.

Tout le monde est là?

RENÉE.

Oh! Il en manque.

MARTHE.

C'est la saison où l'on commence à s'éparpiller.

Entre Lili, toute petite, avec un gros bouquet.

LILI.

Voilà le bouquet pour le cher maître.

JULIETTE.

Donne. C'est bien entendu, vous autres? Quand monsieur Marèze aura fini ses corrections, vous vous lèverez toutes et Lili, qui est la plus jeune, lui offrira le bouquet et lui lira, en notre nom à toutes, un petit compliment.

Elle tend un petit rouleau à Lili.

PLUSIEURS.

Compris!

JULIETTE.

Maintenant à vos places.

Une dame suivie d'une jeune fille entr'ouvre la porte.

MARTHE.

Chut! Une dame.

Juliette remonte vers la dame.

LA DAME.

Monsieur Marèze, s'il vous plaît?

JULIETTE.

Il n'est pas ici, madame. Mais je suis la massière; et, si vous n'avez rien de particulier à dire à monsieur Marèze...

LA DAME.

La massière?

JULIETTE.

Oui, madame. La massière est une élève chargée de garder la « masse », comme au régiment, de distribuer les fournitures, de maintenir l'ordre, etc.... Désignant Olga.) Mademoiselle est inscrite?

LA DAME.

Oui, mademoiselle. (Elle remet un bulletin à Juliette.) Elle a des dispositions étonnantes pour le dessin... pour tout, d'ailleurs... Et, comme c'est la première fois qu'elle vient au cours, j'aurais voulu la recommander à son professeur.

JULIETTE.

C'est plutôt chez lui que vous le trouverez, madame. Mademoiselle est une jeune fille du monde?

LA DAME.

Mais... évidemment, mademoiselle.

JULIETTE.

Parce que, voyez-vous, il y a ici deux bandes : les jeunes filles du monde, et puis les autres... celles qui travaillent... Elles sont d'ailleurs toute très gentilles et je crois que mademoiselle ne s'ennuiera pas. Votre nom, mademoiselle?

OLGA.

Olga Durand.

JULIETTE.

Eh bien donc, mademoiselle Olga, je vais vous indiquer votre place et vous donner toutes vos petites affaires.

A ce moment entre par la petite porte de droite Burette, nu avec un caleçon; il gagne la planche à modèles.

LA DAME, effarée.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JULIETTE.

C'est le modèle, madame.

LA DAME.

Et ces demoiselles vont le dessiner tel qu'il est là?

OLGA.

Mais naturellement, maman.

LA DAME.

Et c'est comme cela à chaque leçon?

JULIETTE.

Cela dépend. D'autres fois, c'est le modèle femme.

LA DAME.

Mon Dieu, mademoiselle, vous allez peut-être me trouver un peu... mais enfin... est-ce que...

Elle parle bas à l'oreille de Juliette.

JULIETTE.

Mais jamais, madame, jamais, quelle idée!

OLGA, qui a eu soin de s'éloigner de sa mère.

Au revoir, maman.

LA DAME.

Mais....

OLGA.

A tantôt.

La dame sort. Burette est monté sur la planche.

JULIETTE.

Quelle pose voulez-vous, mesdemoiselles?

MARTHE.

Moi celle-là.

Elle l'exécute et Burette la reproduit.

JULIETTE.

L'Apollon du Belvédère, alors?

RENÉE.

Non, non. Celle-là.

Même jeu.

JULIETTE.

Le Génie de la Bastille?

PLUSIEURS.

Non! non!

JULIETTE.

Alors quoi? (A Olga.) Avez-vous une idée, mademoiselle?

OLGA.

Je voudrais... l'Amour endormi.

Burette donne la pose : rire général.

MARTHE, à Renée.

Oh! ma chère, crois-tu?

RENÉE.

Quelle santé!

JULIETTE.

Enfin, quelle pose voulez-vous? Tâchez de vous entendre.

MARTHE.

Ça nous est égal.

JULIETTE.

Donnez celle que vous voudrez, Burette, celle qui vous fatiguera le moins.

BURETTE, les poings sur les hanches.

Comme ça?

JULIETTE.

Si vous voulez. A présent, travaillons.

Elle gagne son tabouret.

MARTHE, désignant Olga à Renée.

La nouvelle est en extase!

RENÉE.

Ça n'a jamais rien vu.

LILI.

C'est jeune, ça ne sait pas.

MARTHE.

Dites donc, une idée!

Bref conciliabule à voix basse.

RENÉE.

Oh! oui! oui!

Marthe et Renée se lèvent et vont tourner autour du modèle.

JULIETTE, à Marthe et à Renée.

Pourquoi quittez-vous vos places, vous autres?

MARTHE.

Pour me rendre compte d'un détail.

RENÉE.

Moi aussi.... (A mi-voix.) Oh! Suzanne, fais-nous les trois manières de peindre!... Ça détournera de nous l'attention....

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu me donneras?

RENÉE.

Un billet de faveur pour l'Odéon... Tu verras ma sœur dans *Athalie*.

SUZANNE.

J'aime mieux le faire pour rien.

Pendant ce qui suit, Renée, profitant de l'inattention d'Olga, accroche sa toile à l'extrémité d'une corde qui pend d'une poulie fixée au plafond. Marthe s'empare de l'autre extrémité de la corde.

SUZANNE, annonçant.

Les Allemands! (Elle peint le nez sur sa toile à tout petits coups de pinceau sans regarder le modèle et sans même lever les yeux.) Les Anglais! (D'un mouvement automatique et régulier, tour à tour elle regarde le modèle et donne un coup de pinceau.) Les Français!

Elle se lève, se rejette en arrière, puis se rassied et se précipite sur la toile, etc. Toutes la regardent. A ce moment, Marthe tire sur l'extrémité de la corde et la toile d'Olga s'élève en l'air.

MARTHE.

L'ascension de Burette!

OLGA.

Oh! oh!

Rire général. Olga se met à pleurer.

JULIETTE.

C'est stupide. Qui est-ce qui a fait ça? *(A Marthe qui est restée debout.)* C'est toi, Marthe? Je ne t'en fais pas mon compliment!

MARTHE.

Oh! ce n'est pas bien méchant.

JULIETTE.

Si ce n'est pas méchant, c'est du moins parfaitement idiot. Et puis c'est méchant, puisque ça fait pleurer cette petite. Et si je le disais à monsieur Marèze?

MARTHE.

Je sais bien que tu ne le feras pas.

JULIETTE.

Si tu savais que je ne le ferais pas, tu n'as pas été brave, puisque tu ne courais aucun danger... Allons, donnez-vous la main tout de suite.

MARTHE.

Moi je veux bien.

Elle tend la main à Olga.

JULIETTE, *rapprochant leurs deux têtes.*

Embrassez-vous et qu'on n'en parle plus! *(A Olga.)* Mais ne pleurnichez donc pas comme ça!... Voyons votre dessin... Voulez-vous que je vous aide?

Elle s'assied sur le tabouret d'Olga. Tout le monde se remet au travail.

RENÉE.

Bonne fille, Juliette.

MADELEINE.

Moi, je l'aime tout plein.

SIMONE.

Moi aussi.

MARTHE, avec intention.

Marèze aussi.

RENÉE.

Et puis après?

MARTHE.

Oh! je n'y vois pas de mal. Mais il en tient pour elle, c'est bien visible.

LILI.

Elle est sa maîtresse?

MARTHE.

Je ne dis pas ça, et même je ne le crois pas du tout.

SIMONE.

D'abord il est trop vieux.

MARTHE.

Ce ne serait pas une raison; mais enfin je ne le crois pas.

MADELEINE, mystérieusement.

Écoutez! moi, je crois que sa femme le croit.

SIMONE.

Comment ça?

MADELEINE.

Ne le dites à personne. Mais maman connaît une des amies de madame Marèze. Et cette amie a dit à maman que madame Marèze lui avait dit que le cher maître s'occupait beaucoup de Juliette, même en dehors du

cours, et qu'elle était toujours fourrée chez lui, dans son atelier, pour une raison ou pour une autre, et qu'elle, madame Marèze, était très inquiète, très malheureuse....

SUZANNE, pendant ce qui précède, s'est placée derrière Madeleine, et, tout à coup, imitant Marèze quand il corrige.

« Mais non, mais non, mais non... ça n'est pas ça, ça n'est pas ça! »

RENÉE.

Oh! oui, fais-nous Marèze.

SUZANNE, regardant le dessin de Madeleine.

« Combien ça a de têtes?... Huit têtes, hein? Au moins. Et le modèle, combien? Six, six et demie... Alors?... Regardez mieux!... (Désignant le modèle.) Comme c'est beau, hein? Comme c'est beau! Ah! la ligne... Voyez la ligne de ça, hein? » (Passant à une autre.) « Un peu mou, hein? un peu mou. Soyez virile, mon enfant, soyez virile, hein?... » (Passant à une autre.) « Des qualités... des qualités... Mais pas assez simple, hein?... Faut cligner des yeux pour voir simplement... Vous voyez des pieds, des genoux, des bras... Vous ne voyez pas l'ensemble... Ça manque d'ampleur, hein? »

MARTHE.

Vive l'ampleur!

SUZANNE, continuant.

« Ah! la richesse de la matière... l'enveloppe... la fleur... voilà ce qu'il faut rendre!... Vous avez pourtant vu des Velasquez... des tableaux de moi... »

JULIETTE.

Ça, Suzanne, tu l'ajoutes.

SUZANNE.

Faut bien s'amuser. (Passant aux demoiselles du monde.) « Hum! hum!... Mon Dieu, oui... hum!... pourquoi pas?... Vous devriez faire de la ciselure sur cuir... c'est très joli... » (Passant à Juliette elle-même.) « Ça y est.... Ça y est... y a pas à dire, c'est jeté... y a là une franchise... Vous, je n'ai plus rien à vous apprendre. »

JULIETTE.

Tu es bien bonne.

UNE DES JEUNES FILLES DU MONDE, à Juliette.

Mademoiselle, voudriez-vous avoir la bonté?...

JULIETTE va à la jeune fille du monde, enlève de son chevalet une feuille d'éventail représentant une bergère Watteau. Montrant la feuille.

C'est épatant! Elle voit Burette comme ça!

Burette se tord. Rires.

LA JEUNE FILLE DU MONDE.

C'est un éventail pour maman.

JULIETTE.

Fallait le dire... Pas mal... Quelques touches vives ici, si vous voulez... Là... Là...

SCÈNE II

LES MÊMES, MARÈZE.

MARÈZE, entrant.

Bonjour, mes enfants.

TOUTES, se levant, en cascade.

Cher maître!

Plusieurs se disputent sa canne et son chapeau

MARÈZE serre la main de Juliette.

On a bien travaillé?

JULIETTE.

J'espère.

MARÈZE.

Voyons. (Remarquant Burette.) Ah! c'est vous, Burette? (Désignant Juliette.) Eh bien, vous lui devez une fière chandelle!

BURETTE.

Je le sais, cher maître.

MARÈZE.

Voyons un peu ces chefs-d'œuvre.... (Corrigeant Andrée.) Mais non, mais non, mon enfant, ça n'est pas ça... Combien avez-vous de têtes?... Huit têtes, hein? au moins... Et le modèle, combien?... Six, six et demie. Alors?... Regardez mieux!

ANDRÉE, le cœur gros.

Oui, cher maître.

MARÈZE, corrigeant Simone.

Ben oui... mais trop pignoché! Ça manque d'enveloppe... Ah! la ligne! (Montrant Burette.) Voyez la ligne de ça, hein!... Comme c'est beau, hein?... comme c'est beau!...

Burette se rengorge.

SIMONE, avec une envie de pleurer.

Oh! oui, cher maître!

MARÈZE, corrigeant Renée.

Pas mal, pas mal... il y a du bon là dedans....

RENÉE, avec effusion.

Merci, cher maître!

Simone fond en larmes.

MARÈZE.

Tiens, pourquoi pleure-t-elle?

RENÉE.

Parce que vous m'avez donné une meilleure note qu'à elle, cher maître.

MARÈZE.

Ah! si j'avais su!... (Il tapote les cheveux de Simone pour la consoler. Corrigeant Marthe.) Bien; mais un peu mou, hein?... un peu mou... Soyez virile, mon enfant, soyez virile, hein?...

MARTHE.

Je tâcherai, cher maître.

MARÈZE, corrigeant Madeleine.

Des qualités, des qualités...

MADELEINE.

Oh! cher maître!...

MARÈZE.

Mais pas assez simple, hein?... Il faut cligner des yeux pour voir simplement... Vous voyez des cheveux, vous ne voyez pas la masse des cheveux... Vous voyez des pieds, des genoux... vous ne voyez pas l'ensemble... Ça manque d'ampleur, hein? Ah! la richesse de la matière... l'enveloppe... la fleur... voilà ce qu'il faut rendre!... Vous avez pourtant vu des tableaux de Vélasquez... je ne dis pas les miens, hélas!

MADELEINE.

Vous pourriez le dire, cher maître.

MARÈZE.

Ne vous fichez pas de moi, mon enfant. (Apercevant Olga.) Ah! une nouvelle.

OLGA.

Cher maître.

MARÈZE, corrigeant Olga.

Eh bien, oui... sans doute... sans doute... ça ira, ça ira...

OLGA, ravie.

Oh! cher maître!...

MARÈZE, corrigeant les autres jeunes filles du monde.

Hum! hum!... Mon Dieu... hum! hum! Pourquoi pas, après tout?... Vous ferez de très jolis abat-jour. Des progrès, certainement, des progrès....

LES JEUNES FILLES DU MONDE.

Merci, cher maître.

MARÈZE.

Et vous, Juliette? (Regardant son dessin.) Ça y est... y a pas à dire... c'est jeté.... Vous, je n'ai plus rien à vous apprendre. (Rires étouffés.) Eh bien, on est gai, ce matin?

JULIETTE.

Vous ne devinez pas pourquoi, cher maître? (A un signe de Juliette, toutes se lèvent et entourent Marèze. Lili tient un bouquet et un papier.) Vas-y, Lili.

LILI, lisant.

« Cher maître, on n'est pas des élèves de rhétorique. D'ailleurs il n'y en a plus. Nous vous dirons donc tout simplement que nous sommes très heureuses de votre beau succès au Salon. Nous vous admirons pour votre grand talent. Nous vous aimons pour votre grande bonté. Nous vous demandons pardon des ennuis que nous vous donnons quelquefois par notre étourderie et notre stupidité. Enfin, bien que ne l'ayant guère

mérité si nous en jugeons par vos corrections, nous nous considérons toutes comme médaillées en votre personne, en attendant que nous entrions à l'Institut de la même façon. Vive Marèze! Vive l'atelier! »

Tout le monde applaudit, y compris Burette.

MARÈZE.

Je suis ému... très ému... (A Burette.) La séance est finie, Burette. (Burette sort par la petite porte de droite.) Qu'est-ce que je vais faire de ce bouquet? (Juliette l'en débarrasse.) C'est gentil... très gentil... (A Lili.) C'est toi qui as trouvé ça?

LILI.

Non, cher maître, c'est Juliette.

MARÈZE.

Ça ne m'étonne pas... Mais tu l'as très bien dit. Il faut que je t'embrasse.

Il embrasse Lili.

LES AUTRES, en cascade.

Et moi, cher maître?... Et moi... Et moi?

LES JEUNES FILLES DU MONDE.

Et nous?

MARÈZE.

Toutes?... Ça ne m'effraye pas.... (Il les embrasse toutes, arrive à Juliette, hésite un moment et ne l'embrasse pas. Brusquement.) Et maintenant, mes enfants, à la prochaine fois!

SUZANNE, à Marthe dans le brouhaha de la sortie.

Pourquoi n'a-t-il pas embrassé la massière?

MARTHE.

Bête! Parce qu'il l'aime!

SUZANNE.

Ah! ben, mon colon!

TOUTES.

Au revoir, cher maître... au revoir, cher maître....

Toutes sortent excepté Juliette.

SCÈNE III

MARÈZE, JULIETTE.

JULIETTE.

Ah! cher maître, j'ai une commission à vous faire. Monsieur Jacques est venu dire en passant...

MARÈZE.

Jacques? Vous l'avez-vu?

JULIETTE.

Oui, un moment.

MARÈZE.

Comment le trouvez-vous?

JULIETTE.

Dame!... il est drôle..... Un grand gosse.

MARÈZE.

Il aura du talent, l'animal! S'il n'avait pas des idées si biscornues...

JULIETTE.

Enfin, il a dit que madame Marèze viendrait vous prendre après le cours et qu'elle vous priait de l'attendre ici.

MARÈZE.

C'est bon. (Juliette met son chapeau.) Vous partez déjà?

JULIETTE.

J'ai une leçon... celle que vous m'avez trouvée l'autre jour, cher maître... Et puis, après, j'ai mon petit cours de miniature et d'éventails pour élèves pas riches.

MARÈZE.

Vous travaillez beaucoup?

JULIETTE.

Il faut bien... Et, si je travaillais encore plus, ça vaudrait mieux.

MARÈZE.

Comment va votre maman?

JULIETTE.

Oh! elle est rétablie. Elle a pu se remettre à travailler.

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'elle fait?

JULIETTE.

Je vous l'ai dit vingt fois : de la broderie pour un grand magasin.

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'elle gagne à ça?

JULIETTE.

De dix à quinze sous par jour. De quoi payer les trois heures de la femme de ménage. Vous savez? elle est très bien, maman, elle a été une dame... Ce n'est pas une blague que papa était officier supérieur... quoiqu'il n'y paraisse peut-être pas à me voir parce que, voyez-vous, je n'ai pas eu une éducation bien complète.

MARÈZE.

Et votre petit frère?

JULIETTE.

Il va toujours à Turgot; il est gentil et travaille bien. Et puis il est gai... Bah! nous finirons par nous tirer d'affaire... Et c'est bien à vous que nous le devrons.

MARÈZE.

Laissez-moi donc tranquille.

JULIETTE.

Qui est-ce qui m'a fait nommer massière ici, ce qui me donne de l'autorité et me permet de trouver plus facilement des leçons? Qui est-ce qui a la bonté de jeter de temps en temps un coup d'œil sur les petites ordures de mes élèves particulières? Qui est-ce qui me corrige mes petits envois au Salon...

MARÈZE.

Oh! si peu!

JULIETTE.

Enfin, c'est bien vous qui faites tout ça pour moi; vous ne pouvez pas dire le contraire.

MARÈZE.

Vous m'ennuyez. Je ne le fais pas pour vous. Je le fais pour mon plaisir.... Parce que vous êtes une brave fille... et puis voilà tout.

JULIETTE.

Je tâche.

MARÈZE, après avoir hésité, brusquement.

Et... vous êtes sage?

JULIETTE, drôlement.

Hein, quoi?... Bien sûr, je suis sage... Sérieusement. Ce n'est pas que je sois bête. Ce n'est pas non

plus, vous pensez bien, que les occasions m'aient manqué. Mais, j'ai mon idée...

MARÈZE.

Voyons.

JULIETTE.

D'abord, ça ne me dit rien. Et puis, à la réflexion... Je ne sais pas comment vous dire ça... C'est bizarre, d'ailleurs, que vous m'interrogiez là-dessus.

MARÈZE.

Je ne vous interroge pas précisément.

JULIETTE.

Mais vous voudriez savoir... Et je ne comprends pas bien. Car qu'est-ce qui m'obligerait à vous dire la vérité si elle n'était pas comme vous la désirez?

MARÈZE.

Qu'est-ce qui vous obligerait?... Mais... l'affection que j'ai pour vous... la confiance que vous devez avoir en moi.

JULIETTE.

Oui, mais d'autre part la crainte de vous faire de la peine pourrait m'empêcher d'être sincère. Alors?...

MARÈZE.

Alors dites-moi ce que vous voudrez.

JULIETTE.

Je vais vous dire ce qui est, et vous sentirez bien que je ne mens pas... Je n'ai pas beaucoup de religion... sauf des petites superstitions à moi... Personne ne me surveille, et je pourrais faire tout ce qui me plaît... Mais je sais que maman a certaines idées, que mon père les a eues... et bonne maman, et ainsi de suite en remontant toujours... Et alors jamais, jamais

je ne voudrais faire quelque chose qui leur semblerait mal s'ils le connaissaient... Je croirais que je ne vaux plus rien du tout... Et puis enfin je ne pourrais pas, voilà. Vous comprenez?

MARÈZE.

Parfaitement.

JULIETTE.

Vous êtes content?

MARÈZE.

Oui.

JULIETTE.

Pourquoi? Ça ne vous intéresse pas personnellement.

MARÈZE.

C'est vrai. Je pourrais être votre père, presque votre grand-père....

JULIETTE.

Ne vous vieillissez pas tant, vous n'êtes pas en danger.

MARÈZE.

Au fait, il y a de la paternité dans l'amitié que j'ai pour vous, Juliette. Et c'est pour ça que je me permets...

JULIETTE.

Oh! ça ne me fâche pas... au contraire... Mais je m'en vais, je suis en retard.

MARÈZE.

Où allez-vous?

JULIETTE.

Je vous l'ai dit : à ma leçon, puis à mon petit cours.

MARÈZE.

Et tout ça vous rapporte?

JULIETTE.

Dans les deux cents par mois.

MARÈZE.

Et vous vivez avec ça?

JULIETTE.

Dame!

MARÈZE.

Et le loyer?

JULIETTE.

Ah! c'est le plus dur.

MARÈZE.

Mais... c'est bientôt le terme... Est-ce que?... je puis bien vous demander ces choses-là, mon petit enfant.

JULIETTE.

Certainement, cher maître, vous le pouvez... Mais ne vous inquiétez pas.

Elle se détourne, prise d'une envie de pleurer.

MARÈZE.

Voyons, quoi? qu'est-ce qu'il y a?

JULIETTE.

Oh! il ne nous manque pas grand'chose... Je vous dis ça parce que vous m'interrogez si gentiment... Si maman n'avait pas été malade ce mois-ci... Mais nous serons tout de même en mesure... Si! si! je vous assure que nous pouvons.

MARÈZE.

Écoutez, Juliette... et prenez la chose comme je vous la dis, en toute simplicité.... Vous m'avez montré

l'autre jour une petite étude très bien, très originale... Vous vous rappelez? Eh bien... enfin... je crois que j'en aurai le placement.

JULIETTE.

Ça m'étonnerait, cher maître.

MARÈZE.

Puisque je vous le dis. C'est mon affaire, n'est-ce pas?... Enfin envoyez-moi ça demain, à mon atelier... Je m'en charge... Je le veux... Qu'est-ce que vous avez encore à pleurer?

JULIETTE.

Mais non, mais non, cher maître, je ne pleure pas.... Ce n'est pas mon genre... Seulement....

Entre brusquement madame Marèze.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Eh bien, Marèze, es-tu prêt? (Apercevant Juliette.) Ah! tu n'es pas seul?

JULIETTE, saluant.

Madame.

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle....

JULIETTE.

Cher maître....

MARÈZE.

Au revoir, mademoiselle.

Juliette sort.

SCÈNE V

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Qui est cette demoiselle?

MARÈZE.

La massière.

MADAME MARÈZE.

La fameuse mademoiselle Juliette?

MARÈZE.

Je ne savais pas qu'elle fût « fameuse », pauvre petite!

MADAME MARÈZE.

« Pauvre petite ».... Au fait pourquoi pleurait-elle?

MARÈZE.

Mais... elle ne pleurait pas.

MADAME MARÈZE.

Elle avait pleuré; pourquoi?

MARÈZE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME MARÈZE.

Il paraît que tu t'intéresses beaucoup à elle?

MARÈZE.

Pourquoi « il paraît »?

MADAME MARÈZE.

Parce qu'on en parle.

MARÈZE.

Qui?

MADAME MARÈZE.

Tout le monde.

MARÈZE.

C'est beaucoup.

MADAME MARÈZE.

Il paraît qu'elle est toujours fourrée dans ton atelier?

MARÈZE.

Dame, puisque c'est elle la massière.

MADAME MARÈZE.

Je parle de ton atelier à toi, de l'atelier que tu as à la maison.

MARÈZE.

Si elle y était toujours fourrée, tu l'y aurais déjà rencontrée.

MADAME MARÈZE.

Je n'y entre presque jamais. Tu n'aimes pas ça, du moins quand c'est moi. Et puis, je suis quelquefois dehors.

MARÈZE.

Où veux-tu en venir? Eh bien, oui, je m'intéresse à cette enfant...

MADAME MARÈZE.

Oh! « cette enfant... »

MARÈZE.

A cette jeune fille, si tu préfères.

MADAME MARÈZE.

Oh! « cette jeune fille... »

MARÈZE.

Comment veux-tu que je l'appelle? Cette personne?... Oui, c'est vrai, je m'intéresse à elle parce qu'elle le mérite, parce qu'elle a du talent, qu'elle n'est pas riche et qu'elle est très gentille, très courageuse... Alors, je lui procure des leçons quand je peux, je l'aide selon mes moyens.... Quel mal y a-t-il à cela?

MADAME MARÈZE.

Aucun, mon Dieu, aucun. Je veux seulement te prévenir.

MARÈZE.

Me prévenir de quoi?

MADAME MARÈZE.

De rien. Je dis seulement qu'elle a été joliment heureuse de te rencontrer.

MARÈZE.

Mais, je l'espère bien.

MADAME MARÈZE.

Oh! je vois d'ici son manège; je la vois tourner et frétiller autour de toi; et « cher maître » par ci, « maître adoré » par là. Les hommes de ton âge se laissent si facilement prendre à toutes ces simagrées! Elle te dit qu'elle t'admire, qu'elle t'adore, et tu y crois, et tu trouves ça tout naturel...

MARÈZE.

Mon Dieu, je crois qu'elle m'aime bien.

MADAME MARÈZE.

Et en attendant elle profite de toi pour faire sa petite affaire.

MARÈZE.

Bien petite en tout cas. Et puis tant mieux pour elle.

MADAME MARÈZE.

Oh! comme tu voudras. Moi, tu comprends, cela m'est bien égal.

MARÈZE.

Je le suppose.

MADAME MARÈZE.

Ce que je t'en dis, c'est pour ton bien.

MARÈZE.

Évidemment.

MADAME MARÈZE.

Je n'ai voulu que faire mon devoir qui est de veiller sur toi.

MARÈZE.

Je t'en remercie.

MADAME MARÈZE.

De t'avertir....

MARÈZE.

C'est fait.

MADAME MARÈZE.

Et de te protéger contre les intrigantes.

MARÈZE.

C'est bien ainsi que je l'entends.

Un silence.

MADAME MARÈZE.

Marèze?

MARÈZE.

Quoi encore?

MADAME MARÈZE, faisant explosion.

C'est stupide, mais je suis bien malheureuse!

MARÈZE.

Allons, ne te frappe pas.

MADAME MARÈZE.

Promets-moi seulement une chose.

MARÈZE.

Voyons.

MADAME MARÈZE.

Promets-moi de ne plus la recevoir dans ton atelier, chez nous.

MARÈZE.

Mais c'est insensé! Elle vient à mon atelier, — pas si souvent que tu crois, — pour me demander un conseil, me montrer une étude... Je ne peux pas, sans aucune raison, refuser de lui rendre service.

MADAME MARÈZE.

Promets-le-moi, Marèze!

MARÈZE.

D'ailleurs il n'y a pas qu'elle qui vienne me voir... Il y en a un tas.

MADAME MARÈZE.

Les autres, ça m'est presque égal... Promets-moi, Marèze, qu'elle ne viendra plus. Si tu me le promets, — je ne lui en veux pas, moi, à cette fille, et je ne veux pas lui faire du tort, — c'est moi qui m'occuperai d'elle; je dirai qu'elle a du talent; je lui chercherai des leçons... C'est donc dans son intérêt même que je te demande de me promettre....

MARÈZE.

Dans son intérêt?

MADAME MARÈZE.

Mais oui.

MARÈZE.

Et dans le mien aussi?

MADAME MARÈZE.

Bien sûr!

MARÈZE, souriant.

Tu m'en diras tant!

MADAME MARÈZE.

Promets-moi, mon petit Marèze, promets-moi...

MARÈZE, excédé.

Eh bien, oui, là!...

MADAME MARÈZE.

Tu ne dis pas ça pour te débarrasser de moi?

MARÈZE.

Mais non, mais non.

MADAME MARÈZE.

Tu ne la recevras plus dans ton atelier?

MARÈZE.

Tu verras bien.

MADAME MARÈZE, défiante.

Oui, je verrai, car j'y aurai l'œil... Où y a-t-il une brosse?

MARÈZE.

Là, à côté. (Elle disparait un instant par la petite porte de droite.) Pour quoi faire?

MADAME MARÈZE, rentrant avec une brosse.

Pour te brosser. (Elle le brosse.) Tu es dégoûtant. Tu

ne peux pas te montrer chez madame Garnoteau avec de la craie plein les manches.

MARÈZE.

Nous allons chez madame Garnoteau?

MADAME MARÈZE.

Oui... une visite pour préparer ta candidature au fauteuil de ce pauvre Léturgeon. Garnoteau est très influent à l'Académie des beaux-arts. Il y fait la pluie et le beau temps.

MARÈZE.

Est-il bien nécessaire que je me présente à l'Académie des beaux-arts?

MADAME MARÈZE.

Absolument, si tu veux y entrer.

MARÈZE.

Mais, si je ne veux pas?

MADAME MARÈZE.

Ne dis pas de bêtises. J'inviterai les Garnoteau à déjeuner pour dimanche prochain.

MARÈZE.

A quoi bon? Tu sais bien que Garnoteau et moi nous n'avons jamais eu des relations bien intimes.

MADAME MARÈZE.

Vous vous tutoyez.

MARÈZE.

Parce qu'on s'est connu jeunes. Ça indique seulement que, si l'on se fiche parfaitement l'un de l'autre, c'est depuis l'enfance.

MADAME MARÈZE.

C'est tout de même un lien... (L'examinant.) Ah! ta cravate!

MARÈZE.

Quoi, ma cravate?

MADAME MARÈZE.

Elle est encore de travers.

Elle veut la lui arranger.

MARÈZE.

Je te défends de toucher à ma cravate! Tu sais que ça m'horripile.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami. Mais tu viens avec moi chez les Garnoteau?

MARÈZE, tout en la suivant.

J'irai si je veux. Mais je te défends de toucher à ma cravate!

ACTE DEUXIÈME

L'atelier de Marèze.

A droite, porte donnant sur la rue et munie d'une sorte de judas. A gauche, deux portes donnant dans l'appartement. Au fond, grande baie claire sur un jardin. Tableaux, chevalets, grande toile dans un coin. Le café est servi sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, MADAME MARÈZE. GARNOTEAU, JACQUES.

Ils sortent de la salle à manger et entrent dans l'atelier.

MARÈZE, cordial, frappant sur l'épaule de Garnoteau qui donne le bras à madame Marèze.

Ah! ce vieux Garnoteau!... Ça fait plaisir tout de même de se revoir, de causer un peu... Mais quel dommage que ta femme n'ait pu venir! rien de grave, au moins?

GARNOTEAU.

La vulgaire grippe, je te l'ai dit.

MADAME MARÈZE.

J'irai la voir demain.

GARNOTEAU.

Trop aimable, chère madame...

MADAME MARÈZE, après avoir versé le café, à Garnoteau.

Eau-de-vie, kirsch, kummel?

GARNOTEAU.

Oh! les alcools et moi, chère madame...

MARÈZE.

C'est vrai, tu as toujours été sobre.

MADAME MARÈZE.

Mais asseyez-vous donc, mon cher maître.

Garnoteau s'assoit.

MARÈZE.

Alors, mon vieux, bien réellement, tu ne trouverais pas extraordinaire que je me présente pour le fauteuil de ce pauvre Léturgeon?

GARNOTEAU.

Mais non, mon ami, mais non... Tu as certainement tous les titres... Et je commence par te le dire, je te suis personnellement tout acquis... Maintenant, il ne faut pas te dissimuler que ce sera dur. Il y a, par exemple, Puymartin...

JACQUES.

Puymartin, mais il n'a aucun talent!

MADAME MARÈZE.

Jacques!...

GARNOTEAU.

Il a des chances... Il est très soutenu par le secrétaire perpétuel et par son ministre... Et, n'est-ce pas? c'est l'État qui donne les commandes, et quelques-uns de mes collègues, même arrivés, sont assez disposés à ménager les puissances...

JACQUES.

C'est dégoûtant!

MADAME MARÈZE.

Jacques!

GARNOTEAU.

C'est comme cela!

MARÈZE.

Mais l'art, sapristi, l'art! qu'est-ce qu'on en fait? C'est tout de même un peu fort que rien que pour faire leur cour à cet ignoble gouvernement...

GARNOTEAU.

Oh! moi, mon ami, je ne fais pas de politique.

MADAME MARÈZE.

Et vous avez bien raison, mon cher maître!...

Un petit froid.

GARNOTEAU.

A propos, Marèze, j'ai recommandé ta petite massière au directeur des beaux-arts. Elle aura les palmes au 14 juillet, c'est entendu.

JACQUES.

Ça, c'est très bien, car elle le mérite joliment. Quoique les palmes... ça soit un peu bête.

MARÈZE, inquiet.

Merci, mon bon Garnoteau.

GARNOTEAU.

Je sais que tu avais cela très à cœur.

MARÈZE, de même.

Mon Dieu...

GARNOTEAU.

Alors, ton petit atelier t'amuse toujours? Elles sont toujours folles de toi, hein? (Marèze lui fait signe en regardant madame Marèze. — A madame Marèze.) Ce que j'en dis est pour plaisanter, chère madame. Mais il est certain que les jeunes filles sont plus douces, plus aimables, plus attachantes, et je comprends que Marèze ait refusé dernièrement l'atelier d'hommes de Léturgeon.

MADAME MARÈZE, à part.

Hein?

MARÈZE.

Je ne l'ai pas refusé, mon ami, puisqu'on ne me l'a pas proposé.

GARNOTEAU.

Enfin, tu n'avais qu'un mot à dire, et tu ne l'as pas dit. Et je te comprends parfaitement. Tu n'es pas ambitieux, et je t'en félicite. (Il sent une gêne; se levant.) Qu'est-ce que tu as en train pour le moment?

MARÈZE.

Oh! rien... quelques portraits... Ah! et puis une grande machine pour une mairie. Si tu voulais même me donner ton impression... là, franchement, en camarade...

GARNOTEAU.

Voyons!...

Tous vont devant la grande toile.

MARÈZE.

Eh bien?

GARNOTEAU.

Eh bien mais.... (Avec des gestes de peintre, se reculant se rapprochant, etc.) Sans doute... sans doute... Et puis...

certainement... Tous mes compliments, mon vieux Marèze.

MADAME MARÈZE.

Dites-moi, cher maître... je ne m'y connais guère, mais vous ne trouvez pas que... là... la cuisse s'emboîte mal ?

GARNOTEAU.

Mais non, mais non, chère madame.

MARÈZE.

Tu vois bien !

GARNOTEAU.

Et maintenant, mes bons amis, permettez-moi de me retirer.

MADAME MARÈZE.

Déjà ?

GARNOTEAU.

Mon travail m'appelle.

MADAME MARÈZE.

Un dimanche ?

GARNOTEAU.

Il n'y a plus de dimanche pour moi, je suis accablé de commandes, mon pauvre vieux, littéralement accablé.

MADAME MARÈZE.

Dame ! avec un talent comme le vôtre.

GARNOTEAU, saluant.

Chère madame.... (Lui montrant la toile.) Vous savez ? C'est très fort. (A Marèze près de la porte de gauche, premier plan.) Au revoir, mon vieux Marèze. Encore une fois, compte sur moi.... Mais si tu savais comme c'est difficile, que d'intrigues, de petites combinaisons d'intérêt

et d'amour-propre.... Ah! non, ça n'est pas joli, une élection, même chez nous... Je te répète que je te suis tout acquis et que tu n'auras pas de plus chaud partisan que moi... Mais veux-tu un conseil d'ami?... Oh! un simple conseil et que tu n'es pas obligé de suivre, bien entendu.... Eh bien!... (Mystérieusement.) Fais-toi un peu désirer... (A Jacques.) Au revoir, mon jeune confrère... Nous sommes un peu frondeur... Ça nous passera... ça nous passera... (A Marèze.) Fais-toi désirer.

Il sort suivi de Marèze et de madame Marèze.

JACQUES, seul un instant.

Ça un artiste? Ah! la rosse! la vieille rosse!

Rentrent Marèze et madame Marèze.

SCÈNE II

MARÈZE, MADAME MARÈZE, JACQUES.

JACQUES.

Tu ne me l'avais pas dit, papa?

MARÈZE.

Quoi?

JACQUES

Que tu marchais pour l'Institut.

MADAME MARÈZE.

Ça te déplaît?

JACQUES

Oh! ça m'est égal. J'ai mes idées là-dessus; mais, naturellement, je ne vous les impose pas.

MADAME MARÈZE.

C'est heureux!

JACQUES.

Je dis seulement que papa vaut mieux que ça. Je dis que la valeur de notre travail échappe au gouvernement et aux bonshommes officiels, et que je ne reconnais pas leur compétence. Je dis qu'il est ridicule qu'un artiste quête toute sa vie, comme un potache, des prix et des couronnes. Je ne trouve pas ça fier, voilà!

MADAME MARÈZE.

D'abord, mon enfant, il ne s'agit plus de recevoir des prix, mais d'être de ceux qui les donnent.

JACQUES.

Est-ce que Vélasquez, est-ce que Rembrandt en étaient, de l'Institut?

MADAME MARÈZE.

Ça tient peut-être à ce qu'il n'y en avait pas de leur temps. Mais ton père sera content d'en être, et toi-même, tu ne seras pas fâché qu'il en soit, car tu en profiteras.

JACQUES.

Je m'en fiche, maman.

MADAME MARÈZE.

Tu es un enfant, tu as les idées de ton âge.

JACQUES.

Les idées de mon âge? Tu tombes bien! il n'y a que moi qui ai ces idées-là parmi mes camarades. Les autres ne songent déjà qu'aux prix et aux médailles et commettraient des crimes pour les décrocher... Moi, je continue à penser ce que je pensais quand papa travaillait dans son coin, tout à son art, sans aspirer à devenir officiel, et quand Puvis de Chavannes — qui n'en était pas, de l'Institut, — disait que nous étions

une famille de peintres d'autrefois, la dernière. Les idées que vous me reprochez, ce sont celles où vous m'avez élevé, rappelez-vous.

MADAME MARÈZE.

Parce que, à cette époque-là, ton père ne vendait pas sa peinture. Aujourd'hui, c'est bien différent.

JACQUES.

Mais c'est aujourd'hui, au contraire, que papa peut le mieux s'offrir le luxe d'être indépendant.

MADAME MAREZE,

Les portraits de ton père valent aujourd'hui cinq mille. Ils en vaudront dix, quand il sera de l'Institut.

JACQUES.

Et c'est pour cela que papa va aller s'aplatir devant des Garnoteau et des Champguillou, devant un tas de gens qu'il méprise, au fond, et qui font presque tous de la sale peinture !

MARÈZE.

Tu parles comme un gosse.

MADAME MARÈZE.

Il ne s'agit pas de s'aplatir. Ce que tu dis là est ridicule.

JACQUES.

Vous vous êtes parfaitement aplatis devant Garnoteau. Vous n'osiez pas ouvrir la bouche crainte de lâcher quelque chose de contraire à son opinion... Et quand je risquais un mot, — très juste pourtant, — maman en blémissait. Ce que je me suis retenu quand il se disait accablé d'ouvrage ! Tu penses, si on se les dispute, ses navets ! Je comprends qu'il lui soit

dévoué, au gouvernement : il ne mangerait pas de pain sans lui, le pauvre vieux! Et maman qui l'appelle « cher maître »! Si ça ne fait pas pitié!

MADAME MARÈZE. Elle est sortie un instant et rentre en mettant son chapeau.

As-tu bientôt fini?

JACQUES.

Si encore papa était sûr d'être nommé en faisant les simagrées nécessaires! Mais il est trop bon, trop simple, trop confiant... Et puis, il a trop de talent pour eux... Quand le vieux, tout à l'heure, disait que sa femme était malade, est-ce que vous n'avez pas compris qu'il n'a pas voulu qu'elle vienne, pour ne pas se trouver trop engagé avec nous? (A madame Marèze.) Tu verras que papa se fera rouler.

MADAME MARÈZE.

Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis.

MARÈZE.

Mais si, mais si. L'enfant n'a peut-être pas complètement tort.

MADAME MARÈZE.

A l'autre, à présent! Ah! que j'ai de mal avec vous deux!

JACQUES.

Tu sors, maman?

MADAME MARÈZE.

Je vais voir madame Champguillou.

JACQUES.

Maman, tu me fais de la peine.

Il prend son chapeau.

MADAME MARÈZE.

Et toi, où vas-tu?

JACQUES.

Rejoindre des caramades.

MADAME MARÈZE.

Ne fais pas trop de folies au moins.

JACQUES.

Quelles folies veux-tu?... Je sais bien à quoi tu songes. Mais les femmes et moi... Ah! je te promets qu'elles ne tiennent guère de place dans ma vie... Des rencontres rapides et sans lendemain, je ne dis pas...

MADAME MARÈZE.

Qui est-ce qui te demande ça? Veux-tu bien te taire!

JACQUES.

Je te rassure... Tu restes, papa?

MARÈZE.

Oui.

JACQUES.

Alors au revoir... Je sais bien que vous ne me prenez pas au sérieux... Mais j'ai mes idées à moi... j'en ai sur tout... Vous verrez ça avec le temps.

MADAME MARÈZE.

Ce sera donc du joli.

JACQUES.

Vous verrez!

SCÈNE III

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Il est gentil tout de même, ce sauvage-là.

MARÈZE.

Et il marche très bien. Il sera quelqu'un.

MADAME MARÈZE.

Tu crois à son avenir?

MARÊZE.

J'y crois.

MADAME MARÈZE.

Je l'aime tant!

MARÊZE.

Et moi donc!

MADAME MARÈZE, sur le point de sortir, revient.

Marèze!

MARÈZE, préparant sa palette.

Hein?

MADAME MARÈZE.

Pourquoi as-tu demandé les palmes pour... cette personne?

MARÈZE.

Parce qu'elle les mérite.

MADAME MARÈZE.

Et pourquoi as-tu refusé l'atelier d'hommes de Léturgeon?

MARÈZE.

On ne me l'a pas offert.

MADAME MARÈZE.

Mais pourquoi ne l'as-tu pas demandé?

MARÈZE.

Parce que ça ne me disait rien.

MADAME MARÈZE.

Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue?

MARÈZE.

Pour éviter la scène que tu vas me faire.

MADAME MARÈZE, démontée.

Ah?... A tantôt, mon ami.

MARÈZE.

A tantôt.

Elle sort.

SCÈNE IV

MARÈZE, seul.

Ouf!... (Jetant les yeux sur la grande toile.) La cuisse s'emboîte mal? ... Elle s'emboîte admirablement, au contraire... Elle s'emboîte peut-être mieux que la tienne, ma pauvre femme... (Il rôde dans l'atelier. Prenant dans ses mains une petite toile.) Voilà l'étude de Juliette... de cette bonne petite Juliette... Moi, je trouve ça étonnant... Pour de vrai... Pas une retouche à faire... et une grâce, une légèreté... avec je ne sais quoi pourtant de décidé et de précis... Bref, ça lui ressemble... (Il dépose la petite toile.) Allons, travaillons

un peu. (Il se met devant un tableau commencé, mais reste distrait. Il fredonne. On frappe à la porte de la rue. Il regarde, avant d'ouvrir, par la petite lucarne.) C'est elle. (Il hésite.) Bah! puisque ma femme n'est pas là.

Il ouvre.

SCÈNE V

MARÈZE, JULIETTE.

JULIETTE.

Bonjour, maître.

Elle dépose un grand carton.

MARÈZE.

Bonjour, mon enfant... (L'entraînant devant la grande toile.) Regardez ça!...

JULIETTE, sincère.

C'est exquis... et c'est bien de vous.

MARÈZE.

Oui... l'ensemble... je sais bien... ça n'est pas mal. Mais regardez mieux... Regardez dans ce coin-là... la petite femme...

JULIETTE.

Je regarde, maître.

MARÈZE.

Eh bien?

JULIETTE.

On peut parler?

MARÈZE.

On doit.

JULIETTE.

Alors...

MARÈZE.

Alors?...

JULIETTE.

Je n'ose pas...

MARÊZE.

Il faut oser...

JULIETTE.

Cher maître... je crois que la cuisse s'emboîte mal...

MARÈZE.

Cette cuisse-là?

JULIETTE.

Oui.

MARÈZE.

Eh bien, mais... vous avez raison, mon enfant. parfaitement raison... Vous avez l'œil très juste, vous, vous savez?... Je vous remercie, Juliette.

JULIETTE, avec une révérence.

A votre service, cher maître... Vous avez une petite minute?

MARÈZE.

Tout le temps que vous voudrez...

JULIETTE, prenant le carton et l'ouvrant.

C'est pour mon petit cours.... La dernière composition... d'après la bosse.

MARÈZE parcourt les dessins et fait en même temps quelques rapides corrections.

Ça, bon... ça, pas mauvais... ça, pas mauvais... ça, pas bon... ça, mauvais... ça, nul... ça, aussi... ça, aussi...

JULIETTE.

Alors, c'est bien classé comme ça?

MARÈZE.

Très bien.

JULIETTE, suppliante.

Cher maître, mettez vos initiales au bas de chaque note, dites!

MARÈZE.

C'est facile.

Il signe.

JULIETTE.

Si vous saviez comme cela me donne du prestige auprès de mes élèves!... Jugez quand vous serez de l'Institut!

MARÈZE.

Quand je serai de l'Institut... Voilà une affaire qui n'est pas faite... Savez-vous seulement si je me présenterai?... Je ne vous cache pas que j'hésite.

JULIETTE.

Oh! pourquoi?

MARÈZE.

D'abord, je n'y tiens pas du tout.

JULIETTE.

Bien entendu, cher maître.

MARÈZE.

Juliette!... vous vous offrez ma tête.

JULIETTE.

Oh!

MARÈZE.

Et puis l'Institut, voyez-vous, Juliette, ça n'est pas dans ma ligne... J'ai toujours été un indépendant, un

sauvage.... J'ai vécu loin des coteries, en dehors du monde officiel. C'est sur le tard, et sans que je me sois remué pour ça, que le succès m'est venu, et les médailles, et les décorations, et tout le tralala...

JULIETTE.

Mais enfin, cela vous est venu, et l'Institut n'en est que la suite tout indiquée... Courage mon cher maître! le plus fort est fait.

MARÈZE.

Sincèrement, Juliette, vous qui avez l'esprit juste, vous croyez que je peux, sans sortir de ma ligne...

JULIETTE.

Mais oui, cher maître, vous pouvez.

MARÈZE.

Et qu'est-ce qu'on dira?

JULIETTE.

On trouvera cela très naturel.

MARÈZE.

Non, allez, je ne me vois pas pontifiant avec tous ces bonzes...

JULIETTE.

Eh bien, vous ne pontifierez pas; vous resterez vous-même... Allons, présentez-vous, cher maître... Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour l'Institut qui a besoin d'être un peu ragaillardi; et, si vous ne le faites pas pour l'Institut, faites-le pour vos élèves... Tous les jeunes, qui vous aiment, seront enchantés de vous voir là... Faites cela pour eux, cher maître. Faut-il vous le demander à genoux, comme l'autre jour?

MARÈZE.

Quand vous m'avez supplié de ne pas prendre l'atelier

d'hommes de Léturgeon? Toutes ces petites étaient en larmes... C'était gentil... Mais c'est vous que je n'ai pas voulu quitter, Juliette...

JULIETTE, touchée.

Cher maître!... Alors vous vous présentez? Tout l'atelier vous en supplie par ma voix.

MARÈZE.

Mais si je ne suis pas nommé?

JULIETTE.

Voilà ce que nous n'admettons pas.

MARÈZE.

Puymartin a des chances.

JULIETTE.

C'est vrai, il est tellement nul!... Savez-vous ce qu'il faudrait?

MARÈZE.

Quoi?...

JULIETTE.

Un second Puymartin, qui aurait le même genre de titres, qui serait aussi nul, qui se donnerait autant de mal, et qui, par conséquent, diminuerait les chances du premier... Et comme ça, vous passeriez entre les deux.

MARÈZE.

Ça n'est pas bête ce que vous dites là, Juliette... Mais où trouver le second Puymartin?

JULIETTE.

Oh! ça ne manque pas... Lamberthier par exemple.

MARÈZE.

Oui, Lamberthier ferait l'affaire... Mais, s'il n'y songe pas?...

JULIETTE.

On y songe toujours.... Il n'y a qu'à lui dire un mot... et je vous réponds qu'il marchera.

MARÈZE

Mais, qui lui dira ce mot?

JULIETTE.

N'importe qui... Je connais une de ses élèves... Je lui ferai la leçon sans qu'elle s'en doute... (Blaguant.) Le ciel se sert parfois des instruments les plus modestes...

MARÈZE.

Mais, Juliette, en y réfléchissant... ça me fera deux concurrents... Si, au lieu de nuire à la candidature de Puymartin, Lamberthier allait faire tort à la mienne?

JULIETTE.

Ah! vous voyez bien que vous y tenez, au fond.

MARÈZE.

Mais non, mais non... seulement... je cause....

JULIETTE.

Dois-je dire à mon amie?

MARÈZE.

Nous en reparlerons, Juliette....

JULIETTE.

Mais, en tout cas, vous vous présentez?

MARÈZE.

Ah! sapristi! ça sera bien pour vous faire plaisir.

JULIETTE.

Tout de même, vous exagérez, cher maître.

MARÈZE.

A peine, mon enfant. Parce que, vous savez, moi, je vous aime beaucoup... La maman va bien?... Et le frère?... Oui?... Mais des ennuis, toujours?... A propos, où ai-je mis votre étude? (Il va chercher la petite toile, la prend, la regarde.) Eh bien, mais, c'est parfait.... Il y a du talent... il y a certainement du talent...

JULIETTE.

Vrai? Bien vrai?...

MARÈZE.

Bien vrai.

JULIETTE.

Vous avez dit : « Il y a du talent »?

MARÈZE.

Je l'ai dit.

JULIETTE.

Cher maître, je vous en supplie, répondez-moi bien sérieusement. Vous n'avez pas dit ça pour me faire plaisir?

MARÈZE.

Pas du tout.

JULIETTE.

Alors, vous croyez que... oh! pas tout de suite, mais un jour je pourrai me tirer d'affaire, gagner ma vie... enfin, que je pourrai vendre mes tableaux?

MARÈZE.

Si je le crois?... Et la preuve, c'est que celui-là est acheté.

JULIETTE.

Et par qui?

MARÈZE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

JULIETTE.

J'aime mieux savoir.

MARÈZE.

Un Américain... Jackson, New-York, Cinquième Avenue, qui est venu me commander le portrait de sa femme et qui a vu ça chez moi... Voulez-vous d'autres détails?... (Lui tendant une enveloppe, brusquement.) Tenez, prenez ça; vous pouvez dire que vous l'avez joliment gagné... Allons... prenez!

JULIETTE.

Merci, maître.

MARÈZE.

Et surtout, ne pleurez pas, mon enfant. Ça me fait du mal.

JULIETTE, se contenant.

Mais, je ne pleure pas, au contraire... (Un silence.) Au revoir, maître.

MARÈZE.

Au revoir, Juliette.

JULIETTE.

Je vous dirai mieux une autre fois... Parce que, si je parlais maintenant... Non, non, je ne pleure pas.

MARÈZE, la reconduisant à la porte du fond en lui tapotant les mains.

Pauvre petite, va!... pauvre petite! Au revoir, Juliette.

Elle sort en oubliant son carton.

SCÈNE VI

MARÈZE, MADAME MARÈZE.

Madame Marèze est entrée par la porte de gauche et a vu Marèze reconduisant Juliette.

MARÈZE.

Déjà rentrée?

MADAME MARÈZE.

Je viens de travailler pour toi. Madame Champguillou a été très, très aimable.

MARÈZE.

Allons tant mieux... (*Un silence.*) A propos, j'ai réfléchi... Sais-tu ce qu'il faudrait?... Il faudrait contre moi un autre candidat, un second Puymartin, qui aurait à peu près le même genre de titres, qui se donnerait autant de mal et qui, par conséquent, diminuerait les chances du premier... Lamberthier, par exemple... Comme ça, je passerais entre les deux... C'est ingénieux, hein?

MADAME MARÈZE.

Tu es donc enfin décidé?

MARÈZE.

Oui, tout de même, pour te faire plaisir... C'est comme la jambe... là. (*Il désigne la grande toile.*)... Tu trouvais qu'elle s'emboîtait mal?... Tu avais raison. Je vais la refaire... Es-tu contente?

MADAME MARÈZE.

C'est elle qui t'a donné tous ces excellents conseils

MARÈZE.

Qui, elle?

MADAME MARÈZE.

Tu n'es pas malin, mon pauvre ami... Mais, dis-moi, tu te crois peut-être un honnête homme?

MARÈZE.

Hein! quoi?

MADAME MARÈZE.

Qu'est-ce que tu m'avais promis, l'autre jour?

MARÈZE.

Je ne me souviens pas.

MADAME MARÈZE.

C'est commode. Tu m'avais promis de ne plus recevoir cette personne, ici, chez toi...

MARÈZE.

Quelle personne? Et d'abord, pourquoi l'appelles-tu: « Cette personne »?

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle Juliette, si tu veux.

MARÈZE.

A la bonne heure.

MADAME MARÈZE.

Tu m'avais promis de ne plus la voir ici.

MARÈZE.

Je t'avais promis... je t'avais promis de ne plus la voir ici sans une raison sérieuse... Eh bien, il y en avait une... Elle venait me montrer les compositions de ses élèves. Ça me prend deux minutes et ça lui rend service, pauvre petite!

MADAME MARÈZE.

Ca n'est pas une raison pour lui tapoter les mains pendant des heures.

MARÈZE.

Je lui ai tapoté les mains? C'est possible...

MADAME MARÈZE.

Je l'ai vu.

MARÈZE.

Je ne te dis pas que tu ne l'as pas vu, puisque je te dis que c'est possible... Seulement, tu te figures... Tiens, je vais te dire une chose extraordinaire : je lui ai tapoté les mains, mais je ne l'ai jamais embrassée.

MADAME MARÈZE.

Il ne manquerait plus que ça!

MARÈZE.

Pourquoi : il ne manquerait plus que ça? Est-ce que ce ne serait pas tout naturel? Est-ce que je n'aurais pas le droit, à mon âge, paternellement... Eh bien, non, c'est drôle, je n'oserais pas.

MADAME MARÈZE.

Tu n'oserais pas?

MARÈZE.

Non.

MADAME MARÈZE.

Alors, mon ami, c'est que tu es encore plus pris que je ne croyais.

MARÈZE.

Tu as une logique! Tu préférerais que je l'embrasse?

MADAME MARÈZE.

Ah! non.

MARÈZE.

Alors quoi? alors, quoi?

MADAME MARÈZE.

Je suis bien malheureuse.

MARÈZE.

A cause d'elle? Pauvre petite!

MADAME MARÈZE.

Tu sais que tu m'agaces avec tes « pauvre petite ».

MARÈZE.

Je ne peux pourtant pas l'appeler pauvre vieille.

MADAME MARÈZE.

Non, mais tu n'as pas besoin non plus de t'attendrir tout le temps en parlant d'elle.

MARÈZE.

Je ne m'attendris pas. Mais j'ai pour elle de la sympathie, je le reconnais... Et, vraiment, je ne comprends pas que tu l'aies prise en grippe à ce point. Pourquoi, mon Dieu?

MADAME MARÈZE.

Pourquoi? Parce que tu ne penses qu'à elle, parce que tu ne parles que d'elle, même à moi; parce qu'il suffit qu'elle dise une chose pour que tu sois de son avis... enfin, parce que je ne compte plus, parce que je ne suis plus rien dans ta vie et qu'elle y est tout... Je suis bien malheureuse.

MARÈZE.

Tu l'as déjà dit, et ça n'a pas de bon sens. Quand il serait vrai que j'ai du plaisir à la voir, à causer avec elle, à lui rendre de petits services... qu'est-ce que ça fait?

MADAME MARÈZE.

Ça fait que ça me fait souffrir.

MARÈZE.

Tu es jalouse, ma pauvre femme?

MADAME MARÈZE.

Oui, je suis jalouse.

MARÈZE.

Mais c'est abominable d'être jaloux. Ça veut dire que tu m'aimes pour toi toute seule, et à condition que je n'existe pas pour d'autres que pour toi. Être jaloux, c'est aimer les gens comme si on les détestait.

MADAME MARÈZE.

Mon ami, on n'aime pas autrement. Aimer, c'est être jaloux.

MARÈZE.

Voyons, voyons, j'ai passé cinquante-cinq ans, ma femme; je me sens ridicule d'être aimé comme ça, à mon âge.

MADAME MARÈZE.

Ce n'est pas toi qui es ridicule, c'est moi. Tu me parles toujours de ton âge... d'abord parce qu'il t'ennuie, ton âge, et puis, surtout pour me rappeler le mien... quoique je ne sois pas encore vieille, après tout. Mais moi, ça m'est egal que tu ne sois plus jeune; et ça m'est égal d'être ridicule... Tu m'as toujours dit que j'étais « nature », et que c'était pour ça que tu m'aimais. Tu me l'as dit pour la première fois il y a vingt-quatre ans, tu te souviens? Tu étais venu là-bas, dans mon Morvan; tu étais descendu dans l'auberge que tenaient mes parents, une auberge d'autrefois, avec une ferme, un verger, des champs... Tu courais le pays — mon pays — avec ton chevalet et

ta boîte à couleurs, et tu rapportais des petites études, comme tu disais, où je reconnaissais les endroits qui me plaisaient le mieux... C'était moi qui te servais à dîner... J'étais gentille, tu étais beau, tu étais bon. Et puis, tu étais « un artiste » et ça m'impressionnait... Je te croyais du génie... D'ailleurs je t'en crois encore... Un jour, tu as voulu faire mon portrait... Trois mois après nous étions mariés. Nous avons été bien heureux les années suivantes, chez mes parents. C'est là que Jacques est né. Puis, nous sommes venus à Paris... Toi, tu es devenu un peu parisien; moi, guère... Je t'aime toujours de la même façon que là-bas. Je suis toujours « nature ».

MARÈZE.

Pourquoi diable me racontes-tu tout ça?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas... Pour me défendre.

MARÈZE.

Eh! mon Dieu, ma pauvre femme, moi non plus, je n'ai pas changé. Seulement...

MADAME MARÈZE.

Seulement, je n'ai plus ton cœur.

MARÈZE.

Mais si! Mais si!

MADAME MARÈZE.

Non, non, je ne l'ai plus... Oh! je suis raisonnable. Je sais que les hommes, ça n'est pas comme nous... Veux-tu que je te dise? J'aimerais mieux que tu m'aies trompée avec les premières venues...

MARÈZE.

Tu dis?

MADAME MARÈZE.

Oui, à condition que je ne le saurais pas.

MARÈZE.

Ah! bon!

MADAME MARÈZE.

Même tes petites élèves... si tu les aimais toutes à la fois... vaguement... à cause de leurs petites mines... ça m'ennuierait bien, mais j'en prendrais encore mon parti. Le malheur, pour moi, c'est que tu n'en aimes qu'une. C'est pour elle, pour elle seule, que tu as refusé l'atelier d'hommes, qui m'aurait donné tant de tranquillité. Et c'est cela qui est cruel, surtout à cause du moment. Tu n'as pas toujours été ce que tu es à présent... Nous avons eu des années grises... où on ne te rendait pas justice. Et puis, tout d'un coup, la chance t'est venue, et la réputation, et les honneurs, et tout. J'avais bien le droit d'en jouir tranquillement, de te garder tout entier, moi qui t'avais encouragé et soutenu dans les jours pénibles. Et c'est juste au moment où tu es devenu célèbre que cette fille m'a pris le meilleur de toi. Je ne sais pas dire, mais il me semble qu'elle me vole ta gloire. Tiens, je la déteste! je la déteste! je la déteste!

MARÈZE.

Mais c'est odieux, ce que tu dis là! Comment! Voilà une pauvre petite... pardon! une pauvre jeune fille qui n'a pas le sou, qui a une mère et un petit frère à nourrir, qui est honnête...

MADAME MARÈZE.

Pfui!...

MARÈZE.

Ne dis pas « pfui! » et ne hausse pas les épaules... Qui est honnête, j'en suis sûr; délicate et fière, je te

l'affirme; qui est intelligente, qui est courageuse; qui n'a pas trouvé, elle, en venant au monde, une bonne existence bien grasse dans une bonne ferme du Morvan; qui a toute sa vie à faire (et Dieu sait que ça n'est pas facile pour une jeune fille isolée)... et tu trouves mauvais que je l'aide, que je lui tende la main, moi, son maître, moi, arrivé, moi, presque riche, moi, bientôt vieux! Et tu te mets dans la tête des idées... dont je rougis pour toi et que je te défie d'exprimer tout haut, si tu es encore une brave femme! Vraiment, c'est abominable et ça ne te ressemble pas; car, en somme, ce que tu me reproches, c'est une bonne action, c'est peut-être ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

MADAME MARÈZE.

Eh bien... eh bien... je ne lui veux pas de mal, moi... Laisse-moi m'occuper d'elle moi-même... Elle n'y perdra rien... Tu ne veux pas?

MARÈZE.

Ah! non, par exemple!

MADAME MARÈZE.

Pourquoi?

MARÈZE.

Mais... parce que.... du moment que tu la détestes... tu ne peux rien pour elle... que de lui offrir de l'argent... du sale argent dont elle ne voudrait pas. C'est de moi qu'elle a besoin, de mon amitié, de mes conseils, de ma direction...

MADAME MARÈZE.

Alors, c'est fini... fini... Elle est plus maligne que moi... plus rusée... plus jeune aussi...

MARÈZE.

Mais c'est toi qui imagines stupidement entre elle et

toi cette espèce de rivalité... qui ne repose sur rien du tout... Tout ça n'a pas le sens commun... Enfin, j'ai charge d'elle, je continuerai à faire mon devoir, n'en parlons plus.

MADAME MARÈZE.

J'en parlerai si je veux!

MARÈZE.

Je ne te répondrai pas.

MADAME MARÈZE.

Ah! Elle te tient bien, la coquine!

MARÈZE.

Tu as dit?

MADAME MARÈZE.

J'ai dit la coquine.

MARÈZE.

Tu vas retirer ça!

MADAME MARÈZE.

Non!

MARÈZE.

Non?

MADAME MARÈZE.

Gifle-moi donc, tu en meurs d'envie!

Jacques est entré par la porte de droite et s'arrête, surpris.

MARÈZE.

Sapristi de sapristi! Que tu es embêtante!... Non... tiens... mais... là, vrai...

MADAME MARÈZE.

Tu me voudrais au diable?

MARÈZE.

Oui.

MADAME MARÈZE.

C'est bon, mon ami... au revoir.

Elle sort par la porte, deuxième plan gauche.

SCÈNE VII

MARÈZE, JACQUES.

Marèze tombe sur un fauteuil, se prend la tête dans les mains et grogne.

JACQUES, s'approchant.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MARÈZE.

Rien, mon petit, rien... c'est ta mère qui est absurde.

JACQUES.

Maman? A propos de quoi?

MARÈZE.

A propos de Juliette.

JACQUES.

Ta massière?

MARÈZE.

Oui... Oh! je peux bien te le dire à toi, tu es assez grand garçon pour comprendre... Parce que je m'intéresse à elle et qu'elle vient me voir de temps en temps... ta mère se figure... Tu penses bien pourtant, mon petit, qu'à mon âge... C'est d'ailleurs lui faire injure, à cette enfant, autant qu'à moi, car il n'y a pas de plus honnête fille, ni plus franche, plus simple, plus droite...

Mais ta mère ne veut pas comprendre cette nuance particulière d'une amitié de professeur à élève... et alors... Enfin, ça n'est pas amusant pour moi, je t'assure.

JACQUES.

Il ne faut pas prendre ça si au sérieux, papa. Tu connais maman... Si tu ne la heurtes pas trop, elle réfléchira et finira par mieux voir les choses comme elles sont. (Petit sanglot de Marèze.) Écoute, tu devrais aller faire un tour, avec un bon cigare... tu sais, au bout de l'avenue près des fortifs... des humbles fortifs... C'est là qu'on en voit, des couchers de soleil! Et, vois-tu, il n'y a rien qui vous calme comme ça...

MARÈZE.

Tu as raison.., Je vais prendre mon chapeau... Tu viens avec moi?...

JACQUES.

Je sens que tu n'y tiens pas beaucoup... Tu seras mieux tout seul... Moi, je vais revoir tes vieilles estampes...

MARÈZE.

Alors, mon petit, à tout à l'heure!

Il sort par la première porte à gauche.

SCÈNE VII

JACQUES seul, puis JULIETTE, puis MADAME MARÈZE.

JACQUES s'installe et feuillette un grand album sur un chevalet.

Pauvre papa!... C'est vrai qu'elle est gentille. (On frappe à la porte de droite.) Qui ça peut-il être?... (Il regarde par la petite lucarne.) Tiens!... C'est curieux...

Il ouvre, Juliette entre.

JULIETTE, étonnée.

Monsieur...

JACQUES.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Excusez-moi, monsieur... Je croyais trouver monsieur Marèze... J'ai oublié ici (Cherchant)... ce carton, dont j'ai absolument besoin, demain matin, pour mon petit cours, et c'est pourquoi je me suis permis... (Saluant pour se retirer.) Monsieur...

JACQUES.

Mademoiselle Juliette, n'est-ce pas? La massière de l'atelier de papa?

JULIETTE.

Oui, monsieur.

JACQUES.

Nous nous sommes déjà vus, il y a quelques jours... Vous avez dû me trouver bien gourde?...

JULIETTE.

Oh! monsieur...

JACQUES.

Si! si!... J'étais intimidé... c'est bête... Je ne pouvais plus trouver la porte. Vous, vous avez été charmante...

JULIETTE.

Monsieur...

JACQUES.

Je vous le dis parce que c'est vrai... Je sais d'ailleurs, par papa, qui vous aime bien, que vous avez du talent... et aussi que... enfin, que vous avez beaucoup de mérite... Et alors, ça m'ennuierait que vous ayez gardé de moi une trop mauvaise impression.

Je serais content que vous me connaissiez mieux... parce que... au fond... vous devez être quelqu'un dans mon genre...

JULIETTE, souriant.

Dans votre genre?...

JACQUES.

Je ne m'exprime pas très bien, je sais... Maman dit que je suis un sauvage...

JULIETTE.

Un sauvage? non... mais vous êtes drôle.

JACQUES.

Ce que je veux dire, c'est que je suis sûr que nous devons avoir les mêmes idées sur beaucoup de choses...

JULIETTE.

Mais, c'est bien possible.

JACQUES.

Ainsi, moi... mais je sens bien que je suis bavard...

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça fait?

JACQUES.

Eh bien, moi, mon rêve serait d'être vraiment un artiste... et je sais très bien ce que j'entends par là... La plupart de mes camarades... eh bien, il n'y a pas grande différence, dans le fond, entre eux et des employés de bureau... sauf qu'ils font plus de tapage... Pour moi, les artistes sont des gens qui ont des yeux. Alors, cela fait d'eux une classe à part... parce que, comme ils voient mieux, ils savent mieux jouir du monde, ils se sentent plus nobles que les autres... et,

à cause de cela, ils doivent être meilleurs, plus francs, plus libres... et aussi plus charitables... Ainsi, moi, je suis anarchiste... parce que les hypocrisies et les tyrannies sociales me révoltent.

JULIETTE, amusée.

Anarchiste?

JACQUES.

Oui... mais je suis patriote aussi, parce qu'il n'y a pas de plus belle terre que la nôtre, ni de plus belle histoire, et que, d'ailleurs, les étrangers m'embêtent.

JULIETTE.

Comment arrangez-vous cela?

JACQUES.

Oh! Ça s'arrange tout seul. Ça n'est pas contradictoire... Et puis, je pense aussi que les artistes doivent être des ouvriers, savoir faire de belles choses avec tout, comme ceux d'autrefois... Ainsi moi, je ne suis pas seulement peintre, je suis sculpteur, maçon, menuisier, serrurier... J'ai pour ça un atelier, rue Campagne-Première, un atelier à moi... Parce que ma grand'mère, qui était aubergiste, mais qui me comprenait, m'a laissé trois mille francs de rente... Alors, je suis libre, je fais ce que je veux... Je vis presque seul, je ne vois pas beaucoup de camarades... Savez-vous ce que vous devriez faire?

JULIETTE.

Non.

JACQUES.

Vous devriez un jour venir voir mon atelier, je suis sûr que ça vous amuserait.

JULIETTE.

Mais...

JACQUES.

Vous pensez que ça n'est pas possible, que ça ne serait pas convenable?

JULIETTE.

Ça n'est pas ça. Moi aussi, je fais ce qui me plaît. Et je n'aurais pas peur de vous. C'est à cause de vos parents.

JACQUES.

Comme vous voudrez. Mais savez-vous une autre chose? J'aimerais bien voir les musées avec vous... Je vous expliquerais la peinture comme je la sens... Là... en public... il n'y aurait pas de mal.

JULIETTE.

Nous en reparlerons.

Elle fait mine de sortir.

JACQUES.

Vous êtes bien pressée... Je vous ennuie?... C'est vrai que je n'en ai peut-être jamais dit si long à personne... Mais vous, pourquoi ne me parlez-vous pas de vous?

JULIETTE, souriant.

Ça m'aurait été difficile.

JACQUES.

C'est vrai.

JULIETTE.

Et puis moi, je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Vous savez de moi l'essentiel. Je suis pauvre, moi, et j'ai des charges. Depuis que je ne suis plus une enfant, j'ai éprouvé presque tous les jours que cette chose qui paraît si simple, vivre, n'est pas une chose commode. Il me semble que je suis, dans la vie, toute seule contre tout le monde.

JACQUES.

Vous n'êtes pas toute seule.

JULIETTE.

C'est vrai, j'ai votre père.

JACQUES.

Et moi, si vous voulez.

JULIETTE, prenant son carton.

Au revoir, monsieur.

A ce moment madame Marèze entre par la deuxième porte de gauche.

MADAME MARÈZE, de la porte.

Marèze! Tu es toujours fâché?... (Apercevant Juliette; à part.) Encore!

JACQUES.

Maman, c'est mademoiselle Juliette qui avait oublié...

MADAME MARÈZE, sans écouter.

Un mot seulement, mademoiselle. Vous voyez mon mari à son cours, deux fois par semaine. Vous pouvez même le voir tous les jours en dehors d'ici, si cela vous fait plaisir. Est-ce que ça ne vous suffit pas?

JULIETTE.

Je crois, madame, que vous vous méprenez... Jamais je ne suis venue ici une seule fois sans la permission de monsieur Marèze. Jamais je n'oserais venir s'il ne m'y autorisait pas. Mais, comme je lui dois tout, je lui suis assez reconnaissante pour ne pas vouloir, quoi qu'il puisse m'en coûter, que sa bonté pour moi lui cause quelque ennui... Puisque ma présence ici vous déplaît, je ne reviendrai pas, madame.

MADAME MARÈZE.

Et vous ferez bien!

JACQUES.

Oh! maman, maman, que tu es méchante!

Juliette, qui allait sortir, s'arrête.

MADAME MARÈZE.

De quoi te mêles-tu, toi?

JACQUES.

De ce qui me regarde. Je ne veux pas que tu commettes une injustice devant moi. Et, pour ma part, ne pouvant faire plus, j'exprime à mademoiselle mon chagrin de la voir ainsi traitée chez nous, dans notre maison.

MADAME MARÈZE.

Ah çà, mais!...

JACQUES, suppliant.

Maman! maman!...

JULIETTE.

Merci, monsieur. (Saluant.) Madame...

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle.

JACQUES ouvre la porte et salue Juliette très respectueusement.

Au revoir, mademoiselle. (Juliette sort. Il la suit longtemps des yeux dans la rue.) Pauvre petite!

ACTE TROISIÈME

L'atelier de Marèze.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, travaillant, puis MADAME MARÈZE.

MADAME MARÈZE, entrant.

Marèze?

MARÈZE, maussade.

Quoi?

MADAME MARÈZE.

Où dine-t-on?

MARÈZE.

Ici, ici... c'est plus gai.

MADAME MARÈZE.

Bien, je vais le dire à Solange.

MARÈZE.

Quelle heure est-il?

MADAME MARÈZE.

Six heures et demie.

MARÈZE.

Alors, assez travaillé... D'ailleurs, je ne suis pas en train... Ah! il doit venir quelqu'un tout à l'heure.

MADAME MARÈZE.

Qui ça?

MARÈZE.

Des petites de l'académie Justinien. Elles m'ont demandé la permission de venir voir ma grande machine avant qu'elle soit enlevée... Ça ne t'ennuie pas?

MADAME MARÈZE.

Pas du tout, j'ai l'habitude... Il y aura mademoiselle Juliette?

MARÈZE.

Nous y voilà donc!... Juliette? ah! bien, oui! Elle ne vient plus ici, mademoiselle Juliette.

MABAME MARÈZE.

Comme tu dis ça?

MARÈZE.

Je dis ça... comme quelqu'un que ça chagrine, c'est évident.

MADAME MARÈZE.

Mon pauvre Marèze!

MARÈZE.

Tu ris, bonne bête. Il n'y a pas de quoi... Je sais bien que ce n'est pas à toi que je devrais le dire... ou, plutôt, je peux bien te le dire, à présent que tu es contente et que tu n'as plus rien à me reprocher... C'est extraordinaire! Elle qui n'était jamais une semaine sans venir, elle n'a pas paru ici depuis... tiens, depuis le jour où Garnoteau a déjeuné chez nous et où tu m'as fait cette scène...

MADAME MARÈZE.

Eh bien, c'est très bien comme ça. Elle a compris et je lui en sais gré.

MARÈZE.

Elle a compris... Elle a compris... Qu'est-ce qu'elle a compris?... C'est moi qui ne comprends pas. Je comprendrais si j'avais refusé de la recevoir... ou si je lui avais dit que je n'y serais pas... Mais rien de tout ça. C'est d'elle-même qu'elle a cessé de venir... Pourquoi. enfin? Pourquoi? Qu'est-ce qu'on a pu lui dire? et qui?...

MADAME MARÈZE.

Je n'en sais rien, mon ami. Mais tu la vois à ton cours. C'est quelque chose. Il faut se faire une raison.

MARÈZE.

Et si je te disais que, même là-bas, au cours, il me semble qu'elle n'est plus tout à fait la même! Oh! ce n'est qu'une nuance .. Elle est toujours très gentille... Mais elle s'attarde moins à causer avec moi après les leçons; elle n'a plus tout à fait la même confiance, le même abandon... Et, qu'est-ce que tu veux? ça me manque.

MADAME MARÈZE.

Tu me fais là de drôles de confidences, mon ami.

MARÈZE.

Elles ne peuvent que t'être agréables. Et puis, à qui les ferais-je?

MADAME MARÈZE.

Tu ne prétends pourtant pas que je te la ramène?

MARÈZE.

Je ne prétends rien du tout. J'avais un petit plaisir dans ma vie, bien innocent. Je ne l'ai plus : ça m'attriste. Mais tu es contente, c'est bien. J'en chercherai d'autres.

MADAME MARÈZE.

Tu as raison. Ne te gêne pas.

MARÈZE.

Dame! la maison n'est pas si amusante!... Autrefois, Jacques ne manquait presque jamais le dîner. A présent, sous prétexte d'un travail à achever ou d'une réunion de camarades... pour un oui ou pour un non... c'est un petit bleu qui nous avertit de ne pas compter sur lui... On ne le voit plus, ce gredin-là... Qu'est-ce qu'il fait?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas, mon ami.

MARÈZE.

C'est comme mon élection... Il paraît que c'est demain?

MADAME MARÈZE.

Il paraît? Tu n'en es pas sûr?

MARÈZE.

C'est une façon de parler. C'est pour dire que ça m'est indifférent. Je connais d'avance le résultat. Je sais bien que Puymartin passera, parce qu'il est un imbécile. Alors ce n'était pas la peine de me présenter. Mais c'est toi qui as voulu... Tout est contre moi... Tout me blesse ou me dégoûte... Ah! je suis dans un joli marasme!

MADAME MARÈZE.

Ça passera.

SOLANGE, entrant.

C'est ces demoiselles.

MADAME MARÈZE.

Voilà une petite consolation, mon ami... Veux-tu que je reste?

MARÈZE.

Ah! mon Dieu, si tu veux.

MADAME MARÈZE.

N'aie pas peur!

Elle sort par une des portes de gauche.

SCÈNE II

MARÈZE, MARTHE, RENÉE, SUZANNE.

MARTHE, RENÉE, SUZANNE, en cascade.

Bonjour, cher maître!

MARTHE.

Comme nous vous sommes reconnaissantes, cher maître, d'avoir bien voulu nous autoriser...

MARÈZE.

C'est entendu. Tenez, voilà l'objet. (Il leur montre la grande toile.) Regardez, mais à une condition, c'est que vous n'apprécierez pas. Parce que, naturellement, vous n'en direz que du bien, ou, si vous en pensez du mal, je ne tiens pas à le savoir. C'est compris?

RENÉE.

Oui, cher maître.

MARTHE, regardant la toile, à mi-voix.

C'est étonnant!

RENÉE, de même.

Quelle patte, ma chère!

SUZANNE, de même.

Et comme c'est composé!

MARÈZE.

Ah! vous savez? j'entends! Ce n'est pas de jeu.

MARTHE.

Ça nous part du cœur, cher maître.

RENÉE.

C'est plus fort que nous.

MARÈZE.

Allons, vous êtes tout de même de bonnes petites filles.

MARTHE.

Et nous serons si heureuses demain!

MARÈZE.

Pourquoi?

MARTHE.

Dame! C'est votre élection. J'ai fait mon pointage.

MARÈZE.

Voyons!

MARTHE.

Au premier tour, Puymartin aura pour lui les peintres et les sculpteurs, parce qu'il est nul et qu'ils ne le craignent pas, — plus ceux qui tiennent au monde officiel : en tout une quinzaine de voix. Lamberthier, lui, aura ceux que Puymartin dégoûte, mais qui ne voudraient pas que vous arriviez cette fois-ci, soit huit ou dix voix. Et vous, cher maître, vous aurez le reste.

MARÈZE.

Ça ne fait pas la majorité, mon petit chat.

MARTHE.

Non, mais au second tour, les voix de Lamberthier se porteront sur vous, par pudeur, crainte de faire passer un type aussi idiot que Puymartin : et vous passerez avec une majorité de vingt-huit à trente voix.

MARÈZE.

Majorité qui comprendra?...

MARTHE.

Les sculpteurs, les musiciens, les architectes et les graveurs.

MARÈSE.

Bref, tout le monde, sauf les peintres,

MARTHE.

Naturellement.

MARÈZE.

Pourquoi?

MARTHE.

Parce que vous êtes vous-même un peintre très original, et que les uns ne vous comprennent pas, et que les autres ont peur de vous.

MARÈZE.

Ça n'est pas complètement stupide, ce que vous dites là, vous savez?

MARTHE.

Vous me comblez, cher maître.

RENÉE.

Moi, j'ai un tuyau par ma sœur qui est à l'Odéon. Le directeur des beaux-arts s'intéresse beaucoup à elle. Et alors elle lui a demandé, cher maître, si vous

seriez nommé. Et il lui a répondu : « Ça te... (se reprenant) ça vous ferait plaisir? »

Elle a dit que oui, et alors, il a dit : « C'est fait! »

SUZANNE.

Moi, je connais aux beaux-arts un garçon de bureau....

MARTHE, bas, à Renée.

Pardi! c'est son père!

SUZANNE.

Et il m'a dit la même chose.

MARÈZE.

Ça, c'est sérieux, mon enfant!

MARTHE, rôdant et découvrant une petite toile.

Oh! cher maître, quelle merveille!

MARÈZE.

Ça? c'est de mon fils Jacques.

MARTHE.

Pardon, je croyais....

MARÈZE.

Vous n'avez rien à retirer, mon enfant.

SUZANNE.

Moi, je l'ai vu hier, monsieur Jacques.

MARÈZE.

Où ça?

SUZANNE.

Au Louvre, salle des Primitifs.

MARÈZE.

Où pouvait-il être mieux?

SUZANNE.

Il était avec mademoiselle Juliette.

MARÈZE désagréablement surpris, mais se contenant.

C'est juste, je leur avais donné rendez-vous pour faire un peu d'histoire de l'art.

SUZANNE.

Je la trouve changée, Juliette, depuis quelque temps. Elle n'est plus si gaie. Je la crois malade....

MARÈZE.

C'est peut-être qu'elle travaille un peu plus que vous.... Allons, mes petites filles, merci de votre aimable visite, et à bientôt.

MARTHE.

A demain, cher maître. Nous serons toutes à la porte de l'Institut pour apprendre les nouvelles.

MARÈZE.

Et, si je ne suis pas élu, vous ne me regarderez plus que comme une vieille bête.

RENÉE.

Oh! cher maître, pas vous, mais les autres.

MARTHE, en sortant, bas, à Suzanne.

Casserole, va!

SUZANNE, de même.

Eh bien, quoi....

MARTHE, de même.

Avec ça que tu ne l'as pas fait exprès?

MARTHE, RENÉE et SUZANNE.

Au revoir, cher maître !

MARÈZE.

Au revoir !

Elles sortent par la porte de la rue.

SCÈNE III

MARÈZE, seul, puis MADAME MARÈZE.

MARÈZE.

Non ! C'est tout de même un peu fort ! (Appelant à la deuxième porte de gauche.) Marie !

MADAME MARÈZE, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARÈZE.

Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre ? On a vu ton fils hier, au Louvre, devine avec qui ?... avec Juliette.

La bonne vient mettre le couvert.

MADAME MARÈZE.

Eh bien ?

MARÈZE.

Tu ne trouves pas ça singulier ?

MADAME MARÈZE.

Ils se sont peut-être rencontrés là par hasard.

MARÈZE.

Dans ce cas, ils n'auraient pas visité le musée ensemble.... Et puis, j'ai surpris des sourires, des chuchotements des petites.... Enfin il y a quelque chose.

MADAME MARÈZE.

Quoi? ils sont du même métier.... Rien d'étonnant à ce qu'ils se voient en camarades.

MARÈZE.

En camarades? La vérité, c'est que, il y a un mois, ils ne se connaissaient pas et s'étaient à peine vus.... Naturellement, jamais Jacques n'entrait dans l'atelier des petites.... Comment ont-ils fait connaissance?... Comment se sont-ils liés? C'est ce que je ne devine pas.

MADAME MARÈZE.

Moi non plus, mon ami.

MARÈZE.

Une chose à noter, c'est que, dans le temps même où il devait commencer à la rencontrer, à se lier avec elle, il se faisait plus rare à la maison : nous le trouvions préoccupé... absent.... Qu'est-ce que tout cela signifie? Mais le plus grave, c'est encore que Jacques se soit caché de moi.... S'il ne s'agissait que de camaraderie, il m'en aurait parlé. Pourquoi n'a-t-il rien dit?

MADAME MARÈZE.

Je ne sais pas, mon ami.

MARÈZE.

Tu prends ça avec un calme!... C'est révoltant, ma parole!... Es-tu mère, oui ou non?

MADAME MARÈZE.

Mon Dieu! mon ami, je connais Jacques. Il est timide avec les femmes et n'aime au fond que son art. Je serais bien étonnée qu'il lui eût jamais parlé d'autre chose que de peinture.

MARÈZE.

Dans ce cas, il ne serait pas caché de moi.

MADAME MARÈZE.

Peut-être.... Enfin, à tout mettre au pis, ce n'est pas bien sérieux.... Une petite aventure de cœur.... C'est de son âge.

MAREZE.

Une petite aventure?... Ce que tu dis là est absurde, ma pauvre amie.... Tu parles comme s'il s'agissait d'une rencontre avec un petit modèle, ou avec quelque farceuse.... Mais Juliette n'est pas une fille avec qui l'on a une petite aventure, entends-tu?

MADAME MARÈZE.

Alors, tu dois être rassuré.

MARÈZE.

Rassuré... rassuré.... Pourvu que ce grand nigaud ne s'y soit pas mépris!... Vois-tu, si je savais qu'il ait eu de mauvaises intentions sur cette charmante fille, qu'il lui ait jamais manqué de respect....

MADAME MARÈZE.

Mais, mon ami, il faut croire qu'il ne lui a jamais manqué de respect... ou qu'elle le lui a pardonné... puisqu'ils visitent tranquillement les musées ensemble.

MARÈZE.

C'est vrai.... Au reste je te prie de croire qu'elle l'aurait vivement remis à sa place.

MADAME MARÈZE.

Alors, rien à craindre.

MARÈZE.

Rien à craindre.., pour elle, évidemment. Mais lui? Est-ce qu'on sait? Il est sauvage, mais il a de l'imagination, il s'emballe facilement.... Depuis quelque temps, il a une mine de déterré, et il n'est jamais à ce

qu'on lui dit.... Au fait pourquoi n'est-il pas encore ici? Quelle heure est-il?

MADAME MARÈZE.

Sept heures et demie. On peut encore l'attendre un peu.

MARÈZE.

Mettons-nous à table. Je veux lui donner une leçon. (Il sonne.) Servez, Solange! (Ils se mettent à table.) Alors, tu ne sais pas comment ça a commencé?

MADAME MARÈZE.

Quoi?

MARÈZE.

Cette... camaraderie de Jacques et de Juliette.... Tu n'as pas eu d'indices?

MADAME MARÈZE.

Non. Mais il l'avait quelquefois entrevue.... Il t'entendait continuellement faire son éloge.... Cela a dû piquer sa curiosité, et il a dû suffire, après cela, d'un hasard....

MARÈZE.

Bref, c'est ma faute?

MADAME MARÈZE.

Ce n'est toujours pas la mienne.

MARÈZE, regardant l'heure.

Sept heures quarante. Et il n'arrive pas. Où peut-il être?... Ah! les enfants!... Ça lui est bien égal que nous mangions la soupe froide... et que nous soyons là à nous ronger.... Il n'a pas envoyé de petit bleu, cette fois?

MADAME MARÈZE.

Dame! non.

MARÈZE.

C'est complet.... Veux-tu que je te dise? Ce garçon-là n'a pas de cœur. Apportez le rôti, Solange.... Tu n'as pas faim?

MADAME MARÈZE.

Pas trop.

MARÈZE.

Moi, non plus.... Tiens, une chose encore que je ne peux pas admettre, c'est que Juliette, elle aussi, ne m'ait pas dit un mot de tout cela.... Un pareil silence, après tout ce que j'avais fait pour elle et quand elle connaissait si bien mes sentiments, j'appelle ça de l'ingratitude.... Il est vrai que je ne la voyais plus que là-bas, au cours.... Si elle avait continué à venir ici, elle se serait confiée, elle m'aurait tout dit comme autrefois.... Mais pourquoi a-t-elle cessé de venir? Pourquoi?

MADAME MARÈZE.

Tu me l'as déjà demandé. Je ne sais pas.

MARÈZE.

Ah! l'ingrate, l'ingrate!

MADAME MARÈZE.

Alors, ne pense plus à elle.

MARÈZE.

Et lui, le méchant enfant!...

MADAME MARÈZE. Elle se lève pour relever le store. A part.

Ah! mais, ah! mais... il m'ennuie... et il me fait de la peine.... Aurais-je trop réussi?... (Se rasseyant.) Tu es ridicule.... Tu fais du drame avec rien du tout.

MARÈZE.

Et moi, je te dis....

MADAME MARÈZE.

Chut! Voilà ton fils.

SCÈNE IV

Les Mêmes, JACQUES.

JACQUES.

Je suis en retard?

MADAME MARÈZE.

Un peu.

JACQUES.

Je vous demande pardon.... L'encadreur est venu au moment où j'allais partir.... Et puis, mon atelier n'est pas tout près d'ici....

MARÈZE.

Évidemment.

JACQUES.

Vous m'en voulez?

MARÈZE.

Oh! moi, mon ami, j'en suis quitte pour me mettre à table sans toi.... Mais c'est ta mère qui s'inquiète.... Et alors, sa tête travaille.... Elle me disait encore tout à l'heure : « Quelle sottise est-il en train de faire?... Ça lui est bien égal que nous soyons là à nous ronger.... Vraiment, cet enfant n'a pas de cœur! »

MADAME MARÈZE, bondissant.

Moi, j'ai dit ça?... Tu ne le crois pas, mon petit Jacques? C'est ton père qui l'a dit.

MARÈZE.

Je l'ai dit parce que tu le pensais.

JACQUES, en mangeant.

Oh! je sens bien moi-même que je suis dans mon

tort.... Mais j'ai des motifs... que je ne peux pas vous dire maintenant.... Plus tard, vous saurez tout.

MARÈZE.

Quoi, tout?

JACQUES.

Plus tard, je vous dis : pas maintenant.

Un silence.

MADAME MARÈZE.

Tu manges trop vite, mon chéri, tu vas t'étouffer.

JACQUES.

Je mange parce que j'ai faim ; et j'ai faim parce que j'ai la conscience tranquille.... (Un silence.) A propos, papa, ton élection.

MARÈZE.

Eh bien?

JACQUES.

J'ai des renseignements. Ça marche on ne peut mieux. D'abord tu as pour toi les peintres.

MARÈZE.

On me disait le contraire tout à l'heure.

JACQUES.

Parce qu'ils ne veulent pas qu'on le sache. Mais tu les as, — à l'exception, bien entendu, de ton ami Garnoteau, qui mène contre toi une campagne sournoise et enragée. Mais justement, il en fait trop; il a fini par écœurer ses confrères eux-mêmes.... Et sais-tu ce qu'a dit le secrétaire perpétuel?

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'il a dit, cet imbécile?

JACQUES.

Il a dit : « Chut! »...

MARÈZE.

C'est déjà très aimable.

JACQUES.

Et il a ajouté : « Ne serait-ce que pour embêter Puymartin, l'élection de Marèze s'impose.... »

MARÈZE.

Il a dit ça, ce... cet animal?

MADAME MARÈZE.

Ah! tu ne dis plus « cet imbécile »!

JACQUES.

Enfin c'est couru.... Je serai demain à la porte de la boîte avant une heure et je t'apporterai la nouvelle au grand galop. Tu n'auras pas besoin de te déranger.

MARÈZE.

Merci, mon ami.

JACQUES.

Et vois si je suis gentil. Tu connais mes idées sur l'Institut. Eh bien, quand tu en seras, ça me fera plaisir tout de même. C'est d'un bon fils, pas vrai?

MARÈZE.

Ce qui serait d'un meilleur fils encore, ce serait d'être confiant avec nous... comme jadis.... Qu'est-ce que c'est enfin que ce grand secret que tu ne peux pas nous dire?

JACQUES.

Oh! rien d'inquiétant... au contraire....

MARÈZE.

Alors, parle, parle tout de suite.... Tu sais que nous t'aimons et que nous n'avons jamais été bien durs avec toi.... Allons, parle, mon petit.

JACQUES.

Eh bien... j'aime mieux parler à maman d'abord.

MARÈZE.

Parce que?

JACQUES.

Je ne peux pas te dire, papa. Mais ça vaudra mieux.

MADAME MARÈZE.

Va fumer une cigarette, Marèze.

JACQUES.

Et même deux, papa.

MARÈZE.

C'est bon, c'est bon... j'y vais.

Il sort par la baie du fond.

SCÈNE V

MADAME MARÈZE, JACQUES.

MADAME MARÈZE.

Ah! mon petit, je ne le dis pas à ton père: mais que je suis tourmentée à cause de toi! Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

JACQUES.

Maman, j'aime mademoiselle Dupuy.

MADAME MARÈZE.

Qui ça, mademoiselle Dupuy?

JACQUES.

Mademoiselle Juliette, si tu veux... Tu supposes bien qu'elle a un nom de famille?...

MADAME MARÈZE.

Je ne l'en empêche pas.

JACQUES.

Je l'aime... (ne dis rien, maman, tu parleras tout à l'heure)... je l'aime, depuis le jour où je l'ai rencontrée ici — tu te souviens? — et où je l'ai défendue contre toi... Nous avons causé, nous avons fait un pacte d'amitié... A partir de ce moment-là, je n'ai plus pensé qu'à elle... J'en ai passé des heures à l'attendre dans la rue, quand elle sortait de son petit cours, ou, le soir, quand elle rentrait chez elle... et cela, pour la voir seulement de loin... ou, quelquefois pour la rencontrer comme par hasard et causer un peu avec elle... C'est pour cela que je rentrais souvent tard à la maison; mais je n'osais pas vous dire pourquoi... Une fois, je l'ai vue à l'exposition des Raffet... Une autre fois, elle a bien voulu venir à Versailles avec moi et un de mes camarades — un garçon très sérieux, — pour qu'elle n'aie pas peur... Enfin, avant-hier, nous avons visité ensemble la salle des Primitifs... parce que je lui avais parlé de tableaux qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle n'avait pas bien vus .. Nous nous entendons très bien... Elle est tout à fait comme moi. Elle a tous mes goûts, toutes mes idées.., Enfin, maman je ne peux pas t'exprimer combien je l'aime.

MADAME MARÈZE.

Mais, mon enfant, pourquoi me dis-tu tout cela? Les jeunes gens n'ont pas coutume de raconter ces petites histoires-là à leur mère.

JACQUES.

C'est que, maman, je veux épouser mademoiselle Juliette.

MADAME MARÈZE.

Patatras! Tu veux épouser?...

JACQUES.

Oui, maman. Qu'est-ce que tu croyais donc?

MADAME MARÈZE.

Rien. Mais ce que tu dis là change bien la question. C'est tout autre chose... et c'est complètement fou... Tu n'as pas réfléchi, mon garçon.

JACQUES.

J'ai réfléchi, maman; et je suis sûr, absolument sûr, — tu entends? — que c'est ce que j'aurai fait de plus raisonnable dans ma vie.

MADAME MARÈZE.

Mon petit Jacques, je t'ai répondu jusqu'ici bien doucement. Mais un saint sortirait de ses gonds à entendre des sottises pareilles. C'est fou, je te le répète, et c'est impossible... Tu vas me faire le plaisir de rompre carrément avec cette demoiselle et de n'y plus penser.

JACQUES.

Mais enfin, maman, dis tes raisons.

MADAME MARÈZE.

Ce n'est pas la peine, elles sautent aux yeux... Un garçon comme toi n'épouse pas une fille comme elle... On ne se marie pas comme ça pour des bêtises... au hasard... par un coup de tête.

JACQUES.

Bref, on ne se marie pas par amour... Mais alors, maman, comment t'es-tu mariée? Je t'ai souvent entendue te vanter d'avoir fait un mariage de sentiment.

MADAME MARÈZE.

Moi, j'étais une honnête fille, je m'en flatte...

JACQUES.

Juliette est une honnête fille, maman!

MADAME MARÈZE.

Je n'en sais rien. Je veux le croire.

JACQUES.

Il faut que tu le croies.

MADAME MARÈZE.

Mais, en tout cas, elle n'est pas de ton monde!...

JACQUES.

Quel monde, maman?

MADAME MARÈZE.

Elle jouit d'une liberté qui est admise dans son milieu — et dont je ne te dirai pas qu'elle abuse, car je n'en sais rien... Mais tout cela n'est pas fait pour inspirer grande confiance: et enfin la façon dont elle s'est emparée de toi, mon pauvre enfant, et ce que cela suppose de manège, me ferait assez croire que j'avais raison quand je disais à ton père qu'elle n'était qu'une intrigante.

JACQUES.

Prends garde, maman; tu as tort de me blesser, comme tu fais, à chaque instant. Tu as dit : « cette demoiselle »; tu as dit d'un ton de mépris : « une fille comme elle » et voilà maintenant que tu l'appelles « une intrigante ». Eh bien! tout cela est injuste, profondément injuste. Demande plutôt à papa.

MADAME MARÈZE.

Oh! ton père...

JACQUES.

Il n'y a pas de jeune fille plus irréprochable que mademoiselle Dupuy... Je le sais bien, moi... parce

que, au commencement, j'ignorais moi-même ce que je voulais d'elle et je me figurais vaguement que peut-être... Mais, en la connaissant mieux, et sans qu'un seul mot ait été dit, je n'ai pas persisté dans cette mauvaise pensée. Elle n'a même pas eu avec moi le plus petit commencement de coquetterie... Je t'affirme qu'elle est digne de toute estime et de tout respect... Je te l'affirme, maman... entends-tu?...

MADAME MARÈZE.

Mais oui, mais oui, j'entends. Ne te congestionne pas.

JACQUES.

Ta première raison ne vaut donc rien. J'attends les autres.

MADAME MARÈZE

Au moins, toi, tu raisonnes ta folie... Ma parole... tu m'obliges à discuter, comme si c'était sérieux.

JACQUES.

C'est très sérieux, maman. Voyons, quelle objection as-tu encore à faire?

MADAME MARÈZE.

Mais, mon ami, il y en a tant, des objections, qu'on s'y perd et que je ne sais par où commencer... Mais elle n'a pas le sou, mais elle a même des charges, mais on ne sait pas d'où elle sort, mais tu es trop jeune, mais tu n'as pas de position, mais tu perdrais ton avenir, mais...

JACQUES.

Arrête un peu, maman, pour que je puisse m'y reconnaître. Tu dis : « Elle n'a pas le sou ». C'est vrai; mais elle gagne déjà sa vie et celle des siens; elle a du courage, de la volonté et déjà beaucoup de talent. Demande plutôt à papa.

MADAME MARÈZE.

Oh! ton père...

JACQUES.

Moi, j'ai trois mille francs de rente de bonne maman. Je vends déjà quelques tableaux... Nous travaillerons mieux quand nous serons ensemble... Et nous serons presque aussi riches pour commencer que vous l'étiez, toi et papa, quand vous vous êtes mariés. Est-ce vrai?

MADAME MARÈZE.

Va toujours.

JACQUES.

Tu dis : « On ne sait pas d'où elle sort. » On le sait très bien. Son père était officier supérieur.

MADAME MARÈZE.

Naturellement.

JACQUES.

Naturellement ou non, il l'était. Ces choses-là se voient. Sa mère est très bonne, d'excellentes façons et même distinguées.

MADAME MARÈZE.

Comment le sais-tu?

JACQUES.

Parce que je l'ai vue.

MADAME MARÈZE.

Tu l'as vue? C'est complet.

JACQUES.

J'ai été la voir un jour, en dehors de Juliette... sous un prétexte habile...

MADAME MARÈZE.

Je m'en rapporte à toi.

JACQUES.

Et j'ai vu aussi le petit frère qui est très gentil et qui dessine déjà pas mal... Enfin, c'est une famille très convenable, très respectable... Demande plutôt à papa!

MADAME MARÈZE.

C'est bon, c'est bon.

JACQUES.

Tu dis ensuite que je suis trop jeune. J'ai vingt-trois ans, elle en a vingt-deux. C'est parfait. Nous serons heureux plus longtemps. Et nous donnerons un bon exemple. Tous les économistes recommandent les mariages précoces.

MADAME MARÈZE.

Pour ce que ça leur coûte! Ce n'est pas eux qui vous nourriront.

JACQUES.

Tu dis enfin que je perds mon avenir. Je l'assure, au contraire, parce que, étant heureux, aimant une femme qui aimera les mêmes choses que moi, le travail me sera une joie... Je te jure, maman, je te jure qu'avec Juliette j'aurai du talent. Tu verras, tu verras... Et maintenant il me semble que j'ai détruit l'une après l'autre toutes tes objections.

MADAME MARÈZE.

Et elles ne s'en portent pas moins bien, mon petit enfant... Tu m'attristes, Jacques, et tu m'effrayes. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que tu veux faire un mariage où, pour entrée de jeu, tu aurais trois personnes à soutenir... (Signe de dénégation de Jacques.) Et avec quoi?... Je n'ai pas besoin de te dire que je rêvais pour toi autre chose... Voilà ton père de l'Institut, ou

tout comme... Tu peux, dans quelques années, faire un beau, très beau mariage, qui te permettrait de travailler sans cette cruelle inquiétude du lendemain que ton père et moi nous avons connue un moment... Voilà le rêve que j'avais fait, et je t'avoue qu'il me serait dur, bien dur, d'y renoncer... Aussi, je n'y renonce pas.

JACQUES.

Maman, je serais peut-être malheureux comme les pierres avec ton beau mariage, ou bien je ne ficherais plus rien... Un beau mariage, maman, c'est celui où l'on s'aime et où l'on peut vivre et se développer selon sa nature... Je ne serai jamais un peintre mondain, un peintre pour snobs... J'ai des goûts très simples : je ne tiens pas au luxe que tant d'idiots confondent avec l'art. S'il le fallait, je vivrais content, à la campagne, avec cent sous par jour. Juliette aussi... Je n'aurais même pas besoin d'atelier, puisque je ne comprends que le plein air... Ce que tu rêves pour moi, maman, c'est, au fond, un mariage de mufle... Cela ne nous ressemble pas. Tu sais bien que les confrères nous regardent un peu comme des bohèmes... Nous ne sommes pas des bourgeois... Demande plutôt à papa !

MADAME MARÈZE.

« Demande plutôt à papa ! demande plutôt à papa ! » Eh bien, je vais lui demander, à ton père, ce qu'il pense de ton idée, et tu vas voir ce qu'il répondra.

JACQUES.

Oh ! ça, je n'en suis pas autrement en peine... J'ai voulu te parler d'abord à toi, parce que je prévoyais bien que ce serait toi qui ferais le plus de résistance. Mais papa a bien l'esprit trop libre... et, d'ailleurs, il estime trop mademoiselle Dupuy pour...

MADAME MARÈZE.

Tu crois ça, mon garçon?... Eh bien, le voilà, ton père: nous allons savoir ce qu'il en pense, et tout de suite!

Marèze rentre par la baie du fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARÈZE.

MADAME MARÈZE.

Sais-tu ce qu'il y a, Marèze? Ton fils veut épouser mademoiselle Juliette.

MARÈZE.

Quoi? quoi?...

MADAME MARÈZE.

Tu as bien entendu. Jacques... veut épouser... mademoiselle Juliette.

MARÈZE.

Tu dis?... Voyons, laissez-moi me remettre... Jacques veut épouser?... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?...

JACQUES.

Ce n'est pas une plaisanterie, papa.

MADAME MARÈZE.

Oh! je lui ai pourtant dit tout ce que je devais : qu'il est trop jeune, que ce serait la misère, qu'il perd son avenir, que nous avions rêvé pour lui autre chose...

MARÈZE, absorbé.

Oui, oui, sans doute... Mais cela n'est rien... Ce n'est pas ça qui m'inquiète...

MADAME MARÈZE.

Hein ?

MARÈZE.

Non... C'est simplement fou; je n'ai pas à m'en occuper... C'est comme s'il n'avait rien dit... Ce qui m'intéresse, c'est comment cette idée a pu lui venir... Voyons, Jacques, ne me cache rien... Tu ne la connaissais pas, Juliette, ou à peine... Elle est très discrète, très réservée, très fière... Et voilà que... Voyons, que s'est-il passé? Comment es-tu parvenu à te lier avec elle au point de songer... Où l'as-tu rencontrée?... Dans quelles circonstances? Mais parle donc!

JACQUES.

Bien volontiers, papa. Je le disais à maman tout à l'heure; j'ai eu trois fois avec mademoiselle Dupuy des conversations de camarade et d'ami... D'autres fois, je m'arrangeais pour la voir, de loin, sortir de chez elle ou y rentrer... ou bien pour la croiser dans la rue, la saluer, échanger quelques mots avec elle.

MARÈZE.

Alors, tu vois bien que ça n'est pas sérieux. Mais... la première fois que tu lui as parlé, où était-ce?

JACQUES.

C'était à la porte de ton atelier, là-bas, un jour que maman m'avait donné une commission pour toi.

MARÈZE.

Et la seconde fois?

MADAME MARÈZE.

Laisse donc ça, Marèze. Quelle importance ça a-t-il?

MARÈZE.

Ça me regarde. Je veux savoir. Parle, mon petit.

JACQUES.

La seconde fois que je l'ai vue, c'est l'après-midi du jour où Garnoteau a déjeuné à la maison.... J'étais seul dans l'atelier; elle est venue chercher un carton qu'elle avait oublié.... Nous avons causé un peu.... Maman est entrée et lui a dit des choses désagréables... que je n'ai pas voulu te rapporter... parce que c'était inutile.

MARÈZE.

Quoi?... Qu'est-ce que ta mère lui a dit?

JACQUES.

Qu'elle te voyait assez au dehors sans te faire encore des visites à la maison.

MARÈZE, à madame Marèze.

Tu as eu le front?... Je comprends qu'après cela elle n'ait plus osé reparaître ici, pauvre petite!

JACQUES.

J'ai pris alors la défense de mademoiselle Dupuy... et, ma foi je crois bien que c'est à partir de ce moment-là que, la voyant si injustement traitée chez nous, je me suis mis à l'aimer.

MARÈZE, à madame Marèze.

En sorte que, si ce nigaud a perdu la tête et s'il a voulu faire une mauvaise action, c'est en grande partie ton ouvrage! Tous mes compliments, ma femme!

JACQUES.

Tu as des mots, papa! En quoi, diable! est-ce une mauvaise action que de vouloir épouser une jeune fille aussi irréprochable, de ton propre aveu, que mademoiselle Dupuy?

MARÈZE.

L'épouser? Ça mon ami, jamais! D'abord tu ne la mérites pas! Et puis, sais-tu si elle t'aime? Te l'a-t-elle dit? Sois sincère, réponds. Te l'a-t-elle dit?

JACQUES.

Mon Dieu, papa, on sent ces choses-là sans qu'elles soient dites formellement....

MARÈZE.

Donc, elle ne te l'a pas dit. Alors, pourquoi ne l'as-tu pas laissée tranquille?... Quelle était ton idée?... Qu'est-ce que tu attendais d'elle?... Ah! je te devine, va! En voyant une pauvre fille sans défense, seule dans la vie, tu t'es dit : « Qui sait? » Et tu t'es mis à la poursuivre, à la traquer, à l'assommer de tes déclarations... peut-être même à exploiter les sentiments d'affection et de reconnaissance qu'elle peut avoir pour moi!... Et, comme elle t'envoyait promener, tu as eu recours au grand moyen... la proposition de mariage.... Eh bien, je te le dis comme je le pense : ça n'est pas joli, mon garçon!

MADAME MARÈZE.

Marèze!

JACQUES.

Écoute, papa; quand tu seras de sang-froid....

MARÈZE.

« Quand je serai de sang-froid. » Qu'est-ce que tu veux dire par là?

JACQUES.

Oh! papa, rien qui puisse t'offenser. Mais je suis étonné de tout ce que tu imagines et de la façon dont tu me traites.... Je comprendrais que, comme maman, tu me donnes de bonnes grosses raisons....

MARÈZE.

Oh! les raisons de ta mère, ça m'est bien égal!

JACQUES.

Justement, et c'est là que je ne comprends plus. Si les raisons de maman ne te touchent pas; si, comme moi, tu estimes mademoiselle Juliette; si tu crois, comme moi, qu'il n'est pas nécessaire que je fasse ce que les bourgeois appellent un beau mariage... alors, je ne m'explique plus ta résistance et ton indignation. Du moment que tu ne repousses pas ce mariage pour des motifs d'ordre pratique, ou d'intérêt, ou de vanité, quelle raison as-tu de le repousser? Encore une fois, j'admettrais, à la rigueur, que mon projet te paraisse imprudent, peu sensé, et que tu me le dises tranquillement. Mais ce n'est pas cela, il y a donc autre chose.

MARÈZE.

Qu'est-ce que tu veux dire? Prends garde!

JACQUES.

Tu ne me traites pas comme un fils qui a pu se tromper : tu me traites comme un criminel. Tu mets dans ton refus de la colère, tu y joins des injures, des accusations odieuses.... Pourquoi, papa, pourquoi?

MARÈZE.

Eh! j'y mets de la colère parce que... parce que.... Tu es là... content de toi.... Tu as l'air de croire que cette enfant était faite pour toi... que tu n'avais qu'à te baisser... qu'elle ne pouvait pas résister à ta séduction.... Eh bien quoi?... oui, ça m'exaspère!

JACQUES.

Enfin, papa, c'est bien étrange, mais on dirait que je te la prends.

MARÈZE.

Eh bien, oui, tu me la prends! et c'est cela qui est abominable.... Dieu sait si notre amitié était innocente!... Mais cette enfant-là... je ne peux pas dire ce qu'elle était pour moi.... Un rayon de soleil d'automne... une grâce... une chanson... une romance, si tu veux... la dernière.... Elle me refaisait un cœur jeune malgré mes rides.... Elle avait la charité de me laisser croire qu'elle avait besoin de moi.... Non, je ne peux pas dire... mais tu comprendras... plus tard.... Et tu veux me la prendre?... De quel droit?

JACQUES.

Eh! du droit de mon âge!

MARÈZE.

Du droit de ton âge? Tu me dis ça en face? Tu me dis en face que je suis un vieux, que je suis ridicule, que je me trompe de saison, que je n'ai plus qu'à faire mon paquet?... Et tu me bafoues après m'avoir fait dire des choses... que je ne devais pas dire... que tu es trop grossier pour comprendre, trop entêté de ta jeunesse, de ta brutale jeunesse... et que j'ai honte, enfin, d'avoir dites devant ta mère et devant toi.... Tu ricanes, imbécile? (Jacques ne ricane pas du tout). Ah! tiens, va-t'en! va-t'en! ou je ne réponds pas de moi.

JACQUES.

Oh! papa! papa!

MADAME MARÈZE.

Va-t'en, mon pauvre petit!

JACQUES.

Oui, maman.

Il sort

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME MARÈZE à part.

Ah! oui, j'ai bien travaillé! (A Solange, qui est entrée pour desservir, pendant que Marèze reste affalé, la tête dans ses mains.) Solange, savez-vous l'adresse de mademoiselle Dupuy?

SOLANGE.

Qui ça, mademoiselle Dupuy?

MADAME MARÈZE.

La massière.

SOLANGE.

Elle doit être dans le livre d'adresses de monsieur.

MADAME MARÈZE va prendre le livre d'adresses et le feuillette.

Mademoiselle Dupuy... rue....

Elle se dispose à écrire.

ACTE QUATRIÈME

L'atelier de Marèze.

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE, MADAME MARÈZE, SOLANGE.

MARÈZE.

Solange, monsieur Jacques est-il rentré, cette nuit?

SOLANGE.

Mais oui, monsieur.

MARÈZE.

A quelle heure?

SOLANGE.

Vers minuit. Monsieur ne l'a pas vu? J'ai cependant aperçu monsieur qui avait entr'ouvert la porte sur l'escalier et qui guettait. Monsieur Jacques a dû nécessairement passer devant monsieur en remontant à sa chambre.

MARÈZE.

C'est bon, c'est bon.... (Solange sort.) Mais qu'est-ce qu'il a pu faire jusqu'à minuit?... Il a dû aller la voir. . pleurer auprès d'elle.... Nigaud, va!

MADAME MARÈZE.

C'est possible, mon ami.

MARÈZE.

Ou bien il s'est promené dans les rues en se croyant désespéré.

MADAME MARÈZE.

C'est possible encore.

MARÈZE.

Et où est-il à présent?

MADAME MARÈZE.

Dans sa chambre, je suppose.

MARÈZE.

Pourquoi n'est-il pas descendu?

MADAME MARÈZE.

Dame, mon ami, après la façon dont tu l'as mis à la porte...

MARÈZE.

Je ne l'ai pas mis à la porte pour le reste de sa vie.

MADAME MARÈZE.

Il ne pouvait pas savoir.

MARÈZE.

Enfin, il devrait être ici.

MADAME MARÈZE.

Faut-il l'appeler?

MARÈZE.

Non, non. Il reviendra quand il aura faim.... Ce malheureux enfant m'a fait trop de peine.... C'est insensé, quand on y songe.... Il est bien clair que ce mariage est impossible. C'est toujours ton avis, n'est-ce-pas?

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Car enfin... je ne songe pas à moi dans tout cela... mais tu avais raison hier.... Il est trop jeune ; ce serait épouser la misère... perdre son avenir.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Tu boudes?

MADAME MARÈZE.

Non, mon ami, je te réponds.

MARÈZE.

Tu es toujours de mon avis ; donc tu boudes.

MADAME MARÈZE.

Tu m'avoueras qu'après ce que tu as dit devant moi, hier soir...

MARÈZE.

Je ne t'ai rien appris de nouveau.

MADAME MARÈZE.

Tu m'en as appris encore plus que je n'en devinais... Tu as été cruel... Pour la première fois tu as confessé tout haut des choses qui m'humilient et qui me torturent, tu le sais bien... Je ne te demandais pas tant de franchise, mon ami.

MARÈZE.

Ce n'est pas à toi que je parlais... Et puis... c'était involontaire... Enfin, je ne veux pas que tu boudes... Cela m'est très pénible, surtout en ce moment.

MADAME MARÈZE.

Tu es admirable! En somme, tu veux faire ce qu'il te plaît, mais tu ne veux pas que j'aie l'air d'en souffrir. Tu veux me tourmenter et rester bien avec moi.

MARÈZE.

C'est vrai. Je ne peux pas supporter que tu m'en veuilles. Ça prouve que je t'aime bien tout de même, ma pauvre femme... Et puis je ne veux pas que tu m'en veuilles, parce que c'est injuste, parce que j'ai conscience de n'être pas méchant, de ne jamais mériter que tu sois mal avec moi, quelles que soient les apparences... D'ailleurs, moi aussi j'aurais des reproches à te faire si je voulais. C'est toi qui, en te montrant si injuste pour cette pauvre petite, as fourni à Jacques l'occasion de s'échauffer pour elle; et tout est parti de là, il ne faudrait pourtant pas l'oublier.

MADAME MARÈZE.

C'est entendu, mon ami. C'est moi qui ai commencé... (Bondissant.) Ah! mon Dieu, et ton élection?

MARÈZE.

C'est dans une heure. Parole d'honneur, je n'y pensais pas... C'est drôle, hein? Qui est-ce qui nous aurait dit que, ce jour-là, nous penserions à autre chose?

MADAME MARÈZE.

Comment saurons-nous le résultat?

MARÈZE.

Hé, que m'importe!... Et tu sais, quand je dis: « Que m'importe! » je suis presque sincère. Oui, j'en suis là... Mais sapristi, où est donc Jacques?

MADAME MARÈZE.

Le voilà, mon ami.

Jacques entre par une des portes de gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES.

MARÈZE.

Ah! c'est toi?

JACQUES.

Il faut encore que je m'en aille?

MARÈZE.

Non.

JACQUES.

Je reviens quoique tu m'aies mis à la porte, parce que je ne dois pas t'abandonner un jour comme aujourd'hui. Tu n'as personne là-bas?

MARÈZE.

Non.

JACQUES.

Alors j'irai.

MARÈZE.

Comme tu voudras.

MADAME MARÈZE.

Mais tu n'as pas mangé?

JACQUES.

Non; ni dormi.

MARÈZE.

Moi non plus.

MADAME MARÈZE.

Moi non plus.

JACQUES.

Alors, vous avez eu le temps de réfléchir. Qu'avez-vous décidé ?

MARÈZE.

Mais nous te l'avons dit hier. Nous prends-tu pour des girouettes?

JACQUES.

Je vous croyais de braves gens. Je vous croyais capables de revenir sur une décision injuste.

MARÈZE.

Ah çà!...

MADAME MARÈZE.

N'irrite pas ton père, mon enfant.

JACQUES.

Oh! je sais, il y a dans l'esprit de papa quelque chose que je ne comprends pas bien, mais dont je n'ai pas peur... Je suis sûr des sentiments de Juliette... c'est l'essentiel... Et alors... je serai aussi patient et je le serai aussi longtemps qu'il le faudra.

MARÈZE.

Tu dis?...

MADAME MARÈZE.

Avant de sortir, passe par la salle à manger et prends quelque chose, mon petit Jacques, je t'en prie.

JACQUES.

Oui, maman.

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins JACQUES.

MADAME MARÈZE.

Il est gentil de revenir comme ça... de lui-même. .

MARÈZE.

Parbleu ! où irait-il?

MADAME MARÈZE.

Il n'a pas bonne mine.

MARÈZE.

C'est ça qui m'est égal !

MADAME MARÈZE.

Tu deviens mauvais, Marèze.

MARÈZE.

Parce que je souffre.

MADAME MARÈZE.

Lui aussi. Nous devons être d'autant meilleurs pour lui que nous sommes obligés de lui faire du mal.

MARÈZE.

Ah ! comme on voit bien qu'au fond... tout au fond, tu n'es pas fâchée de ce qui arrive !

MADAME MARÈZE.

Peux-tu dire ça après la façon dont j'ai reçu ton fils hier !

MARÈZE.

Oh! tu ne veux pas plus que moi de ce mariage, j'en suis persuadé. Mais... le reste... le petit roman .. l'idée

— d'ailleurs stupide — que, dans cette histoire, j'ai un rôle de dupe... avoue que tout ça ne te déplaît pas.

MADAME MARÈZE.

Tu es insupportable, mon ami.

SOLANGE, apportant une carte.

Madame peut-elle recevoir ?

MADAME MARÈZE.

Oui, faites entrer.

MARÈZE.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME MARÈZE.

Madame Champguillou.

MARÈZE.

Oh! là là... je ne veux pas la voir... (A Solange.) Jacques est-il encore là?

SOLANGE.

Non, monsieur, il est parti.

MARÈZE.

Bien! (A madame Marèze.) Tu m'appelleras dès que cette vieille pie aura filé.

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami, sois tranquille.

Marèze sort, Solange introduit Juliette.

SCÈNE IV

MADAME MARÈZE, JULIETTE.

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Madame...

MADAME MARÈZE.

Je vous remercie d'être venue, mademoiselle. (Elle lui montre un siège.) Il est certain qu'après notre courte conversation d'il y a un mois, vous aviez le droit d'hésiter à vous rendre ici. Mais je vous ai expliqué dans ma lettre que cette entrevue était nécessaire, urgente, et que je vous serais reconnaissante de la faciliter... (Un temps.) Vous avez sans doute des raisons de ne pas me considérer comme une amie. Mais vous verrez que, du moins, je ne suis pas une femme dissimulée. Je vous demande de parler, vous aussi, en toute franchise. Il faut tout nous dire; c'est le seul moyen de nous tirer de là.

JULIETTE.

De quoi s'agit-il, madame?

MADAME MARÈZE.

Vous vous en doutez bien?

JULIETTE.

Pas du tout, madame.

MADAME MARÈZE.

Cela me surprend un peu, mademoiselle. Mais il vaut mieux, en tout cas, que je vous expose les faits... Depuis un mois environ, mon fils Jacques nous

donnait de l'inquiétude. Il rentrait tard à la maison : il était distrait... absorbé... Hier, enfin, il nous a dit, à son père et à moi... qu'il vous aimait... et qu'il voulait vous épouser.

JULIETTE.

Ah ?

MADAME MARÈZE.

Je ne prétends nullement, mademoiselle, que vous en soyez indigne... Mais, n'est-ce pas? notre point de vue ne peut pas être le même que le vôtre dans cette affaire... L'âge de Jacques serait déjà une objection suffisante... Enfin, nous avons dû lui faire comprendre, son père et moi, que nous ne pouvions consentir à ce mariage, et je dois ajouter que monsieur Marèze a mis dans son refus une énergie particulière.

JULIETTE.

Ah?

MADAME MARÈZE.

Des paroles pénibles ont été échangées entre le père et le fils. Jacques est ou se croit désespéré. Marèze souffre vraiment. Tout cela est très douloureux. Et... permettez-moi de vous le dire, mademoiselle... tout cela est votre œuvre...

JULIETTE.

Ah?

MADAME MARÈZE.

Je ne dis pas que vous l'ayez voulu... bien qu'il me soit difficile de croire que Jacques en fût venu là, si vous ne vous y étiez pas un peu prêtée... Mais enfin voilà les faits... Nous étions tous les trois bien tranquilles... Malgré vous, je le veux bien... et par un charme que vous ignorez sans doute vous-même...

vous m'avez pris d'abord mon mari... A présent vous me prenez mon fils... C'est tout de même un peu fort, vous en conviendrez... Autrement dit, vous m'avez pris tout le meilleur de ma vie et vous êtes certainement la personne par qui j'ai le plus souffert.

JULIETTE, se levant et saluant pour sortir.

Madame...

MADAME MARÈZE.

Non! non! non!... Restez!... Je suis si maladroite!... Je ne voulais pourtant pas vous blesser... Rasseyez-vous... il le faut... je vous en prie... (Juliette se rassied.) Je ne vous reproche rien, je sais me mettre à votre place, entrer dans vos intérêts... C'est la faute de Marèze et de Jacques. Il était bien naturel que vous ne les rebutiez pas... Mais quelle est la victime là dedans? Moi. Il est donc bien naturel aussi que je cherche avec vous comment nous pouvons sortir d'une situation si triste... Vous êtes intelligente!... vous ne devez pas être méchante, puisqu'on vous aime tant... Nous chercherons la solution ensemble et nous la trouverons.

JULIETTE.

Vous avez tout dit, madame?

MADAME MARÈZE.

Oui... je crois.

JULIETTE.

Eh bien, madame, je suis obligée de vous répondre que vous vous êtes absolument trompée... Je ne sais pas si je vous ai pris votre mari; je n'ai du moins rien fait pour cela, si ce n'est de lui témoigner l'affection la plus respectueuse et de lui être profondément reconnaissante des bontés qu'il avait pour moi... Et quant à monsieur Jacques... jamais, madame, il ne

m'a dit qu'il voulait m'épouser... jamais il ne m'a même dit qu'il m'aimait...

MADAME MARÈZE.

Comment?

JULIETTE.

Vous pouvez le lui demander, madame. Je vais tout vous dire à mon tour, car je n'ai rien à cacher. J'ai fait la connaissance de monsieur Jacques le jour où je l'ai rencontré chez vous... vous vous souvenez, n'est-ce pas?... Je ne pouvais pas lui en vouloir d'avoir pris si gentiment ma défense. Nous nous sommes revus de temps en temps... Nous avons visité ensemble une exposition... des musées... Ça ne m'ennuyait pas, quoique ce fût parfaitement innocent... Mais oui, madame. Ça ne m'ennuyait pas parce que monsieur Jacques est très spontané, très naturel, d'une sincérité délicieuse, et puis parce qu'il a des idées et que, lorsqu'il parle de son art, il y met toute son âme... Ça m'amusait de le voir vivre... J'avoue que je le rencontrais dans la rue « par hasard » un peu plus souvent qu'il n'était strictement vraisemblable... Maintenant que j'y songe, j'aurais peut-être dû parler de ces rencontres à monsieur Marèze... Je ne l'ai pas fait... je ne sais pas bien pourquoi... peut-être pour ne pas l'inquiéter inutilement... — Alors, me direz-vous, il fallait peu à peu cesser de voir monsieur Jacques. — Peut-être. Mais, que voulez-vous, madame, je ne suis pas parfaite. Ces causeries m'étaient agréables... Monsieur Jacques paraît d'ailleurs si jeune que je le regardais un peu comme un enfant... Puis... je suis libre... ma profession m'a accoutumée aux camaraderies de jeunes gens... Et, enfin, je ne pouvais sentir le péril de rencontres où, je vous le répète, monsieur Jacques m'a beaucoup parlé de peinture, jamais

d'amour. Voilà toute l'histoire, madame. Je vous l'ai contée sans rien déguiser.

MADAME MARÈZE.

Je n'en reviens pas! Alors Jacques ne vous a pas dit une seule fois...

JULIETTE.

Non, madame.

MADAME MARÈZE.

Il est donc bête?... Je veux dire... enfin je m'entends... Et il n'a pas été vous voir, hier soir, après ce qui s'est passé ici?

JULIETTE.

Non, madame.

MADAME MARÈZE.

C'est extraordinaire... Mais, si vous dites vrai, mademoiselle...

JULIETTE.

Je dis vrai, madame.

MADAME MARÈZE.

Cela va donc bien faciliter les choses... Je reconnais mademoiselle, que vous n'êtes peut-être pas entièrement responsable de ce qui arrive...

JULIETTE.

Je ne le suis pas du tout, madame.

MADAME MARÈZE.

Vous ne l'êtes pas du tout, soit. Mais, pour moi, la situation reste la même entre le père et le fils... Je ne peux plus vivre comme ça! je ne peux plus vivre comme ça!... Et je ne vois qu'une solution... Nous parlons à cœur ouvert, n'est-ce pas? Eh bien... ne pensez-vous

pas, comme moi, que si... vous consentiez... moyennant, bien entendu... ce ne serait que trop légitime... moyennant, dis-je... (Juliette la regarde en face. A part.) Voilà que je n'ose pas.

JULIETTE.

Je ferai ce que vous désirez, madame, et je le ferai pour rien... Moi non plus, je ne peux plus vivre comme ça... Si vous êtes malheureuse, je ne suis pas très heureuse non plus depuis quelque temps. J'avais un grand bonheur dans ma vie : l'amitié de monsieur Marèze : je ne l'ai plus, ou, du moins, elle s'est faite, par vous, circonspecte et craintive, et vous m'avez envié même le petit privilège de voir quelquefois mon maître chez lui... Je croyais avoir en monsieur Jacques un bon et franc camarade : je m'étais trompée... c'est autre chose... et me voilà suspecte de séduction et de détournement ; et voilà qu'on souffre, me dites-vous, et qu'on va peut-être se haïr à cause de moi... Pourquoi? Qu'ai-je fait pour cela? Qu'a-t-on à me reprocher?... Avouez, madame, que je n'ai pas de chance! Mais aussi j'en ai assez de ces soupçons, de ces accusations sourdes et de tout ce drame que je déchaîne sans le savoir. Je ne veux pas le prolonger par ma présence. Je me sentirais gênée devant mon maître, comme si j'étais coupable ; je me dirais que je lui vaux sans doute des ennuis à la maison ; je serais obligée d'éviter monsieur Jacques dans la rue... je ne serais plus libre de mes pas, de mes gestes, de mes yeux... Non, non, je ne veux pas d'une vie pareille!... J'aurais dû déjà prendre parti... J'hésitais parce qu'il faut vivre... Mais on peut vivre partout... Je m'en vais... Je ne quitte pas seulement l'atelier, car, si je restais à Paris, vous ne seriez pas encore tranquille, vous craindriez des rencontres, les mauvaises plaisanteries du hasard, les regrets ou la pitié de mon-

sieur Marèze... Je quitte Paris avec les miens, je vous débarrasse. Vous avez ma promesse, madame.

Elle se lève.

MADAME MARÈZE.

Mais, mais.... où irez-vous?

JULIETTE.

Oh! je puis vous le dire... Sans ça vous croiriez que je veux vous impressionner par un beau geste et que je joue le tout pour le tout... On m'a offert dernièrement une place de professeur de dessin dans un pensionnat de jeunes filles à Lyon. J'irai.

MADAME MARÈZE.

Mais... comment vivrez-vous?... Car enfin...

JULIETTE.

Permettez-moi de vous dire respectueusement que cela c'est mon affaire. (Saluant.) Madame...

MADAME MARÈZE.

Non!... non!... Je ne veux pas que vous sortiez comme ça!... Vous m'étonnez vraiment... Vous m'étonnez... Je commence à croire que je ne vous connaissais pas très bien... Je ne m'attendais pas... Non, non, restez... Je suis ennuyée... très ennuyée (Allant à une porte et appelant.) Marèze! Écoutez, mademoiselle... Ce que vous m'avez dit de vos relations avec Jacques... je vous demande seulement de le répéter devant mon mari. Vous ne pouvez pas me refuser ça.

JULIETTE.

De grâce, madame...

MADAME MARÈZE.

Si! si! Il le faut... Je dois l'exiger de vous. Je le dois... parce que c'est honnête... Je ne suis pas si mauvaise que j'en ai l'air, vous savez!

Entre Marèze.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARÈZE.

MARÈZE.

Hein! quoi? C'est vous, Juliette? (A madame Marèze.) Pourquoi m'as-tu dit que c'était... (A Juliette.) Mais comment êtes-vous ici?

MADAME MARÈZE.

C'est moi qui l'ai appelée, mon ami, je voulais lui parler.

MARÈZE.

Comme ça, sans me prévenir?... Et qu'est-ce que tu lui as dit? Qu'est-ce que vous a dit ma femme? Pas de choses désagréables, au moins?... Cela, je ne le tolérerais... parce que je vous aime toujours beaucoup, Juliette.

MADAME MARÈZE.

Ce qui peut t'intéresser, mon ami, ce n'est pas ce que j'ai dit à mademoiselle; c'est ce que mademoiselle m'a dit.

MARÈZE.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle t'a dit?

MADAME MARÈZE.

Ton fils est un serin. Quand il nous a joué sa grande scène hier, nous nous figurions qu'il était d'accord avec mademoiselle, que du moins elle était au courant. Eh bien, pas du tout. Jamais il ne lui a dit un mot d'amour ni de mariage.

MARÈZE, ahuri, à Juliette.

C'est vrai?

JULIETTE.

Oui, cher maître.

MARÈZE.

Vous ignoriez sa démarche d'hier?

JULIETTE.

Absolument.

MARÈZE.

Ainsi... tout s'est passé dans sa tête?

JULIETTE.

Il paraît.

MARÈZE.

Eh bien, mais... c'est parfait... C'est idiot, mais c'est parfait... Sapristi! j'ai un fameux poids de moins... (Se ravisant.) Oui, mais... dites-moi, Juliette... ce que je vais vous demander est un peu délicat... mais vous pouvez tout dire à votre vieux maître... Si ce nigaud a pu se faire une illusion de cette taille... ne serait-ce pas qu'il a cru... sans qu'un mot précis ait été prononcé... que votre manière d'être avec lui l'autorisait... Enfin... vous, Juliette... vous ne l'aimez pas? vous ne pouvez pas l'aimer?

JULIETTE.

Évidemment, cher maître, je ne puis pas.

MARÈZE.

Vous ne pouvez pas, c'est bien certain... Mais vous ne répondez pas directement... Voyons, Juliette, l'aimeriez-vous?

JULIETTE.

J'ai beaucoup d'amitié pour lui.

MARÈZE.

Et vous avez raison... Mais rien de plus, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Rien de plus, cher maître.

MARÈZE.

Voilà donc bien du drame pour rien... Mais tout est bien comme ça... Nous nous retrouvons comme avant. Rien de changé, c'est à merveille.

JULIETTE.

Si, mon cher maître, il y a quelque chose de changé. Les figures que nous faisons en sont la preuve... Et c'est pourquoi je quitte l'atelier, et je quitte même Paris... J'ai dit mes raisons à madame Marèze; elle les a parfaitement comprises et vous les redira. Il me serait trop pénible de les répéter moi-même.

MARÈZE.

Quoi? Qu'est-ce qu'elle dit? Elle aussi est folle!... Vous êtes folle, Juliette... Vos raisons, je m'en moque... Si vos raisons s'appellent Jacques, le garçon voyagera... D'abord vous n'avez pas le droit de me quitter. Je vais lâcher un gros mot; tant pis! Ce serait de l'ingratitude. (Geste douloureux de Juliette. Elle n'est pas dans votre cœur, je le sais. Alors, pourquoi agir comme si elle y était?... J'ai besoin de vous, moi... Vous m'êtes nécessaire... même pour mon art... parce qu'on ne fait pas seulement de la peinture avec la tête et avec la main, mais avec un cœur où fleurit quelque chose... et c'est vous ma dernière fleur... Et puis... j'ai l'air de ne penser qu'à moi dans tout cela... mais je n'ai pas le droit non plus, moi, de vous abandonner... Quitter Paris? Qu'est-ce que vous feriez? Donner des leçons de dessin, si vous en trouvez, dans un couvent de province?... Et encore, il n'y en a plus, de couvents!... Ce serait la misère, ma pauvre enfant, la misère noire. Non, non! je commettrais un crime

en vous laissant partir... un crime dont je mourrais... et ce serait bien fait!

JULIETTE.

Il faut pourtant que je parte, mon cher maître. Quelle autre solution voyez-vous?

MADAME MARÈZE.

J'en vois une.

MARÈZE.

Dis!

MADAME MARÈZE.

Laisse-moi seule avec mademoiselle.

MARÈZE.

Ah! non, non, non! C'est parce qu'elle a causé avec toi qu'elle veut partir. Je ne veux plus que tu lui parles sans moi. Je reste.

MADAME MARÈZE.

A ton aise. Mais alors tu feras tout manquer.

MARÈZE.

Quoi? tout manquer?

MADAME MARÈZE.

Ce que tu veux, c'est qu'elle ne parte pas? Eh bien, aie confiance en moi; je ne te demande que deux minutes...

MARÈZE.

Deux minutes?

MADAME MARÈZE.

Oui.

MARÈZE.

Deux minutes, soit. Mais, ma parole! tu me fais marcher comme un toton.

MADAME MARÈZE.

Va, va, c'est pour ton bien.

Marèze sort par la porte de droite.

SCÈNE VI

MADAME MARÈZE, JULIETTE.

MADAME MARÈZE.

Savez-vous, mademoiselle, quelle serait la solution? la bonne? la vraie? la seule?... Mon pauvre Jacques vous aime pour de bon. Vous dites que vous n'avez pour lui que de l'amitié... Peut-être le dites-vous par un sentiment de délicatesse... ou de fierté, que j'apprécie, croyez-le bien. Mais enfin, si je vous disais : Épousez-le! je vous le donne!

JULIETTE.

Je serais très touchée... très reconnaissante... très heureuse surtout que vous ne vous mépreniez plus sur moi... Mais je vous répondrais : Non, madame.

MADAME MARÈZE.

Permettez à mon amour-propre de mère de s'étonner un peu de la réponse... Jacques est bon ; il n'a rien de déplaisant, il aura du talent, ses parents ne lui font point tort... du moins son père... On ne se marie pas toujours à cause d'une grande passion... L'affection, la tendresse suffisent... Alors, bien vrai? vous ne l'aimez pas du tout?... pas même un peu?... Vous devez répondre avec une sincérité égale à la mienne... c'est bien le moins... Vous ne l'aimez pas?... Vous ne l'aimez pas?...

JULIETTE.

Ah! madame, vous me faites mal.

Elle fond en larmes.

MADAME MARÈZE.

Voilà qui est bien répondu... Et vous ne voulez tou-

jours pas de lui?... Vous voyez que que je n'y mets pas de vanité... C'est moi qui vous l'offre, qui même, il me semble, vous le jette à la tête... Vous ne voulez pas?

JULIETTE.

Je ne peux pas, madame.

MADAME MARÈZE.

Alors dites-moi pourquoi... Vous le devez, mademoiselle... J'ai le droit de le savoir... Est-ce que... Enfin, ne seriez-vous pas libre?

JULIETTE, dans un cri.

Moi, madame!

MADAME MARÈZE.

Alors, dites!

JULIETTE.

Eh bien, madame... Oh! ne m'accusez pas de prétention... Je ne peux pas... parce que je crois que ça ferait trop de chagrin à monsieur Marèze... Comprenez-moi bien, madame... Il peut paraître singulier que je vous dise cela, à vous... Mais vous savez que mes sentiments pour monsieur Marèze sont ceux d'une fille dévouée... et que lui... oh! il ne m'a jamais parlé que comme un maître bienveillant, je n'ose dire comme un père... Mais je sens qu'il lui serait insupportable que j'aime une autre personne autant que lui. Vous savez aussi que je lui dois tout, et non seulement le peu que j'ai appris de mon art, mais encore, indirectement... d'être restée telle que vous puissiez me donner votre estime... Alors... après ce qu'il a dit tout à l'heure... je ne peux pas, madame... Je vous assure que je ne peux pas...

MADAME MARÈZE.

Mais votre départ lui fera autant de peine que lui en ferait ce mariage...

JULIETTE.

Je ne crois pas, madame...

MADAME MARÈZE.

Et... s'il vous disait lui-même qu'il consent? Voulez-vous, mademoiselle, attendre un petit moment dans ma chambre. (Elle conduit Juliette à la porte deuxième plan à gauche. Redescendant.) Pauvre petite!... Tiens, voilà que je dis comme lui.

SCÈNE VII

MADAME MARÈZE, MARÈZE.

MARÈZE, entrant par la porte de droite.

Elle n'est plus là?

MADAME MARÈZE.

Elle va revenir.

MARÈZE.

Elle ne part plus, j'espère?

MADAME MARÈZE.

Cela dépendra de toi, mon ami.

MARÈZE.

Comment ça?

MADAME MARÈZE.

Nous avons causé à fond.... Je m'étais trompée sur elle. C'est une très bonne fille.

MARÈZE.

Là, tu vois! tu y viens donc!

MADAME MARÈZE.

Et de cet entretien il ressort pour moi qu'il n'y a qu'une chose à faire.

MARÈZE.

Laquelle?

MADAME MARÈZE.

Tu vas bondir.

MARÈZE.

Dis toujours.

MADAME MARÈZE.

Marier ces enfants.

MARÈZE.

Marier!... C'est toi, toi qui me dis ça?

MADAME MARÈZE.

Oui, mon ami.

MARÈZE.

Marier Jacques et Juliette?... Ça, jamais!

MADAME MARÈZE.

Si nous ne les marions pas, tu la perds tout de même, et nous rendons ces deux enfants malheureux... et toi par-dessus le marché.

MARÈZE.

« Par-dessus le marché. » Pourquoi « par-dessus le marché »?

MADAME MARÈZE.

Parce que ce n'est pas toi qui m'intéresses le plus dans cette affaire; c'est Jacques.

MARÈZE.

Mais puisqu'elle ne l'aime pas!

MADAME MARÈZE.

Elle disait cela parce qu'elle est un ange... pour ne pas te chagriner. .. Mais elle l'aime.

MARÈZE.

C'est impossible.

MADAME MARÈZE.

Pourquoi? C'est très naturel au contraire. Plus naturel que....

MARÈZE.

Que quoi?

MADAME MARÈZE.

Plus naturel que le genre de sentiment qu'elle t'inspire et qui te rend ennemi de son bonheur et de celui de ton fils.

MARÈZE.

Laisse donc! Tu sais aussi bien que moi la pureté de mon affection pour elle... et c'est cela qui m'a toujours permis d'en parler devant toi.

MADAME MARÈZE.

Si cette affection est ce que tu dis, pourquoi ne veux-tu pas qu'elle épouse Jacques?

MARÈZE.

D'abord, c'est toi, toi seule qui veux maintenant qu'elle l'épouse... sans doute pour être tranquille sur moi.

MADAME MARÈZE.

Cela prouverait que j'ai, en effet, besoin d'être tranquillisée, et, par conséquent, cela te condamnerait.... Mais tu ne réponds pas à ma question .. Enfin... je suppose — ce qui aurait pu arriver après tout — que Juliette trouve à se marier avec un autre que Jacques.... Il faudrait pourtant bien que tu en prennes ton parti.

MARÈZE.

Non. D'ailleurs, elle ne le ferait pas.

MADAME MARÈZE.

Elle n'oserait pas, tu veux dire?... Bref, tu préférerais qu'elle ne se marie jamais?

MARÈZE.

Eh bien, oui, là !...

MADAME MARÈZE.

Prends garde. C'est mal, ce que tu dis là, Marèze. Tu es pourtant un brave homme, et tu ne t'aperçois pas que c'est par toi que nous souffrons, que c'est toi la cause de tout, quoi que tu dises, et que mes inquiétudes, qui te paraissaient stupides et qui t'exaspéraient, n'étaient que trop clairvoyantes.... Et si tu es ainsi méchant sans le vouloir, c'est que tu as l'esprit malade.... Oui, oui, tu as beau dire, un sentiment qui fait qu'un homme de cinquante-cinq ans ne peut pas supporter l'idée qu'une fille de vingt ans, sans être à lui, soit à un autre que lui... ce sentiment-là n'est pas d'une âme bien portante.

MARÈZE.

Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre, ma pauvre femme.

MADAME MARÈZE.

Je te demande pardon, mon ami. Cela n'est pas si mystérieux.... Ose me soutenir qu'il ne t'est jamais arrivé de te voir toi-même, en pensée, plus jeune de vingt ou trente ans, auprès de Juliette... et que tu ne t'es jamais arrêté sur cette idée-là?... Eh bien, mon ami, on ne fait pas de ces rêves à ton âge, ou, si on les fait, on ne s'y complaît pas, on les écarte quand on a du bon sens; et surtout on ne leur permet pas

d'agir sur votre vie réelle, sur votre vie de famille, de la troubler; de faire souffrir les autres autour de vous.

MARÈZE.

Tu es dure, ma femme.

MADAME MARÈZE.

Mais non, mais non. Je te dis tout cela pour t'éclairer, pour te guérir. Tu m'accusais de jalousie, et tu avais raison : mais ma jalousie était toute simple, toute bête, toute ronde.... La tienne, c'est autre chose. Bien que Juliette ne soit pas ta fille, tu es pour elle comme ces pères qui ne peuvent pas se décider à donner leur fille à un homme, parce que... enfin j'aime mieux ne pas chercher pourquoi.... Ces pères-là finissent par se résigner pourtant, par accepter une loi de nature plus forte qu'eux....

MARÈZE.

C'est à un étranger que ceux-là donnent leur fille.... Il me semble qu'il me serait moins difficile de donner Juliette à un étranger qu'à mon fils....

MADAME MARÈZE.

Bref, tu es à la fois jaloux d'elle et de lui.... Quelle pitié! Tu me disais un jour que tu rougissais pour moi et que tu me défiais d'exprimer ce que j'avais dans la pensée.... Moi aussi je pourrais te défier de dire.... Eh bien, mon ami, il ne faut pas consentir secrètement à ce qu'on n'ose pas exprimer tout haut... Mais va, n'aie pas peur, ce mariage, qui t'effraye, te guérira.... Songe que tu verras Juliette tous les jours, si tu veux, qu'elle travaillera auprès de toi, qu'elle te soignera.... Quand tu l'auras à ton foyer, future mère de tes petits-enfants, quand elle sera de la famille, eh bien, tout s'arrangera, tout rentrera dans l'ordre....

Enfin, de quelque façon que tu l'aimes aujourd'hui, tu ne dois pas vouloir qu'elle souffre pour toi, tu ne dois pas accepter son sacrifice.... Et puis... malgré tout... tu aimes Jacques, je suppose?

MARÈZE.

Jacques? Évidemment, je l'aime tout de même.... Mais sapristi! pourquoi diable....

MADAME MARÈZE.

Pourquoi est-ce celle-là qu'il a choisie?.... Pour que tu sois plus heureux un jour.... Allons, un petit effort.... Moi aussi, depuis une demi-heure, je sacrifie pas mal de choses ...

MARÈZE.

C'est vrai, ma pauvre femme.

MADAME MARÈZE.

Alors?

Brouhaha à l'extérieur.

SOLANGE entrant.

Monsieur, c'est l'atelier!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUES, MARTHE, RENÉE, SUZANNE, MADELEINE, SIMONE, ANDRÉE, OLGA, BURETTE; puis JULIETTE sortant de la chambre de madame Marèze.

Entrée bruyante.

JACQUES.

Tu es nommé, papa.

MARTHE.

Au premier tour.

RENÉE.

A une majorité écrasante.

SUZANNE.

Trente-deux voix.

MADELEINE.

Puymartin, cinq.

ANDRÉE.

Lamberthier, deux.

SIMONE.

Garnoteau en fera une maladie.

SOLANGE, entrant.

Une carte pour monsieur.

MARÈZE, lisant.

« Tous mes compliments, mon vieux. — Garnoteau. »

Rires.

JULIETTE, qui s'est approchée de madame Marèze.

Eh bien, madame?

MADAME MARÈZE.

Dites-lui adieu.

MARTHE.

Le bouquet, Suzanne!

RENÉE.

Le compliment, Lili!

LILI, lisant.

« Cher maître, vous vous rappelez qu'il y a deux mois, quand vous pouviez avoir l'atelier d'hommes de Léturgeon, nous nous sommes toutes mises à genoux pour vous supplier de ne pas nous abandonner. Vous avez cédé à nos prières indiscrètes. Eh bien, cher

maître, nous savions sans doute que votre place était marquée à l'Institut, malgré l'originalité de votre talent.... »

JULIETTE.

Donne, Lili! (Elle lui prend le papier des mains. — Lisant :) « Mais nous sommes persuadées aussi qu'en vous y faisant entrer de façon si victorieuse, la Providence a voulu vous récompenser de votre faiblesse pour nous. » (Cessant de lire.) Quant à moi, cher maître, qui vous doit tant....

MARTHE, bas.

Tiens! elle en ajoute!

JULIETTE, continuant.

... et qui, vous le savez, suis obligée de vous quitter... (Chuchotements de surprise.) ce sera pour moi une douceur dans ma grande tristesse que d'emporter, avec le souvenir de votre paternelle bonté, le souvenir de votre triomphe.

Nouveaux chuchotements : « Quoi, elle part? » — « Pourquoi? » « Tu savais? » etc.

MARÈZE, très ému.

Merci, Juliette.

JULIETTE, lui remettant le bouquet.

Adieu, cher maître.

MARÈZE.

Non... vous ne partirez pas... ma fille. (Mouvement.) Mesdemoiselles, je vous annonce les fiançailles de mon fils Jacques avec mademoiselle Juliette Dupuy.

JACQUES, se jetant au cou de Marèze.

Oh! papa!

MARÈZE.

Mais il va m'étouffer cet animal-là!

Juliette est allée vers madame Marèze, qui l'embras

TOUTES.

Vive Marèze! Vive l'atelier! etc...

BURETTE.

Vive la massière!

MADAME MARÈZE.

Mesdemoiselles, vous trouverez dans la salle à manger du thé et des gâteaux.

Sortie en tumulte

LILI, *s'effaçant.*

Passez, Burette!

JULIETTE, *s'approchant de Marèze.*

Mon cher maître!

MARÈZE, *la baisant au front.*

Soyez heureuse, Juliette!

JULIETTE.

Mon cher père!

Marèze s'assied, le visage dans les mains.

JACQUES, *s'approchant timidement de Juliette.*

Je suis bien content, Juliette.

MARÈZE, *relevant les yeux.*

Allons, embrasse-la.

MADAME MARÈZE.

Mon pauvre Marèze!

ÉPILOGUE

Premier tableau. — L'atelier de Marèze.

SCÈNE PREMIÈRE

MARÈZE travaille seul dans son atelier.
Entre MADAME MARÈZE

MADAME MARÈZE.

Voilà une lettre des enfants.

MARÈZE, sans se déranger.

C'est bon.

MADAME MARÈZE.

Tu ne la lis pas?

MARÈZE.

J'ai bien le temps.

MADAME MARÈZE.

La lettre est datée de Venise.... Elle a eu du retard.

Elle pose la lettre sur une table.

MARÈZE.

Combien de temps qu'ils sont partis?

MADAME MARÈZE.

Deux mois.

MARÈZE.

Ils ne sont pas pressés de rentrer.

MADAME MARÈZE.

La seule fois que tu leur as écrit, ç'a été pour leur dire de rester là-bas tant que ça leur ferait plaisir, et de bien voir tout pendant qu'ils y étaient. Ils ont dû être bien embarrassés.

MARÈZE.

Pourquoi?

MADAME MARÈZE.

Dame! ils ont dû se demander si tu leur disais bien ta vraie pensée, et s'ils devaient te prendre au mot.

MARÈZE.

En tout cas, c'est ce qu'ils ont fait. Et ils ont eu raison. Je me passe très bien d'eux.

MADAME MARÈZE.

Ils annoncent leur retour comme très prochain.

MARÈZE.

Ils ont bien tort. Ils sont jeunes, ils sont amoureux, ils n'ont pas de soucis. Ils sont dans le plus beau pays du monde. Qu'ils en profitent!

MADAME MARÈZE.

Ils en ont profité, sois tranquille.... Enfin ils sont sur le point de rentrer, et, je t'avoue ma faiblesse, je serai bien contente de les revoir.

MARÈZE.

Ne t'attendris pas, va. Ils se moquent pas mal de nous.

MADAME MARÈZE.

Pourquoi dis-tu ça? Ils nous ont écrit presque tous les jours, et des lettres si gentilles, si affectueuses....

MARÈZE.

Parbleu! ça leur permettait de s'éterniser là-bas.

MADAME MARÈZE.

Mais non, puisqu'ils reviennent, et plus tôt que je n'y

comptais.... A propos, c'est drôle... tout à l'heure, en rangeant mes tiroirs, je n'ai pu retrouver leurs anciennes lettres....

MARÈZE.

Tu as si peu d'ordre! Mais n'aie pas peur, ça se retrouvera.

MADAME MARÈZE.

Tu crois?... Je ne les attendais pas, si tu veux, et pourtant j'avais comme un pressentiment. (Marèze hausse les épaules.) J'ai eu l'idée, ce matin, d'aller jeter un coup d'œil sur leur petit appartement. Ils peuvent revenir quand ils voudront : tout est prêt.... C'est toi qui as voulu qu'ils aient leur chez eux... et tu as eu raison. Comme on dit dans mon pays : les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes....

MARÈZE.

Car les vieux sont embêtants. Chacun chez soi. J'ai idée que je n'irai pas souvent les déranger.

MADAME MARÈZE.

Ça, mon ami, tu n'en sais rien.

SOLANGE, entrant.

Une dépêche pour Madame.

Elle sort.

MADAME MARÈZE, lisant.

Ah! mon Dieu!

MARÈZE.

Quoi!

MADAME MARÈZE.

La dépêche est datée de Turin.... Jacques annonce qu'ils rentrent aujourd'hui par le train de six heures trente-cinq... Et cette bonne madame Dupuy, la mère de Juliette, qui a été passer la journée chez ses cousins de Viroflay!... Elle ne pourra pas dîner avec nous, comme c'était convenu pour le jour du retour... Juliette va être ennuyée....

MARÈZE, affectant de travailler toujours.

Que veux-tu que j'y fasse?... Tu as encore trois quarts d'heure pour aller au-devant d'eux à la gare.

MADAME MARÈZE.

Tu ne viens pas avec moi?

MARÈZE, de même.

Je ne peux pas, ma bonne amie.... J'attends tout à l'heure la nouvelle massière.

MADAME MARÈZE.

Mademoiselle Suzanne?

MARÈZE.

Oui. Tu sais que je m'intéresse beaucoup, mais là, beaucoup, à cette enfant....

MADAME MARÈZE.

Et tu fais bien, mon ami. Car elle est très gentille.

MARÈZE.

Tu peux même dire qu'elle est exquise.

MADAME MARÈZE.

Elle est exquise. Je vais mettre mon chapeau.... Qu'est-ce que je dirai aux enfants pour leur expliquer....

MARÈZE.

Ce que tu voudras.

MADAME MARÈZE.

C'est entendu, mon ami, ce que je voudrai.

Elle sort.

SCÈNE II

MARÈZE, seul. Il prend la lettre restée sur la table. Lisant :

« Mon cher papa. » (Il parcourt rapidement des yeux.) « Jacques ». Ah! (Lisant :) « Mon cher père, nous avons fait un très beau voyage, mais trop long à mon gré. Vous nous avez dit si gentiment de rester tant que nous voudrions, que nous aurions craint de vous chagriner en ne vous obéissant pas, car nous aurions eu l'air de douter de votre grande bonté, de cette bonté que, moi, je connais si bien. Et pourtant j'ai un petit remords. Enfin, nous rentrerons dans quelques jours, la tête toute pleine de belles images que je vous dois d'avoir vues, mon cher père. Nous vous embrassons tous deux bien tendrement. Votre fille, Juliette. » Pauvre petite! (Il tire de sa poche un gros paquet de vieilles lettres qu'il déplie. Lisant :) « Mon cher père, ce que Jacques ne vous dit pas, c'est qu'il a fait ici de très belles études Moi, je suis trop éblouie pour travailler et même, je crois, pour bien voir. Il faudrait que vous soyez avec nous pour m'aider à admirer juste. A chaque belle chose que je vois, je dis : Ah! si le cher maître était là! C'est devenu mon refrain. Votre fille et votre élève bien tendrement reconnaissante, Juliette. » (On frappe deux coups à la porte du dehors.) C'est bon, c'est bon. (Dépliant une autre lettre et lisant :) « Mon cher père, hier, en flânant dans les ruelles de Sienne, j'ai eu la joie de reconnaître, derrière le Palazzo Publico, certain petit coin dont vous avez fait il y a trente ans ».... Il y a trente ans!.. « une étude que je me souviens d'avoir vue un jour dans votre atelier. Ce petit coin doré, une échoppe sous un chevet d'église, je l'ai reconnu tout de suite, ou plutôt je l'ai retrouvé, et j'en ai été tout attendrie. J'y suis retournée ce matin avec Jacques.... » (On frappe de nouveau.) Mais oui, mais oui, j'entends.

Il jette les lettres dans un tiroir et va ouvrir sans se presser

SCÈNE III

MARÈZE, SUZANNE.

SUZANNE.

Bonjour, maître.

MARÈZE.

Bonjour, bonjour.

SUZANNE.

Vous n'êtes pas gai?

MARÈZE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

SUZANNE.

Ça me fait... que j'aime mieux être bien reçue.

MARÈZE.

Ne faites pas attention, mon petit chat.... La maman va bien?

SUZANNE.

Maman? Ah! je vous en réponds.

MARÈZE.

Qu'est-ce qu'elle fait?

SUZANNE.

Je vous l'ai dit vingt fois : elle tient un petit family-hotel pour étrangers.... Elle a des pensionnaires très gentils.... Ma sœur est au Conservatoire, dans la classe de piano.... Alors on fait de la musique tous les soirs.... C'est amusant....

MARÈZE.

Et vous l'aimez bien?

SUZANNE.

Qui?

MARÈZE.

Votre maman.

SUZANNE.

Dame, oui. Mais je crois que ça lui est assez égal. Elle ne s'est jamais beaucoup occupée de moi, vous savez.

MARÈZE.

Et... vous êtes sage?

SUZANNE.

Sage?... Vous en avez de bonnes, cher maître.

MARÈZE.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous demande ça.

SUZANNE.

Moi non plus.

MARÈZE.

Et... qu'est-ce qu'il y a dans ce carton?

SUZANNE.

Les compositions des élèves du petit cours de Juliette — pardon! de madame Jacques Marèze, — puisque vous avez bien voulu me confier l'intérim.... Avez-vous le temps d'y jeter un coup d'œil?

MARÈZE.

Mais oui, mon petit enfant.... Voyons. (Il parcourt les dessins.) Ça, médiocre; ça, passable; ça, bon; ça, mauvais; ça, nul; ça, pas mauvais.

SUZANNE.

Alors, cher maître, ça n'est pas bien classé comme ça?

MARÈZE.

Dame! non, pas trop.... Vous avez mis en tête les plus pignochés.... C'est une erreur.

SUZANNE.

J'avais cru.... Cher maître, mettez vos initiales au bas de chaque note, dites! (Voyant qu'il hésite.) Faites ça en mémoire de Juliette.

MARÈZE.

Juliette... Juliette....

Il met ses initiales.

SUZANNE.

Quoi?

MARÈZE.

Rien.

SUZANNE.

Cher maître, j'ai là une petite étude de moi.... Si vous aviez la bonté....

MARÈZE.

Voyons.... Pas maladroit.... Oh! ce n'est pas l'adresse qui vous manque.... Mais pas de franchise, pas d'accent.... Tenez... là... là.... C'est froid, c'est chromo....

SUZANNE.

Cher maître, je ne sais pas ce que vous avez. Mais vous n'êtes pas gentil aujourd'hui.... Non, vraiment, vous n'êtes pas gentil....

Elle pleurniche.

MARÈZE.

Elle pleure à présent!... Voyons, mon petit, ne pleure pas.... Je te dis tout ça pour ton bien.... Voyons, voyons.... (Il la tapote et l'embrasse. A part :) C'est singulier comme je l'embrasse avec facilité, celle-là....

SUZANNE, s'essuyant les yeux.

C'est fini, cher maître.... Vous êtes si bon!

MARÈZE.

Je ne suis pas bon... je suis....

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME MARÈZE, JACQUES JULIETTE.

JACQUES, embrassant Marèze.

Papa!

JULIETTE, embrassant tranquillement Marèze sur les deux joues.

Mon cher père!

SUZANNE, qui s'est écartée à leur entrée.

Au revoir, cher maître. (Saluant madame Marèze.) Madame... (Madame Marèze lui rend très aimablement son salut.) Bonsoir, Juliette. (Saluant Jacques.) Monsieur...

JULIETTE, angélique.

Bonsoir, Suzanne.... As-tu été contente de mes élèves?... Oui?... Merci, ma petite Suzanne, et à bientôt, n'est-ce pas?

SUZANNE.

A bientôt.

Elle sort.

SCENE V

LES MÊMES, moins SUZANNE.

JACQUES.

Nous sommes faits comme des sorciers, mais nous n'avons pas voulu passer chez nous avant de t'avoir embrassé. Ah! mon cher papa, quel beau pays nous avons vu, quelles villes, et quels musées! Et ça, grâce à toi. Je t'avoue que les deux billets de mille que tu nous as envoyés à Florence sont venus joliment à propos.

MADAME MARÈZE, à Marèze.

Ah! tu leur as envoyé....

MARÈZE.

Ça te gêne?

MADAME MARÈZE.

Au contraire.

JACQUES.

Mais quel bonheur de te revoir! Juliette me pressait toujours de rentrer. Moi, j'hésitais entre la joie du retour et le regret de quitter tant de merveilles. Tu ne nous en veux pas?

MARÈZE.

Mais non, mon ami, mais non.

JACQUES.

Tu n'as pas ta figure des bons jours.

MARÈZE.

Mais si, mon ami, mais si.... Seulement. tu sais, je n'aime pas beaucoup les épanchements.

JACQUES, très doux.

Alors pardonne-moi. Nous dînons ici, maman?

MADAME MARÈZE.

Bien sûr. On dînera un peu plus tard.... Mais je vais d'abord vous conduire à l'appartement que j'ai retenu et arrangé pour vous. C'est à cinq minutes.... Tu permets, Marèze?

JACQUES.

A tout à l'heure, papa.

JULIETTE.

A tout à l'heure, mon cher père

MARÈZE.

A tout à l'heure, Juliette.

Ils sortent. — Marèze, resté seul, s'affale dans un fauteuil.

Deuxième tableau. — Une demi-heure après.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARÈZE, JULIETTE.

MADAME MARÈZE, venant du jardin et entrant avec Juliette.

Le dîner n'est pas encore prêt. Catherine, qui ne vous attendait pas aujourd'hui, perd un peu la tête... Laissons Jacques et son père au jardin ; et, puisque nous voilà seules, causons un peu nous deux, voulez-vous, ma fille?

JULIETTE.

Mais bien volontiers, ma chère mère.

MADAME MARÈZE.

Et d'abord, êtes-vous heureuse?

JULIETTE.

Oui.

MADAME MARÈZE.

Tout à fait?

JULIETTE.

Presque.

MADAME MARÈZE.

Cela veut dire?

JULIETTE.

Cela veut dire qu'il m'a semblé que monsieur Marèze... je ne sais comment vous expliquer... Enfin j'avais espéré qu'il serait plus content de nous revoir... de revoir Jacques. .

MADAME MARÈZE.

Marèze? Mais il est enchanté, Marèze, c'est moi qui

vous le dis... Il souffrait encore plus que moi de votre absence... Seulement il se croit obligé de nous jouer la comédie et de bouder contre son cœur... Mais tout ira très bien, j'en suis sûre... Votre maman lui a plu tout de suite... Votre petit frère aussi... L'enfant est venu ici avec sa mère presque tous les dimanches... Marèze le fait travailler et lui trouve des dispositions étonnantes... Nous avons dîné ensemble toutes les semaines, et nous avons même fait des parties de campagne... Et puis, Marèze a son Institut, qui l'amuse. Au commencement il disait : « Qu'est-ce que j'irai faire avec tous ces bonzes? » Il y est allé pourtant, et à présent il ne manque pas une séance... N'ayez pas l'air de remarquer sa mauvaise humeur : il s'en lassera et trouvera plus simple d'y renoncer, et d'être sincère.

JULIETTE.

Vous êtes très bonne. Et je vous dois tant!... Comment reconnaître...

MADAME MARÈZE.

Comment? En rendant Jacques très heureux.

JULIETTE.

Cela ne m'est pas difficile.

MADAME MARÈZE.

Vous êtes contente de lui?

JULIETTE.

Oui. Il est tel que je le croyais, et meilleur encore... Je devais être pourtant bien insupportable, du moins le dernier mois... Mais il était si patient, et si doux... Il me soignait si bien...

MADAME MARÈZE.

Vous avez donc été malade?

JULIETTE.

Pas précisément. Des petits malaises... quelquefois...

MADAME MARÈZE.

Est-ce que?...

JULIETTE.

Je crois que oui. Je ne voulais pas vous dire avant d'être sûre... Vous ne m'en voulez pas?

MADAME MARÈZE.

Vous en vouloir? Mais c'est parfait! Mais je vous remercie! Mais c'est ce que je désirais le plus au monde!... Si Marèze résiste à ça!...

JULIETTE.

Vous croyez?...

MADAME MARÈZE.

Est-ce que vous le prenez pour un monstre!... Ah! que vous me faites plaisir, ma chère enfant, que vous me faites plaisir!... Tenez, il faut que je vous embrasse.

SCÈNE II

Les Mêmes, MARÈZE, JACQUES.

JACQUES, paraissant avec Marèze à la porte du jardin.

... Et puis, vois-tu, papa, on sent si bien que ces gens-là, peintres, sculpteurs, architectes, ne sont pas d'une Académie, qu'ils se fichent de tout, qu'ils font ce qui leur plaît, que leurs erreurs mêmes sont bien à eux...

MARÈZE.

C'est vrai, mon petit, c'est vrai... (Entrant.) Nous vous dérangeons?

JULIETTE.

Oh! non.

MARÈZE.

Vous vous entendez bien toutes les deux?

MADAME MARÈZE.

Admirablement. Mais tu n'as pas l'air non plus de t'entendre trop mal avec ton fils?

MARÈZE.

Oui, nous avons causé. Il me parlait de son voyage... Il a bien vu, le mâtin! et je suis sûr qu'il rapporte des choses intéressantes... J'irai voir ça demain... Et vous, Juliette, avez-vous travaillé?

JULIETTE.

Pas beaucoup, cher père.

MARÈZE.

Comment, pas beaucoup?

JULIETTE.

Oh! j'ai bien fait quelques petits croquis... Mais, surtout, j'ai beaucoup regardé, j'ai emmagasiné beaucoup de souvenirs... Tout ça me reviendra... plus tard.

MARÈZE.

Plus tard... plus tard... Enfin, vous n'avez rien fait. C'est dommage... Vous avez du talent, je suis votre vieux maître, j'étais fier de vous... Et pourquoi n'avez-vous rien fait?

JACQUES.

Ce n'est pas sa faute, papa. Je n'ai pas voulu te l'écrire : mais, excepté le premier mois, Juliette n'a pas été très bien portante...

JULIETTE.

Oh! ça passera, mon cher père.

MARÈZE.

Juliette malade? (A Jacques.) Hein! Quoi? Qu'est-ce qu'elle a? Mais parle donc!

Jacques hésite.

MADAME MARÈZE.

Mon Dieu, Marèze, ce n'est pourtant pas difficile à deviner.

MARÈZE.

Quoi, pas difficile à deviner?

JACQUES.

Dame! papa, les jeunes mariées...

MARÈZE comprenant tout à coup.

Allons, bon! Allons, bon!... Délicate comme elle est... C'est vrai qu'elle n'a pas bonne mine, la pauvre petite... (A Jacques.) Tu ne pouvais pas la laisser tranquille, imbécile?

JACQUES, essayant de plaisanter.

Mon Dieu, papa, je ne croyais pas avoir dépassé mon droit...

JULIETTE.

Jacques!

MARÈZE.

Ton droit? Est-ce de la tuer, ton droit?

JULIETTE.

Je ne suis pas encore tout à fait morte, cher père.

MARÈZE.

C'est stupide, je vous dis!... D'abord, c'est très dangereux, Juliette, avec votre délicatesse de tempérament...

JULIETTE.

Mais, mon cher père, je ne suis pas si fragile... Vous savez mieux que personne qu'avant mon mariage je ne menais pas une vie de paresseuse...

MARÈZE.

Enfin, c'est bien simple, vous êtes perdue pour l'art... Dans le fond, c'est ce que je redoutais, et c'est pour ça

que j'ai tant résisté... Vous voyez-vous avec un ménage à gouverner, des enfants à nourrir...

JULIETTE.

Mais c'est très gentil, des enfants, cher père... Vous verrez... Et puis, ça ne m'empêchera de travailler que dans les premiers temps... En attendant, Jacques fera de la peinture pour deux. C'est la peinture qui y gagnera... Je n'ai pas autant de talent que lui, bien sûr...

MARÈZE.

Vous en avez plus que lui.

JACQUES.

C'est bien mon avis, papa.

MARÈZE.

Alors?... Non, voyez-vous, Juliette, le plus triste, c'est que vous avez détruit en moi l'image que je me faisais de vous jadis... Dans ma pensée, vous n'étiez, vous ne deviez être à personne, qu'à votre art... Ce n'est plus vous, non, ce n'est plus la Juliette que j'ai connue...

JULIETTE.

Cher père, il faut l'oublier, celle-là... Je ne suis plus que votre fille... qui vous aime... Je... je...

Elle se trouve mal.

JACQUES.

Oh! papa, qu'est-ce que tu as fait?

MADAME MARÈZE.

Tu es une brute, Marèze.

Elle va chercher une carafe d'eau et tamponne les tempes de Juliette avec son mouchoir.

MARÈZE éperdu et tapotant les mains de Juliette.

Juliette! Juliette!...

MADAME MARÈZE.

Laisse-la, tu n'y entends rien. Écoute : va dans ma

chambre, tu trouveras l'eau de mélisse dans le premier tiroir de la table de toilette... Mais va donc, va donc.

MARÈZE.

Oui, oui...

Il sort.

JULIETTE, revenant à elle.

Ce n'est rien... Merci... Où est mon père?

MADAME MARÈZE.

Il va revenir, mon enfant.

JULIETTE.

Il a été bien dur... Oh! sans le vouloir... C'est moi qui n'ai pas su... C'est égal, un petit enfant... je croyais que ça ferait plaisir à tout le monde... qu'il serait content d'être grand-père... Qui m'aurait dit que j'aurais tant de chagrin de ce que j'ai tant désiré!... Pauvre petit, qui sera le mal venu...

Elle pleure.

MARÈZE rentrant, et qui a entendu les dernières phrases.

Hein, quoi? qu'est-ce qu'elle dit?... Le mal venu? Ah! non, par exemple!! (A madame Marèze.) Tiens! ton eau de mélisse... Hé! son grand-père l'aime déjà, voilà la vérité... Je suis une vieille bête, Juliette, je suis positivement une vieille bête... Mais c'est fini... le vieux reste de mauvais sentiments... fini pour toujours... Console-toi, mon enfant chérie... et... je veux le dire, ce mot-là, je veux le dire... pardonne-moi!

JULIETTE, lui tendant le front.

Mon père!

JACQUES.

Tu es tout de même un brave homme, papa.

MARÈZE.

Parbleu!

SOLANGE, entrant.

C'est mademoiselle Suzanne qui vient chercher un carton qu'elle a oublié.

MARÈZE.

Ah! non! Elle m'ennuie, celle-là!... Rendez-lui son carton, et qu'elle me fiche la paix!... Je suis en famille.

Solange sort.

MADAME MARÈZE.

Marèze, tu sais que je n'ai toujours pas retrouvé les lettres des enfants?

MARÈZE, ouvrant le tiroir de la table.

Les voilà, grosse bête! je n'ai plus besoin de les lire.

SOLANGE, entrant.

Madame est servie.

MARÈZE, à Juliette.

Donne-moi le bras, ma petite fille... Ça va mieux, hein?... (A Jacques.) N'aie pas peur, je te la rendrai... Vous donnerez du champagne, Solange... Je suis content, Juliette, bien content.

———

LA PRINCESSE DE CLÈVES

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET UN ÉPILOGUE

D'après le roman de madame de La Fayette.

J'ai écrit cette pièce pour madame Sarah Bernhardt quand elle était directrice du théâtre de la Renaissance. Je ne l'ai proposée nulle part ailleurs.

Une bonne moitié du texte est empruntée littéralement à madame de La Fayette.

J. L.

PERSONNAGES

MONSIEUR DE CLÈVES.
LE DUC DE NEMOURS.
LE VIDAME DE CHARTRES.
LE CHEVALIER DE GUISE.
LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ.
VARVILLE.
MADAME DE CLÈVES.
MADAME DE THÉMINES.
LA REINE DAUPHINE.
MADAME DE MARTIGUES.
CLAUDINE.
UN PAGE.
UN OFFICIER DU ROI.
DAMES ET SEIGNEURS.
RELIGIEUSES.

LA
PRINCESSE DE CLÈVES

ACTE PREMIER

Sous Henri II, au palais du Louvre.

Petit salon. Grande porte ou tenture au fond.
Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DAUPHINE, puis MADAME DE THÉMINES, MADAME DE MARTIGUES, LE VIDAME DE CHARTRES, LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ.

LA DAUPHINE, entrant par le fond, suivie des autres personnages.

On n'y tient plus!

MADAME DE THÉMINES.

On étouffe!

MADAME DE MARTIGUES.

On meurt!

LE VIDAME DE CHARTRES

Je me réjouis, comme je le dois, des fiançailles de

monsieur de Lorraine et de madame Claude de France, et certes la fête est galante....

LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ.

Mais elle est chaude.

LA DAUPHINE.

Reposons-nous donc dans ce petit réduit.

LE VIDAME.

Nous manquerons, il est vrai, l'entrée de monsieur le duc de Nemours.

LA DAUPHINE.

C'est donc un événement?

MADAME DE THÉMINES.

Il paraît.

MADAME DE MARTIGUES.

Songez! un homme qui doit épouser une reine!

LE VIDAME.

Il n'est même venu à Paris que pour préparer son équipage, afin de paraître en Angleterre dans un éclat proportionné au dessein qui l'y conduit.

LA DAUPHINE.

Le duc a toujours été magnifique. Joignez qu'il est assurément ce que nous avons de mieux fait et de plus agréable à la cour.

LE VIDAME.

Eh bien, et nous, mesdames?

MADAME DE THÉMINES.

Oh! vous aussi. Mais cela se sait moins.

LE VIDAME.

Ou cela ne se sait que dans le particulier.

LA DAUPHINE et MADAME DE THÉMINES, en même temps.

Vidame!

LE MARÉCHAL.

Au lieu que les plus intimes mérites de monsieur de Nemours sont de bruit public et presque passés en dicton.

LE VIDAME.

De façon que, en ayant le bruit, il pourrait maintenant se dispenser d'en avoir la réalité : personne ne s'apercevrait du manque.... Et je m'en réjouirais, étant fort de ses amis.

MADAME DE MARTIGUES.

Fi! messieurs. Vous êtes plus médisants que des femmes.

LA DAUPHINE.

Laissez! Cela les désoblige d'avoir vu toutes ces dames si fort animées par l'attente de l'incomparable duc.

LE MARÉCHAL.

Toutes ces dames !... Madame de Clèves, au moins, m'a paru garder assez bien son sang-froid.

LA DAUPHINE.

Oh! celle-là....

MADAME DE MARTIGUES.

Une déesse de marbre.

MADAME DE THÉMINES.

Un adorable glaçon.

LE VIDAME.

Non pas; mais simplement la jeune femme la plus sage et la plus vertueuse de la cour. Je la connais bien, puisqu'elle est ma nièce. Et j'excepte, bien entendu, les personnes présentes, — à savoir Sa Majesté la

reine dauphine, la marquise de Thémines et la comtesse de Martigues, — mais pas une de plus.

LA DAUPHINE.

Allez, vidame, ce n'est pas la peine de nous excepter. Qui cela trompe-t-il?

LE VIDAME.

Eh bien donc, je dirai toute ma pensée, et que madame de Clèves est une personne unique dans cette région qu'on appelle la cour. C'est un monde qu'on ne saurait dire des plus sévères, et dont les habitants paraissent principalement occupés de galanterie : or, non seulement ma nièce est peut-être la seule femme de céans qui n'ait point de liaison, mais elle est même incapable d'en former une, beaucoup plus par rigidité de conscience que par frigidité de complexion. D'autre part, la cour est un pays d'où l'on n'oserait prétendre que la dissimulation, l'intrigue et le mensonge soient absents : or madame de Clèves est tout justement remarquable par une sincérité, une loyauté. qui va jusqu'à la candeur.

LA DAUPHINE.

Jusqu'à la candeur, vidame?... Est-ce qu'elle aime son mari?

LE VIDAME.

Elle l'estime fort, et sa feue mère madame de Chartres, qui était femme de grand sens, lui avait assuré qu'elle l'aimerait. La pauvre enfant, qui s'est mariée sur cette assurance, y fait tout ce qu'elle peut.

LA DAUPHINE.

Et y réussit-elle ?

LE VIDAME.

Monsieur de Clèves est le plus honnête homme du monde; très épris de sa femme, mais d'humeur un peu

méditative et abstraite, ce qui l'empêche quelquefois d'être aussi agréable qu'il le faudrait.

MADAME DE MARTIGUES.

Voilà qui vous doit donner des espérances, monsieur le maréchal de Saint-André?

LE MARÉCHAL.

Mes espérances, madame? Vous savez bien qu'elles sont toutes en vous.

MADAME DE MARTIGUES.

Et puis avec madame de Clèves... je suis tranquille.

LA DAUPHINE.

Au reste ce n'est pas vous, maréchal, qui nous intéressez dans cette affaire. Mais ce petit chevalier de Guise, si doux, si triste, et qui fait à cette belle madame de Clèves une cour si touchante....

MADAME DE THÉMINES.

C'est vrai, celui-là a une façon d'aimer qui n'est pas fort usitée de notre temps. Son amour est une religion, son cœur une hostie, et c'est comme s'il se plaisait à souffrir et à pleurer....

A ce moment, madame de Clèves et le chevalier de Guise entrent par la porte de droite.

LA DAUPHINE.

Le voici... avec son inhumaine. (Elle se lève.) Si vous m'en croyez, mesdames, nous lui laisserons, par charité, le champ libre, et nous rentrerons dans la fête. (Le vidame lui offre la main. A mi-voix, au moment de sortir.) François!

LE VIDAME, de même.

Marie!

LA DAUPHINE, de même.

A ce soir... chez nous?

LE VIDAME.

Comme il plaira à Votre Majesté.

Ils sortent tous les cinq par le fond.

SCÈNE II

MADAME DE CLÈVES, LE CHEVALIER DE GUISE.

LE CHEVALIER, continuant le propos commencé.

...Enfin considérez, madame, combien le sort m'a été injuste. J'ai eu pour vous les plus tendres sentiments avant même que vous n'eussiez fait la rencontre de monsieur de Clèves; et, si mon frère le cardinal de Lorraine, de qui je dépends, ne s'était opposé à notre mariage en haine de votre oncle, de monsieur de Chartres, il y a apparence que je serais aujourd'hui le plus heureux des hommes Car vous me montriez quelque amitié ou, si je me suis abusé là-dessus par présomption, je puis me flatter que votre indifférence du moins était égale pour monsieur de Clèves et pour moi.

MADAME DE CLÈVES.

Je l'ai choisi pourtant.

LE CHEVALIER.

Dites que vous vous êtes soumise au désir d'une mère.

MADAME DE CLÈVES.

J'ai donc pris, en m'y soumettant, les sentiments convenables au devoir que j'embrassais.

LE CHEVALIER.

Mais ces sentiments, madame, ne sauraient satisfaire et remplir un cœur tel que le vôtre; et tous ensemble ne valent pas un mouvement d'amour.

MADAME DE CLÈVES.

Il est possible, chevalier. Pour moi, je n'en sais rien.

Ou, si je le savais, c'est de mon mari seul, et non d'aucun autre, qu'il m'aurait été permis de l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Madame, ayez pitié de moi.

MADAME DE CLÈVES.

Suis-je si méchante?

LE CHEVALIER.

Vous êtes pire.

MADAME DE CLÈVES.

Que voulez-vous donc de moi?

LE CHEVALIER.

Tout en moi vous appartient, madame, et je mourrais de bon cœur pour vous. Je ne vous demande en retour qu'un peu d'indulgence et de douceur.

MADAME DE CLÈVES.

Seulement cela? Eh bien... mais je vous l'accorde. Êtes-vous content?

LE CHEVALIER.

Sans doute; mais...

MADAME DE CLÈVES.

Mais quoi?... quoi enfin?... Vous voyez bien que vous n'osez pas le dire!

LE CHEVALIER.

Encore une fois ayez pitié de moi, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Vous méritez mieux, chevalier. Vous avez l'âme plus fière et les sentiments plus délicats que la plupart des hommes que l'on voit ici: et c'est pour cela que je me suis laissée aller parfois à vous écouter plus que je

n'aurais dû. Mais, étant ce que vous êtes, vous devez, si vous m'aimez, me souhaiter aussi parfaite que possible, et parée de cette loyauté qui est le principal trésor de l'âme. Comment pouvez-vous me vouloir sans honneur, vous qui raffinez sur l'honneur dans toutes les autres affaires?

LE CHEVALIER.

Madame, ce n'est point ici la même chose; et l'amour...

MADAME DE CLÈVES.

Oh! chevalier, que vous me faites de peine! Vous m'allez dire que l'amour est plus fort que nos volontés, supérieur aux lois, et d'essence à ce point divine qu'il nous dispense de tous les devoirs. C'est comme si vous disiez que sa marque la plus glorieuse est de nous ôter ce qui fait notre dignité. Pour moi, je suis fort éloignée de semblables visions. Vous pensez que tout doit céder à l'amour? Mais lui sacrifieriez-vous votre bon renom de gentilhomme et de soldat? Pourquoi donc me demandez-vous de lui sacrifier mon honneur de femme?... Oui, j'ai sur le mariage d'autres idées que les dames de la cour. Les mœurs à la mode me répugnent étrangement et me sont même incompréhensibles. Le mariage est pour moi le plus sérieux des engagements : ou plutôt il me suffit qu'il soit un engagement. De quelque nom qu'on l'appelle, la violation de la foi jurée me paraît un crime et, qui pis est, une vilenie. A cause de cela je passe pour naïve; mais je suis ainsi.

LE CHEVALIER.

Hélas, madame, toutes ces paroles ne signifient qu'une chose : c'est que vous ne m'aimez pas.

MADAME DE CLÈVES.

Reconduisez-moi, chevalier.

Il lui donne la main; tous deux sortent par le fond. Entrent par la droite le vidame de Chartres et M. de Clèves.

SCÈNE III

MONSIEUR DE CLÈVES, LE VIDAME DE CHARTRES.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Avez-vous vu, vidame?

LE VIDAME.

Ma nièce et monsieur de Guise?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Pauvre petit chevalier!

LE VIDAME.

Vous le plaignez?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Oui, de se donner tant de peine pour rien.

LE VIDAME.

Aimeriez-vous mieux que ce fût pour quelque chose?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Il est charmant, ce petit Guise. Il aime de tout son âme, il languit, il se consume; il doit avoir des nuits détestables... Et, comme je sais d'ailleurs qu'il perd son temps, je n'ai point contre lui de colère, mais plutôt j'entre dans ses sentiments, je m'attendris sur son cas, — peut-être parce qu'il y a plus de ressemblance entre nous deux qu'il ne paraît et que, de m'attendrir sur lui, c'est un peu comme si je m'attendrissais sur moi-même.

LE VIDAME.

Mon neveu, vous extravaguez. Si vous aviez une once de sens commun, tout en jouissant de la beauté, de

l'esprit et du succès de madame de Clèves, vous vous féliciteriez, par surcroît, de la sécurité que sa sagesse vous donne. Mais c'est de quoi vous n'avez garde. Tout à l'heure encore, isolé parmi la fête, vous faisiez si piteuse mine que je n'ai pu me tenir d'aller à vous pour vous tirer de cette mélancolique humeur... Seriez-vous jaloux de votre femme?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Jaloux, moi! Vous avez pu connaître, à la manière dont je vous ai parlé de monsieur de Guise, que je ne le suis point. Elle ne m'en donne aucun sujet. Ce soir, si j'ai la curiosité de m'en enquérir, elle me rapportera fidèlement l'innocente poursuite du chevalier, et non pas même avec moquerie, mais avec cette compassion tranquille et un peu étonnée qui me rassure quand elle s'exerce envers les autres, mais qui me tue quand j'en suis moi-même l'objet... Moi, jaloux? Jaloux de quoi, mon Dieu? Oh! non, je ne lui fais pas cette injure. Elle est parfaite, elle est irréprochable; peut-être même est-elle très bonne...

LE VIDAME.

Eh bien, alors?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous avez raison, je suis stupide.

LE VIDAME.

Mais non, mais non... je vous trouve seulement un peu... particulier et d'une espèce rare parmi les maris de notre monde... Voyons, ce que vous prenez pour indifférence et froideur n'est sans doute qu'une retenue explicable chez une jeune femme sévèrement élevée... Songez que vous êtes, en tout cas, le plus favorisé des amoureux de votre femme, et souhaitez que cela dure... Non? ce n'est pas cela qu'il faut vous dire? Eh

bien donc, mon ami... je ne voudrais pas vous donner de mauvais conseils, mais cette chaleur de mouvements, cette tendresse démonstrative... enfin, ce que vous vous plaignez de ne pas rencontrer chez vous... mordieu! les femmes d'à présent ne sont point si farouches qu'il vous faille désespérer de le rencontrer ailleurs...

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous ne m'avez pas du tout compris, mon oncle.

LE VIDAME.

Mon neveu, si vous persistez dans vos visions, vous ferez quelque sottise.

SCÈNE IV

LE VIDAME DE CHARTRES, MONSIEUR DE CLÈVES, MADAME DE CLÈVES.

MADAME DE CLÈVES, entrant par la porte de droite.

Je vous cherchais, monsieur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous ne pouviez rien me dire, madame, qui me fût plus agréable en ce moment.

LE VIDAME.

A la bonne heure! Cette entente me ravit. Savez-vous une chose, ma nièce? C'est que votre mari est un homme de beaucoup d'esprit et du plus singulier mérite.

MADAME DE CLÈVES.

Mais, vidame, je le sais.

LE VIDAME.

Seulement il n'est pas gai. Tâchez de savoir pourquoi. Peut-être vous le confiera-t-il, à vous. Et là-dessus je vous laisse.

SCÈNE V

MONSIEUR DE CLÈVES,
MADAME DE CLÈVES, puis UN PAGE.

MADAME DE CLÈVES.

Mon oncle dit-il vrai, monsieur?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Je ne suis, madame, ni plus ni moins triste que de coutume. Je n'ai pas grand goût, vous le savez, pour les fêtes comme celle-ci. Mais je les supporte (c'est un des devoirs de ma charge), et j'estime fort naturel que vous, madame, vous y trouviez du plaisir.

MADAME DE CLÈVES.

Ce plaisir, je ne le dissimule point. Pourtant, cela me le gâte, que vous paraissiez si peu le partager. Tantôt, pendant que je dansais, je vous ai plusieurs fois aperçu qui me suiviez des yeux. J'ai cru y lire un reproche. J'étais, j'en conviens, un peu animée par le bal. Y apportais-je peut-être une vivacité trop hardie? et avez-vous vu quelque chose à reprendre en moi?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous êtes exquise, madame, et je n'ai pas l'ombre d'un reproche à vous faire.

MADAME DE CLÈVES.

Alors nous sommes amis?... Oui, l'on est très empressé autour de moi et l'on me fait force compliments. Mais un seul point m'importe : c'est que vous ne me jugiez point mal, et c'est de cela que je suis venue m'assurer... Car, c'est singulier... je n'ai pas une pensée qui vous puisse porter ombrage; je ne fais

rien qui puisse justifier vos tristesses; et cependant, quand je vous vois triste, j'éprouve le besoin de m'en excuser: j'ai comme le remords d'une faute que je n'ai point commise et que je ne soupçonne même pas.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous êtes parfaite, madame, et je vénère votre vertu. Je vous demande pardon de laisser encore paraître quelquefois un chagrin si déraisonnable. Car la seule chose de vous qu'il me reste à souhaiter ne dépend pas de vous, hélas! Je m'étais juré de ne vous en plus jamais reparler: mais c'est vous-même qui y semblez revenir par un scrupule qui me touche infiniment. Oui, je souffre d'une chimère; je souffre de ce que vos sentiments pour moi ne passent pas ceux de l'estime et de la reconnaissance : comme si je méritais davantage! comme si je méritais même ce que vous me donnez! Je songe avec désespoir : « Est-il possible que je ne sois pas heureux, vous ayant pour femme?... »

MADAME DE CLÈVES.

Mais, monsieur, il ne tient qu'à vous, ce me semble... Je comprends tout mon devoir, et je tâche à le remplir. Ce je ne sais quoi que vous vous plaignez que je ne sente pas pour vous, du moins je ne l'éprouve pour aucun autre, et même, à dire la vérité, je conçois mal ce que c'est. Comment donc pouvez-vous m'accuser de vous frustrer d'un bien dont je n'ai point connaissance?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Je n'ai rien à répliquer, madame. Je vous dois paraître hors du bon sens, et c'est là justement mon malheur. Je ne vous fatiguerai plus de griefs qui vous sont inintelligibles. Même, je l'avoue, votre entière sincérité et votre ferme attachement à un devoir que je vous rends ingrat et difficile me sont déjà une

sorte d'allégement. Les sentiments que vous avez pour moi, s'ils ne sont pas tels que j'ai l'extravagance de les souhaiter, impliquent du moins une loyauté, une confiance absolue et sans aucune réserve, — n'est-il pas vrai ?

MADAME DE CLÈVES.

Le jour, monsieur, n'est pas plus transparent que ne l'est pour vous ma pensée. Je ne vous cache rien, et je n'ai rien à vous cacher.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Promettez-moi donc, madame, qu'il en sera toujours ainsi.

MADAME DE CLÈVES.

Je vous le promets, monsieur, de tout mon cœur; en vous le promettant, je m'engage simplement à être ce que je suis et qu'il me serait impossible de ne pas être.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous dites cela, madame, parce que vous n'avez présentement rien à cacher en effet, et que, si vous ne m'aimez pas...

MADAME DE CLÈVES.

Monsieur!

MONSIEUR DE CLÈVES, continuant.

...Vous n'aimez non plus aucun autre homme. Mais, le jour où vous seriez troublée, où vous sentiriez pour quelque autre ce que vous avez ignoré jusqu'ici et que je n'ai pas su vous inspirer, promettez-moi (et je vous le demande moins dans mon intérêt que pour votre pureté qui m'est chère), que vous vous confierez à moi comme à votre plus sûr et à votre meilleur ami.

MADAME DE CLÈVES, gravement.

Monsieur, je vous le promets.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Merci, madame. Je jure de mon côté que je ne vous ferai point de reproches et que je vous assisterai de mon mieux. (A voix plus basse.) Ah! madame, vous ne saurez jamais à quel point je vous aime! (Entre un page.) Qu'y a-t-il?

LE PAGE.

Monseigneur, Sa Majesté la reine dauphine vous fait savoir qu'il lui serait agréable que vous eussiez la courtoisie de vous porter à la rencontre de monsieur de Nemours, qui vient d'entrer au Louvre.

MONSIEUR DE CLÈVES.

J'y vais.

Il sort avec le page par la droite.

SCÈNE VI

MADAME DE CLÈVES, LA DAUPHINE, MADAME DE MARTIGUES, MADAME DE THÉMINES, LE VIDAME DE CHARTRES.

La dauphine entre par la gauche, avec madame de Martigues. Un peu en arrière, madame de Thémines arrête le vidame dans l'embrasure de la porte.

MADAME DE THÉMINES, à mi-voix.

François!

LE VIDAME, de même.

Mathilde?

MADAME DE THÉMINES.

A ce soir, chez nous?

LE VIDAME.

Impossible. Service du roi.

MADAME DE THÉMINES.

Alors, à demain?

LE VIDAME.

A demain.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE VIDAME.

MADAME DE CLÈVES, moqueuse.

Il est donc arrivé, ce glorieux duc?

LA DAUPHINE.

Et c'est ici que nous l'allons recevoir.

MADAME DE CLÈVES.

Est-il si irrésistible qu'on le dit?

MADAME DE MARTIGUES.

Vous ne l'avez jamais vu?

MADAME DE CLÈVES.

Non, madame.

MADAME DE MARTIGUES.

Demandez donc à la reine d'Angleterre.

MADAME DE CLÈVES.

Ainsi, ce qu'on rapporte n'est donc pas un conte?

MADAME DE MARTIGUES.

Un conte? C'est de l'histoire, ma chère...

MADAME DE THÉMINES.

Comme le siège de Troie ou la bataille de Bouvines...

MADAME DE MARTIGUES.

Mais plus galante...

LA DAUPHINE.

La postérité lira dans nos chroniques : « Lorsque le roi Henri II eut appris la mort de Marie, reine d'Angleterre, il envoya monsieur de Randan à Élisabeth pour la complimenter sur son avènement à la couronne. Monsieur de Randan la trouva instruite des intérêts de la cour de France et du mérite de ceux qui la composaient. Mais surtout il la trouva si remplie de la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince et avec tant d'empressement, que, quand il put revenir, il dit au roi qu'il n'y avait rien que monsieur de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutait point qu'elle ne fût capable de l'épouser. »

MADAME DE CLÈVES.

Comme cela? Sur sa réputation?

LA DAUPHINE.

Oui. Il est vrai que cette réputation est hors du commun. (S'amusant.) La reine savait que ce que monsieur de Nemours a de moins admirable est d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau; que ce qui le met au-dessus des autres est un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions qu'on n'a jamais vu qu'en lui seul; un enjouement qui plaît également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui est toujours suivie de tout le monde sans pouvoir être imitée; enfin, que bien peu des femmes à qui

il s'est attaché peuvent se vanter de lui avoir résisté et que plusieurs même à qui il n'a point témoigné de passion n'ont pas laissé d'en avoir pour lui... Est-ce que je mens d'un seul mot, mesdames?

MADAME DE THÉMINES.

La pudeur nous obligerait à dire que nous l'ignorons; mais la justice nous contraint d'avouer que Votre Majesté reste plutôt en deçà de la vérité.

MADAME DE MARTIGUES, les yeux au ciel.

Le duc est de ceux à qui l'on pardonne toujours.

MADAME DE CLÈVES.

Et c'est cette... concurrence qui a piqué la fantaisie de la reine?

LA DAUPHINE.

Apparemment.

MADAME DE CLÈVES.

Mais que fit le duc de Nemours?

LA DAUPHINE.

Il n'hésita que peu à tenter cette grande fortune. Mais il prit ses sûretés. Il demanda au roi le secret, — qui a été bien gardé, comme vous le voyez, — et envoya à Londres le petit Lignerolles, qui est un jeune homme d'esprit, son favori, pour sonder les sentiments de la reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. Et les rapports de Lignerolles sont si encourageants que le duc doit prochainement s'embarquer pour aller conclure l'affaire...

MADAME DE THÉMINES.

Et pour y mettre, si j'ose dire, la dernière main.

LA DAUPHINE.

Folle!

MADAME DE CLÈVES.

La reine est belle?

LA DAUPHINE.

Elle est imposante.

MADAME DE CLÈVES.

Le duc est un brave.

MADAME DE MARTIGUES.

C'est, en effet, un de nos plus valeureux capitaines.

MADAME DE CLÈVES.

Et voilà un mariage véritablement royal et dont le procédé ne sent point son bourgeois.

La tenture du fond se relève, et le duc de Nemours parait, suivi de MM. de Clèves, de Chartres, de Guise, d'autres seigneurs et de dames de la cour.

LA DAUPHINE.

Voici la musique qui repart. (A madame de Clèves.) Ne danserez-vous plus, mignonne?

MADAME DE CLÈVES, tournant le dos au fond de la scène.

Si j'avais un danseur...

LA DAUPHINE.

Eh bien, prenez celui qui arrive.

Madame de Clèves se retourne et voit Nemours qui lui offre la main.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MESSIEURS DE NEMOURS, DE CLÈVES, DE CHARTRES, DE GUISE; Seigneurs et Dames.

Pavane dansée par tous les personnages et, au premier plan, par madame de Clèves et le duc de Nemours. Quand la pavane est finie :

LA DAUPHINE, à madame de Clèves et au duc de Nemours.

Et maintenant, n'avez-vous pas envie de savoir qui vous êtes? et ne vous en doutez-vous point?

LE DUC DE NEMOURS.

Pour moi, madame, la réputation de madame de Clèves et le portrait qu'on m'avait fait d'elle ne me laissent pas d'incertitude. Mais, comme elle n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

LA DAUPHINE.

Je crois qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

MADAME DE CLÈVES.

Je vous assure, madame, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

LA DAUPHINE.

Vous devinez fort bien; et il y a même quelque chose d'obligeant pour monsieur de Nemours à ne pas vouloir avouer que vous le connaissez sans jamais l'avoir vu.

MADAME DE CLÈVES, très confuse.

Madame...

LE CHEVALIER DE GUISE, regardant Nemours; à part :

Sera-ce donc lui?...

ACTE DEUXIÈME

Premier tableau. — La chambre de madame de Clèves.

Portes au fond et de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CLÈVES, puis MADAME DE THÉMINES.

C'est l'heure où madame de Clèves reçoit. Elle est d'abord seule, occupée à une broderie. Un laquais annonce : « **Madame la marquise de Thémines.** »

MADAME DE THÉMINES, entrant.

Mais, ma belle, que faites-vous donc? Je pensais vous voir là-bas, avec tout le monde.

MADAME DE CLÈVES.

Où, là-bas?

MADAME DE THÉMINES.

Dans la lice... vous savez bien?... qu'on a faite entre la Bastille et le château des Tournelles, pour le tournoi qu'on donne à l'occasion du mariage de Madame, sœur du roi, avec le duc de Savoie... Ignorez-vous ce que l'on a fait publier par tout le royaume? qu'en la ville de Paris, le pas serait ouvert, au quinzième juin, par Sa Majesté Très Chrétienne et par les princes Alphonse d'Este, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour

être tenu contre tous venants : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance et un pour les dames ; le deuxième combat à coups d'épée, un à un ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp ; le troisième combat à pied, trois coups de pique et six coups d'épée... Ce sera superbe ! Mais, comme telles chevaleries sont de nos jours peu usitées, ces messieurs ont jugé bon d'en faire aujourd'hui une répétition, qui devait être secrète, mais où nous nous sommes toutes rencontrées, je ne sais comment. Il ne manquait que vous, ma belle.

MADAME DE CLÈVES.

Je suis un peu souffrante.

MADAME DE THÉMINES.

A qui le ferez-vous croire, avec ces yeux et ce teint-là ? Mais il est vrai que, depuis quelque temps, vous semblez fuir toutes les fêtes et assemblées.

MADAME DE CLÈVES, *un peu embarrassée.*

Où avez-vous pris cela, madame ? Mais c'est qu'aussi il y en a trop. Je ne fuis point les plaisirs, mais j'y veux quelque trêve, sans quoi ils deviennent accablants. Cette éternelle parade et cette éternelle dissipation de la vie de cour ressemblent enfin à une servitude. Je veux, quelquefois, vivre un peu avec moi-même.

MADAME DE THÉMINES.

Oh ! que voilà un tête-à-tête dont je me passe aisément ? Cette dissipation a du bon, croyez-le bien ; et, pour moi, je m'en accommode fort. Elle empêche les passions profondes, et, par conséquent, les grands chagrins.

MADAME DE CLÈVES.

Passions profondes, grands chagrins... c'est donc même chose, madame ?

MADAME DE THÉMINES.

N'en doutez pas. Tout est bon qui nous distrait de nous-même et nous étourdit.

MADAME DE CLÈVES.

Peut-être... Alors, madame, ce fut divertissant, à cette lice des Tournelles?

MADAME DE THÉMINES.

A la folie, mignonne. Ces nobles exercices nous reportaient à des temps plus beaux que notre triste époque de décadence morale et musculaire. Et puis, les combattants ayant déposé leurs habits afin d'être plus dispos... ce n'est pas seulement leur vaillance qu'il nous fut donné d'apprécier.

MADAME DE CLÈVES.

Oh! marquise!

MADAME DE THÉMINES.

J'offense votre pudicité, ma belle? Pardonnez-moi. Oh! ce n'est pas que tous ces messieurs aient de quoi pleinement contenter des yeux un peu exigeants. Je ne dis point de mal du chevalier de Guise, votre petit ami, dont la gracilité n'est pas, du moins, sans élégance, et qui nous montra des bras de jeune fille. Mais, entre nous, que monsieur votre oncle, ce bon vidame, parut peu à son avantage!... En revanche, il n'y eut qu'un cri sur le duc de Nemours. Monsieur de Ronsard, qui se trouvait là, en fit un impromptu qui revient à dire que c'est Hercule brandissant le javelot de Mars avec les bras d'Apollon.

MADAME DE CLÈVES, gênée.

C'est un peu compliqué.

MADAME DE THÉMINES.

Mais on comprend très bien quand on a vu. Trois

fois, le duc désarçonna ce pauvre vidame. Le succès de monsieur de Nemours fut d'autant plus vif, qu'on parle beaucoup de lui, depuis quelque temps... et que son cas excite une curiosité générale.

MADAME DE CLÈVES, curieuse malgré elle.

Et quel est, madame, le cas de monsieur de Nemours?

MADAME DE THÉMINES.

On le croit occupé d'une grande passion... dont il est absolument impossible de découvrir l'objet.

MADAME DE CLÈVES.

C'est peut-être qu'il n'y en a point.

MADAME DE THÉMINES.

Le vidame, qui le voit de plus près que personne, a dit à madame de Martigues que ce prince est tellement changé qu'il ne le reconnaît plus.

MADAME DE CLÈVES, joyeuse malgré elle.

Vraiment, on dit cela?

MADAME DE THÉMINES.

Et ce qui étonne davantage, c'est qu'on ne lui voit aucun commerce, ni aucune heure particulière où il se dérobe, en sorte qu'on croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime.

MADAME DE CLÈVES, de même.

Cela est un peu surprenant.

MADAME DE THÉMINES.

N'est-ce pas? Le duc aimer une femme qui ne répond point à son amour! Cela n'entre qu'à peine dans la pensée et c'est ce qui fait dire qu'il est méconnaissable. A moins que...

MADAME DE CLÈVES, anxieuse.

A moins que?..

MADAME DE THÉMINES.

C'est un badinage que l'on fait. On dit que, sans doute, il pousse la conscience jusqu'à se réserver pour la reine d'Angleterre; on parle de jeûne préparatoire, de...

MADAME DE CLÈVES, changeant subitement de figure.

Il faut avouer que voilà de sottes plaisanteries.

MADAME DE THÉMINES.

Oh! nous ne sommes pas difficiles.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le vidame de Chartres.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus LE VIDAME.

Sur ces mots : « Monsieur le vidame de Chartres », madame de Thémines s'est levée comme pour prendre congé.

MADAME DE CLÈVES.

Vous partez, madame?

MADAME DE THÉMINES, à elle-même.

Au fait, pourquoi partirais-je?

Elle se rassied.

LE VIDAME, saluant madame de Clèves.

Ma nièce... (Il parait un instant embarrassé devant madame de Thémines, puis :) Marquise, voyez en moi le plus humble de vos serviteurs.

MADAME DE CLÈVES.

Vous n'avez pas mal, mon oncle?

LE VIDAME.

Moi?

MADAME DE CLÈVES.

On sait d'où vous venez, et l'on a appris de vos exploits.

LE VIDAME.

Il est vrai que j'ai fourni à monsieur de Nemours quelques coups de lance assez galants... Mais, à propos de Nemours, vous savez la nouvelle?

MADAME DE CLÈVES.

Quoi donc?

LE VIDAME.

Il a rappelé Lignerolles.

MADAME DE CLÈVES.

Lignerolles qui était à Londres?...

MADAME DE THÉMINES.

Pour le mariage du duc avec la reine Élisabeth?

LE VIDAME.

Oui, Nemours a tout fait rompre.

MADAME DE CLÈVES.

Qui vous l'a dit?

LE VIDAME.

Lui-même. Enfin, c'est une affaire réglée: il n'épouse plus la reine d'Angleterre.

MADAME DE THÉMINES.

Le courage lui aura manqué au dernier moment.

LE VIDAME.

Je croirais plutôt à quelque passion qui le retient à Paris.

MADAME DE THÉMINES.

A moins que ce ne soit la crainte de périr d'ennui là-bas. Sans compter que, mari d'une reine qui est à la fois une personne très amoureuse et d'une vertu implacable, le pauvre duc serait tenu de marcher droit et n'aurait pas toutes ses aises. Il a dû mettre en balance les honneurs et les charges, et celles-ci lui auront paru lourdes...

MADAME DE CLÈVES, joyeuse et triomphante malgré elle.

Quelles qu'aient été ses raisons, et que ce soit à un amour mystérieux ou simplement à ses commodités qu'il sacrifie un établissement royal, un tel désintéressement n'est peut-être pas d'une âme commune, et vous avouerez que ce n'est point à tout le monde qu'il arrive de refuser la main d'une reine.

LE VIDAME.

Ma nièce a raison.

MADAME DE THÉMINES.

Évidemment. Oh! toutes les femmes approuveront monsieur de Nemours.

LE LAQUAIS, annonçant.

Madame la comtesse de Martigues.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DE MARTIGUES.

MADAME DE MARTIGUES.

Vous parliez de monsieur de Nemours? J'en étais sûre. Vous savez l'histoire?

LE VIDAME.

La rupture de son mariage?

MADAME DE MARTIGUES.

Bon, c'est déjà une vieille nouvelle. J'en ai de plus fraîches. Tantôt, à la lice des Tournelles, où j'étais avec la reine dauphine et d'autres dames (*A madame de Thémines*), un instant après votre départ, marquise, Chatelard est venu dire à Sa Majesté que le hasard lui avait mis entre les mains une lettre de galanterie qui était tombée... devinez d'où?... de la poche de monsieur de Nemours!

LE VIDAME, *tout en commençant à explorer les siennes.*

De la poche du duc?

MADAME DE MARTIGUES.

Oui, dans la chambre où ces messieurs avaient déposé leurs habits. Des gentilshommes qui étaient là l'ont ramassée et l'ont lue tout haut.

MADAME DE THÉMINES.

Voilà qui est d'une rare délicatesse!

MADAME DE MARTIGUES.

Oh! la lettre n'était point signée. Chatelard la leur a prise et comme j'ai dit, l'a apportée à madame la dauphine qui s'en est fort divertie, car le morceau est des plus piquants.

MADAME DE CLÈVES, *se contenant.*

Sans doute une lettre ancienne, oubliée par celui qui l'avait reçue?

MADAME DE MARTIGUES.

Non pas. Il faut bien, tout au moins, qu'elle soit aussi neuve que l'habit où elle était : et l'on sait que monsieur de Nemours ne porte pas longtemps le même.

MADAME DE CLÈVES, cachant son angoisse.

Une lettre d'amour?

MADAME DE MARTIGUES.

Une lettre de vengeance amoureuse, et des plus raffinées. La dame y explique au duc que, se sachant trompée par lui, elle a feint de ne le plus aimer, afin de le reprendre et de pouvoir le quitter au lieu d'être quittée par lui... (Regard rapide échangé entre le vidame et madame de Thémines.) Mais il faut voir de quel air la chose est tournée. Nous en étions toutes ravies, comme si cet avantage remporté par une des nôtres vengeait le sexe tout entier.... Au reste, madame la dauphine m'a permis d'en prendre copie.

MADAME DE THÉMINES, tranquillement.

Vous l'avez sur vous?

MADAME DE MARTIGUES.

La voici.

Elle sort la lettre et la déplie.

MADAME DE THÉMINES, au vidame, qui a continué à explorer ses poches.

Vous cherchez quelque chose, vidame?

LE VIDAME.

Non, rien... mon mouchoir.

MADAME DE MARTIGUES.

Faut-il vous la lire?

MADAME DE CLÈVES, craignant de souffrir davantage.

Mais... avons-nous le droit...?

MADAME DE THÉMINES.

Puisque madame de Martigues vient pour cela!

MADAME DE MARTIGUES.

Écoutez donc. (Elle lit.) « Je vous ai trop aimé pour

vous laisser croire que le changement que vous voyez en moi soit un effet de ma légèreté : je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris que je vous parle de votre infidélité : vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, et j'ai pris tant de soin de vous cacher que je la connaissais! Je suis surprise moi-même que j'aie pu ne vous en rien faire paraître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne : je croyais que vous aviez pour moi une passion violente, et dans le temps que je vous laissais voir celle que j'avais pour vous, j'appris que vous me trompiez, que vous en aimiez une autre et que, selon toutes les apparences, vous me sacrifiiez à cette nouvelle maîtresse... Je feignis d'être malade : je voulais avoir du temps pour résoudre de quelle sorte j'en devais user avec vous : je pris et je quittai vingt fois les mêmes résolutions; mais enfin je vous trouvai indigne de voir ma douleur, et je résolus de ne vous la point faire paraître. Je voulus blesser votre orgueil, en vous faisant voir que ma passion s'affaiblissait d'elle-même... »

MADAME DE THÉMINES.

Hé! cela n'est point mal.

MADAME DE MARTIGUES.

N'est-ce pas? (Continuant sa lecture.) « Mais je pensai que je... que je... » J'ai copié à la hâte, et voilà que je m'embrouille dans ma propre écriture.

Elle tend la lettre à madame de Thémines.

MADAME DE THÉMINES, la prenant.

Voyons donc si je serai plus habile. (Elle lit.) « Mais je pensai que je ne vous punirais pas assez en rompant avec vous, et que je ne vous donnerais qu'une légère douleur, si je cessais de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus; je trouvai qu'il fallait que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé, que

j'éprouve si cruellement. Je crus que, si quelque chose pouvait rallumer les sentiments que vous aviez eus pour moi, c'était de vous faire voir que les miens étaient changés, mais de vous le faire voir en feignant de vous le cacher, et comme si je n'eusse pas eu la force de l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution, mais qu'elle me fut pénible à prendre! et qu'en vous revoyant elle me parut difficile à exécuter! Je fus d'abord prête à éclater par mes reproches et par mes prières; mais je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi... La bizarrerie de... de... » Lisez la fin, vidame.

Elle lui tend la lettre.

LE VIDAME, lisant.

« La bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi à mesure que je m'éloignais de vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez jamais fait et je vous ai fait voir que je ne vous aimais plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entièrement abandonné celle pour qui vous m'aviez quitté. Mais votre retour n'a pu réparer votre légèreté. Votre cœur a été partagé entre moi et une autre; vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyais mériter de l'être, et pour me laisser dans la résolution de ne vous voir jamais. »

Il rend le papier à madame de Martigues.

MADAME DE THÉMINES.

Eh bien, vidame, qu'en dites-vous?

LE VIDAME.

Oh! cela est plein d'esprit... (A madame de Clèves.) Mais permettez-moi de prendre congé, ma nièce.

MADAME DE MARTIGUES.

Déjà?

LE VIDAME.

Oui... une affaire de conséquence... que je.... Au revoir.

MADAME DE CLÈVES, *comme absente.*

Au revoir, vidame.

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* LE VIDAME.

MADAME DE MARTIGUES.

Devinez-vous de qui peut être cette lettre?

MADAME DE THÉMINES.

Pas du tout. Sans doute, si l'on fait le compte des femmes capables d'écrire de ce style...

MADAME DE MARTIGUES.

Il y en a peu.

MADAME DE THÉMINES.

Mais, si on compte celles qui ont pu aimer monsieur de Nemours...

MADAME DE MARTIGUES.

Et même être aimées de lui...

MADAME DE THÉMINES.

Jusqu'à ce qu'il les trompât...

MADAME DE MARTIGUES.

Il y en a beaucoup... Et l'autre, celle pour qui il trahissait la première? Soupçonnez-vous qui ce peut être?

MADAME DE THÉMINES.

Pas davantage.

MADAME DE MARTIGUES.

Ne serait-ce point l'inconnue à qui l'on attribuait ce grand changement de monsieur de Nemours, et pour qui l'on disait qu'il négligeait tout le reste?

MADAME DE THÉMINES.

Il est possible.

MADAME DE MARTIGUES.

Et la voilà quittée... comme les autres!

MADAME DE THÉMINES.

C'est égal, celui qui a perdu ce poulet est vraiment un homme à qui une femme se peut fier!

MADAME DE MARTIGUES.

La lettre est si joliment troussée qu'il n'aura pas voulu la garder pour lui tout seul.

MADAME DE THÉMINES.

Le rôle qu'elle lui donne n'est pourtant pas fort glorieux.

MADAME DE MARTIGUES.

Eh bien donc, la femme qui l'a écrite en doit être si contente qu'il n'est pas possible qu'elle garde encore rancune à son infidèle. Voulez-vous ma pensée? Après une lettre comme celle-là, ils sont à deux de jeu, et il ne leur reste qu'à se remettre ensemble.

MADAME DE THÉMINES.

Dans le fond, je suis un peu de cet avis. (A madame de Clèves.) Et vous, mignonne?... Vous ne dites rien?

MADAME DE CLÈVES.

Oh! moi, madame, j'admire comme il convient tant d'adresse et de subtilité. Mais, voyez-vous, cela me passe, et je dirai presque me chagrine. Je sens que si, par un malheur je me trouvais engagée dans une de

ces aventures, je serais si éloignée de ces façons-là!... Au reste, pardonnez-moi, mais je ne suis guère en état d'appliquer mon esprit à une question de ce genre. Je vous avoue que je ne me sens pas très bien, et...

Elle passe la main sur son front.

MADAME DE THÉMINES.

C'est vrai, comme elle est pâle!... Déjà, quand je suis entrée, vous vous disiez souffrante. Le plaisir de demeurer avec vous m'a fait faire un peu la sourde oreille... Pardonnez-moi.

MADAME DE MARTIGUES.

Nous vous laissons, ma chère. Mais soignez-vous.

MADAME DE THÉMINES.

La plus jolie femme de la cour n'a pas le droit d'être malade. Au revoir donc.

MADAME DE CLÈVES.

Au revoir.

SCÈNE V

MADAME DE CLÈVES, seule.

Quelle honte! J'ai pensé tout à l'heure fondre en larmes... Pourquoi? Que monsieur de Nemours aime ou trahisse qui il veut, en quoi cela me touche-t-il? Qu'est-ce donc que j'attendais de lui, et qu'avais-je cru, ou espéré?... L'étrange chose que je puisse même me poser cette question!... Mais non, il n'y a rien... si ce n'est le chagrin que me donnent toujours les actions déloyales, même quand elles ne me touchent pas personnellement. Ce qui m'afflige ici, c'est qu'un homme pour qui j'avais de l'estime et que je croyais généreux et sincère ait soudainement démenti l'idée

que je m'étais formée de son caractère... J'en suis peinée pour lui, et il n'y a rien de plus, c'est évident... Oui, oui, c'est cela...

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le duc de Nemours.

MADAME DE CLÈVES, à part.

Lui!

SCÈNE VI

MADAME DE CLÈVES, NEMOURS.

NEMOURS.

Je vous prie, madame, d'excuser l'heure un peu tardive de ma visite. Mais je viens de voir le vidame de Chartres, et j'ai à vous parler d'une affaire qui l'intéresse.

MADAME DE CLÈVES, glaciale.

Je vous écoute, monsieur.

NEMOURS.

N'avez vous pas eu connaissance d'une lettre que Chatelard a remise tantôt entre les mains de madame la dauphine?

MADAME DE CLÈVES, de même.

On m'en a dit quelque chose : mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je puis vous assurer qu'il n'y est pas nommé.

NEMOURS.

Et pourtant c'est bien à lui qu'elle est adressée.

MADAME DE CLÈVES, de même.

Je veux bien vous croire, encore qu'il soit peu vrai-

semblable que les papiers du vidame tombent de vos poches.

NEMOURS.

C'est une méprise, madame, et des plus fâcheuses pour moi. Nos habits se sont trouvés mêlés quand nos gens les sont allés querir. C'est à ce moment que la lettre est tombée. Les gentilshommes qui étaient là et qui l'ont ramassée m'ont fait l'honneur de me l'attribuer, je ne sais pourquoi...

MADAME DE CLÈVES, toujours glaciale.

C'est sans doute, monsieur, qu'on ne prête qu'aux riches.

NEMOURS continuant.

... Mais la vérité, c'est qu'elle est tombée de l'habit du vidame, et non du mien. Elle ne s'adresse pas à moi, je vous le répète... et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader... ce n'est pas madame la dauphine.

MADAME DE CLÈVES, de même.

Eh bien donc, monsieur, j'en suis persuadée, puisqu'il vous plaît ainsi.

NEMOURS.

Hélas non, vous ne l'êtes point. Mais, madame, cette lettre, l'avez-vous lue?

MADAME DE CLÈVES, de même.

On vient de m'en lire une copie.

NEMOURS.

Vous n'en avez donc pas encore oublié le contenu. Or voici un billet de madame d'Amboise, qui est la confidente de la personne qui a écrit la lettre. Par ce billet, madame d'Amboise redemande au vidame cette lettre de son amie. Le nom du vidame est sur le billet,

et ce qui est dedans prouve, paraît-il, que la lettre qu'on lui redemande est la même qu'il a perdue... Jugez-en vous-même, madame.

Il lui tend un billet.

MADAME DE CLÈVES, après avoir lu, changeant de ton et de figure.

Il est vrai; l'on ne peut aller là contre. (Souriant.) Et me voilà convaincue de votre innocence.

NEMOURS.

J'en suis, madame, très particulièrement heureux. Je me soucie fort peu, en général, de l'injustice des jugements publics; mais, quand l'injustice vient de certaines personnes...

MADAME DE CLÈVES, interrompant.

Et maintenant, monsieur, que puis-je faire pour mon oncle?

NEMOURS.

Retirer la lettre des mains de la dauphine, tout en lui laissant croire qu'elle est à moi. Le vidame m'a supplié de ne le point démentir sur ce point, et je le lui ai promis.

MADAME DE CLÈVES.

Qu'a-t-il donc à craindre?

NEMOURS.

Oh! c'est toute une histoire : d'une part, il est l'amant de madame de Thémines, et la lettre est de cette dame...

MADAME DE CLÈVES.

Mais madame de Thémines était ici tout à l'heure... avec mon oncle... Et non seulement elle n'a pas bronché, mais elle a lu elle-même, tout haut, une bonne moitié de la copie qu'on avait apportée.

NEMOURS.

Devant le vidame?

MADAME DE CLÈVES.

Devant le vidame. Bien plus, elle l'a obligé à en lire lui-même la fin.

NEMOURS.

Cela prouve que madame de Thémines se possède admirablement. — Mais, d'autre part, monsieur de Chartres a pareillement une liaison avec la reine dauphine...

MADAME DE CLÈVES.

Que me dites-vous là!... Madame de Thémines, madame la dauphine... et l'autre... l'inconnue : cela fait trois dans le même temps, si je sais compter.

NEMOURS.

Le vidame est d'Église par son titre : cela explique ses grands moyens.

MADAME DE CLÈVES.

Monsieur, je rougis des débordements de mon oncle.

NEMOURS.

Nous n'en devons pas moins tirer ce jeune étourdi de l'embarras où il s'est jeté. La dauphine n'a jamais soupçonné la liaison du vidame avec madame de Thémines. Si elle l'apprenait, la chose aurait pour votre oncle les plus graves conséquences. Il faut donc, je vous le répète, que la dauphine continue de croire que la lettre m'est adressée. Votre oncle compte sur vous. S'il a eu recours à mon entremise, c'est que la matière était, pour lui, un peu délicate à traiter et qu'il eût senti quelque gène à vous entretenir lui-même de ses faiblesses.

MADAME DE CLÈVES.

Il a bien fait, monsieur; car, en vérité, tout cela n'est point fort joli. Tant d'habileté et de ruse, une intrigue si savante, un tissu si inextricable de trom-

peries, une telle puissance de dissimulation... Je ne me permets point de juger mon oncle, que j'aime, malgré tout, ni madame de Thémines, qui n'a fait que se venger. Je sais, d'ailleurs, combien la morale de cour est indulgente en ces matières. Mais il me semble que, dans ces aventures du cœur, la seule excuse, s'il en est une, est la sincérité.

NEMOURS.

Je pense tout à fait de même, madame, et cette ressemblance de sentiments m'est infiniment précieuse, car je sens à quel point elle m'honore.

MADAME DE CLÈVES.

Et moi, monsieur, je suis contente pour vous que l'on se soit trompé en vous mêlant à cette affaire. Il m'eût été pénible, je l'avoue, d'avoir à vous juger sévèrement.

NEMOURS.

C'est une nécessité où vous ne serez plus exposée, madame : car, grâce au ciel, je suis extrêmement changé.

MADAME DE CLÈVES.

On me l'a dit, monsieur.... Madame de Thémines en parlait encore tout à l'heure.

NEMOURS.

Je suis charmé que madame de Thémines s'en soit aperçue : mais je voudrais qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir.... Il y a des personnes à qui l'on n'ose donner d'autres marques des sentiments qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point; et, n'osant leur faire paraître qu'on les aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. On voudrait qu'elles connussent qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter

au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables : ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître au public, et même à elles-mêmes, les sentiments qu'elles vous ont inspirés; et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre... Si je suis à ce point changé, comme on le dit, n'aurez-vous jamais, madame, la curiosité de savoir qui a fait ce changement?

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le chevalier de Guise.

MADAME DE CLÈVES, vivement.

Oui, oui, qu'il entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE GUISE.

LE CHEVALIER, saluant.

Madame... (A Nemours.) Ne m'en veuillez pas, monsieur, d'interrompre votre entretien. Ce serait injuste, très injuste, je vous assure, et vous le verrez par la suite.

NEMOURS.

Je vous quitte donc la place, monsieur, sans rancune. La conversation de madame de Clèves est un si grand bien qu'il est naturel que chacun en réclame sa part. (Se levant.) Madame...

SCÈNE VIII

MADAME DE CLÈVES, LE CHEVALIER DE GUISE.

LE CHEVALIER.

Madame, voulez-vous me faire la grâce de m'entendre?

MADAME DE CLÈVES.

Parlez, monsieur.

LE CHEVALIER.

Je ne vous répéterai point, madame, ce que vous êtes pour moi. Mais, comme vous occupez toute ma pensée, et que, partout où je vous rencontre, je vous observe avec des regards aiguisés par l'inquiétude, je me flatte d'être arrivé à vous connaître mieux que vous ne vous connaissez vous-même; et je voudrais vous faire part de mes découvertes.

MADAME DE CLÈVES.

Je ne vous le demande point, monsieur.

LE CHEVALIER.

Je le sais, madame; mais je vous prie de me laisser aujourd'hui vous désobéir.... Il y a trois mois, le maréchal de Saint-André devant donner une fête, monsieur de Nemours...

MADAME DE CLÈVES.

Mais, monsieur, pourquoi me parlez-vous de monsieur de Nemours?

LE CHEVALIER.

Parce qu'il est l'homme, madame, par qui j'ai le plus souffert... Monsieur de Nemours, donc, expliqua devant

vous, chez madame la dauphine, que c'était une chose fâcheuse, que de voir dans un bal la personne qu'il aime, car, s'il est aimé, il a le chagrin de l'être moins pendant le temps de la fête, et, s'il n'est pas aimé, il souffre encore davantage, car, plus sa maîtresse est admirée du public, plus il se trouve malheureux de n'être point aimé. On discuta là-dessus. Vous ne dîtes pas une parole mais vous ne fûtes pas au bal de monsieur de Saint-André. (Sur un geste de madame de Clèves.) Oui, je sais, vous étiez malade... Quelques jours après, madame la dauphine s'étant mis en tête de faire faire des portraits de toutes les belles personnes de la cour pour les envoyer à la reine sa mère, on fit le vôtre. A la dernière séance — c'était dans la chambre de madame la dauphine, et la compagnie était nombreuse — monsieur de Clèves apporta un petit portrait qu'il avait de vous, pour en faire la comparaison avec celui qu'on achevait. Tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre, et vous ordonnâtes au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui qu'on venait d'apporter. Le peintre le prit, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

MADAME DE CLÈVES, angoissée.

Tout cela, monsieur, est sans doute fort intéressant...

LE CHEVALIER.

Oui, madame; la suite surtout. Madame la dauphine était assise sur son lit et vous parlait bas. Vous aperçûtes, par un des rideaux qui n'était qu'à demi fermé, monsieur de Nemours, le dos contre la table, qui était au pied du lit, et vous vîtes que, sans tourner la tête, il prenait adroitement quelque chose sur cette table. Vous n'eûtes pas de peine à deviner que c'était votre portrait. Vous ne fûtes pas peu embarrassée, car le lui redemander publiquement, c'était apprendre à tout le

monde les sentiments que ce prince avait pour vous, et le lui réclamer en particulier, c'était quasi l'engager à vous parler de sa passion. Enfin, vous jugeâtes qu'il valait mieux le lui laisser, et vous fûtes bien aise de lui accorder une faveur que vous lui pouviez faire sans qu'il sût même que vous la lui faisiez... Est-ce que je me trompe?

MADAME DE CLÈVES.

J'aurais dû, monsieur, vous arrêter au premier mot. Mais, puisque je n'ai pas su vous contraindre à vous taire, je vous prie maintenant de m'épargner. Vous ne pouvez m'offenser davantage, mais vous pouvez encore me faire souffrir.

LE CHEVALIER.

Madame, l'état d'esprit où je suis et le dessein que j'ai formé m'autorisent à vous tenir des propos dont l'indiscrétion, dans tout autre cas, serait odieuse. J'ai fait beaucoup de remarques du genre de celles que je viens de vous rapporter, et ce que je n'ai point vu de mes yeux, je l'ai deviné. Je sais le plaisir que vous a fait la rupture du projet du mariage de monsieur de Nemours avec la reine d'Angleterre; votre désespoir, quand vous avez cru que la lettre égarée s'adressait à lui; votre joie, lorsqu'il s'en est justifié — cette joie profonde qui éclatait encore malgré vous sur votre visage, dans le moment où je suis entré. Monsieur de Nemours a changé pour vous de méthode: son grand art a été de vous respecter en apparence, de ménager avec soin votre réputation et de ne se point déclarer à vous directement. Votre mutuelle passion a ceci d'extraordinaire qu'elle a grandi secrètement et silencieusement parmi le bruit et l'agitation d'une cour frivole: personne autre que moi ne s'en est douté; vous n'avez échangé que des paroles publiques et qui étaient entendues de tous, et c'est aujourd'hui la première fois

que vous vous êtes vus en particulier. Mais enfin il vous aime aussi sérieusement que le lui permet sa légèreté brillante..., et vous, madame, vous l'aimez de toute votre âme. Je le sais, j'en suis sûr, et c'est pourquoi je pars. Je vais, avec quelques vaisseaux que j'ai équipés, essayer de reprendre Rhodes aux Infidèles, et j'ai l'espoir de mourir dans cette entreprise... Adieu, madame; soyez heureuse.

MADAME DE CLÈVES.

Adieu, chevalier.

SCÈNE IX

MADAME DE CLÈVES, MONSIEUR DE CLÈVES.

Madame de Clèves reste seule un bon moment, pensive. Monsieur de Clèves entre par une porte de côté.

MADAME DE CLÈVES, surprise.

Vous, monsieur?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Je vous dérange?

MADAME DE CLÈVES.

Oh! non.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Avez-vous eu beaucoup de monde?

MADAME DE CLÈVES.

Madame de Thémines, madame de Martigues, mon oncle, le chevalier de Guise et monsieur de Nemours.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Oui, je savais. J'ai vu le vidame. Pourrez-vous arranger son affaire?

MADAME DE CLÈVES.

J'y tâcherai.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous semblez triste.

MADAME DE CLÈVES.

J'ai le cœur gros. Cette histoire m'a fait mal. Et puis je ne suis pas très bien portante.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Qu'avez-vous ?

MADAME DE CLÈVES.

Rien de grave, je pense... Mais je crois que l'air de la campagne me ferait grand bien... Voulez-vous, monsieur, me permettre d'aller passer quelques jours à notre maison de Coulommiers ?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous oubliez que les noces de Madame et le tournoi vont bientôt se faire. J'entends que vous y paraissiez avec la magnificence qui convient à votre rang et à votre beauté, et vous n'avez pas trop de temps pour faire vos préparatifs.

MADAME DE CLÈVES.

Oh! ils ne seront pas longs. Monsieur, laissez-moi partir.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Mais...

MADAME DE CLÈVES.

Je vous en prie...

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ce mot suffit, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Merci. Mais accordez-moi une autre faveur. Venez avec moi.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Oh! madame... tant de bonté... Ce sera la première fois, depuis notre mariage, que nous nous trouverons seul à seule, loin de la cour et loin du monde...

MADAME DE CLÈVES.

Il me plaît ainsi, monsieur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ah! madame, je n'ai jamais eu tant de joie à vous obéir.

Deuxième tableau. — Au château de Clèves, près de Coulommiers.

Un pavillon au fond du jardin. La scène est divisée en trois. En partant de la gauche : un salon avec porte-fenêtre à gauche, donnant sur le jardin; puis un cabinet contigu au salon et ouvert à droite sur un parterre; enfin, un mur par-dessus lequel on voit des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CLÈVES, MADAME DE THÉMINES, assises dans le salon.

MADAME DE THÉMINES.

... J'ai donc appris, chez la duchesse de Mercœur, que votre château n'était qu'à quelques lieues du sien, et je suis venue, car j'étais en peine de vous.

MADAME DE CLÈVES.

Je vais mieux, comme vous voyez.

MADAME DE THÉMINES.

On vous regrette beaucoup chez la duchesse. Il y a là

fort joyeuse compagnie : votre oncle le vidame, madame de Martigues, le duc de Nemours, Lignerolles, Saint-André, pour ne vous nommer que les plus brillants... Concerts, ballets, fêtes sur l'eau, mascarades, c'est chaque soir un nouveau divertissement. Et presque tous les jours on courre le cerf ou le sanglier dans la forêt avoisinante, qui est belle et fort bien aménagée. Mais, dites-moi, ma mignonne, ne viendrez-vous pas nous voir?

MADAME DE CLÈVES.

Je suis très bien ici.

MADAME DE THÉMINES.

Il est vrai que le château et le jardin sont magnifiques.

MADAME DE CLÈVES.

Je suis d'autant plus aise de vous l'entendre dire qu'ils ont été faits sur les plans de monsieur de Clèves... Mais je leur préfère encore, je le confesse, ce pavillon où nous sommes, parce que l'endroit est plus retiré et que la disposition en est moins pompeuse. C'est là que je passe une bonne partie de mes journées, et même de mes nuits, quand le ciel est clair.

MADAME DE THÉMINES.

Seule?

MADAME DE CLÈVES.

Souvent.

MADAME DE THÉMINES.

Et vous ne vous ennuyez point?

MADAME DE CLÈVES.

Pas du tout.

MADAME DE THÉMINES.

Vous m'étonnez. Je sens assurément le charme d'un séjour rustique, mais à condition qu'il soit paré, et

égayé par un peu de compagnie. J'aime les champs, oui, mais non la solitude.

MADAME DE CLÈVES.

Et moi, c'est pour sa solitude que j'aime la campagne. Et il ne me déplaît pas qu'elle soit même un peu sauvage. Nos architectes la règlent au compas, et nos rimeurs y mettent partout des nymphes ou des sylvains. Cela me gêne, car je l'aime toute pure, toute naïve, et telle que Dieu l'a faite. Elle me console et m'apaise d'autant mieux que l'homme en est plus absent et que j'y sens quelque chose de plus grand et de moins éphémère que notre art et que notre esprit...

MADAME DE THÉMINES.

Vous êtes singulière... Monsieur de Clèves va bien?

MADAME DE CLÈVES.

Oui, madame.

MADAME DE THÉMINES.

Et il pense comme vous?

MADAME DE CLÈVES.

Je le crois.

MADAME DE THÉMINES.

Alors, il ne faut plus compter sur vous?... Mais on vous verra au moins aux noces du duc de Savoie?

MADAME DE CLÈVES.

Je ne sais pas, madame. (Madame de Thémines s'est levée.) Vous partez déjà?

MADAME DE THÉMINES.

Je dois rentrer là-bas pour le souper.

MADAME DE CLÈVES.

Je vais vous conduire à votre carrosse.

Elles sortent par la porte de gauche.

SCÈNE II

NEMOURS, seul. Il est entré par la droite, traverse le parterre et entre dans le cabinet.

Rêvant tout haut :

Oui, c'est bien ici... Comment m'y trouvé-je?... Cela s'est fait sans que j'aie même pris le temps d'y réfléchir... Tantôt, en courant le cerf, je me suis égaré et m'étant enquis du chemin, j'ai su que j'étais proche de Coulommiers... A ce mot, je suis allé à toute bride du côté qu'on me montrait. Je suis arrivé dans la forêt et me suis laissé conduire au hasard par des routes que je jugeais bien qui menaient vers le château... J'ai trouvé une poterne ouverte dans le mur d'enceinte... et me voilà! Mais que suis-je venu faire? (A ce moment, monsieur et madame de Clèves, venant du jardin, entrent dans le salon par la porte de gauche.) Sa voix!... Allons, le sort me veut du bien.

Il se blottit contre la cloison qui sépare le salon du cabinet.

SCÈNE III

MONSIEUR DE CLÈVES, MADAME DE CLÈVES, puis UN OFFICIER; NEMOURS, caché dans le cabinet voisin.

MADAME DE CLÈVES.

... Mais, monsieur, les noces du duc de Savoie se feront très bien sans moi.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Mais je suis, moi, obligé de m'y rendre. Et pourquoi, enfin, ne voulez-vous pas revenir à Paris? Qui peut vous retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque

temps un goût pour la solitude qui m'étonne, — et qui m'afflige, puisque, après nous avoir réunis pour si peu de jours, il menace de nous séparer. Je vous trouve plus triste même que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction.

MADAME DE CLÈVES.

Nullement, je vous assure: mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous à Paris, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Le repos n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi.

MADAME DE CLÈVES.

Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée. Vous oubliez que c'est moi qui vous ai prié de m'accompagner ici... Mais je vous supplie de m'y laisser.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ah! madame, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule. Je ne les sais point et je vous conjure de me les dire, car votre silence me fait trop de mal.

MADAME DE CLÈVES.

Hélas! êtes-vous sûr que je ne vous en ferai pas davantage en parlant?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Non, madame, car rien ne saurait être pire que l'incertitude où vous me condamnez... Je vous ai toujours

vue loyale et sincère avant toutes choses. C'est à cette sincérité que je m'adresse.

MADAME DE CLÈVES.

Mais on peut se taire sans manquer à la sincérité.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous m'aviez promis pourtant de n'avoir rien de caché pour moi.

MADAME DE CLÈVES.

Je ne savais pas... Une promesse lie-t-elle lorsqu'on ignorait, en la faisant, à quoi l'on s'engageait?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Laissez à d'autres, madame, ces finesses et ces faux-fuyants, car ils sont indignes de vous.

MADAME DE CLÈVES.

De grâce, monsieur, ne me contraignez point à vous avouer une chose si difficile à dire que je n'en ai pas la force, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein... Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, reste exposée au milieu de la cour.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Que me faites-vous envisager, madame!... Je n'oserais le dire de peur de vous offenser... Vous ne me dites rien, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

MADAME DE CLÈVES, se jetant à ses genoux.

Eh bien, donc, monsieur, je vais vous faire un aveu que l'on n'a sans doute jamais fait à un mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions et la foi que j'ai en vous m'en donnent le courage. Il est vrai que j'ai des raisons sérieuses pour m'éloigner de la cour et que je veux éviter les tentations et

les périls qui y menacent quelquefois les jeunes femmes. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en montrer si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour... Si hasardeux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous prie de me pardonner si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins, je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

Un silence.

MONSIEUR DE CLÈVES. Il est resté, pendant ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même.

C'était donc cela !... (Relevant madame de Clèves.) Ayez pitié de moi vous-même, madame, et pardonnez si dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé aussi noble que le vôtre : car vous me rendez malheureux par la plus grande preuve de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari. J'ai senti pour vous la plus violente passion dès l'instant que je vous ai rencontrée ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore ; mais je n'ai pu vous inspirer de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre... Et qui est-il, madame, cet homme trop heureux ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Je m'étais consolé en quelque sorte de n'avoir pas touché votre cœur, par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire... Mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter.

MADAME DE CLÈVES.

Je vous supplie de ne me le point demander. Je suis résolue de ne vous le pas dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Oh! ne craignez rien. On sait bien qu'un mari ne peut pas empêcher les gens d'être amoureux de sa femme. Il peut haïr ceux qui le sont, mais non pas en faire des plaintes. Encore une fois, madame, je vous supplie de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir.

MADAME DE CLÈVES.

Vous m'en presseriez inutilement, monsieur : j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse, et il faut plus de courage pour avouer une vérité de cette espèce que pour entreprendre de la cacher. Il me semble que vous devez être satisfait de ma sincérité ; ne m'en demandez pas davantage : contentez-vous de l'assurance qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes sentiments, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Jamais?... Ah! madame, je ne vous saurais croire. Je me souviens maintenant de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous l'avez donné, madame, vous l'avez donné, ce portrait qui m'était si cher et qui m'appartenait si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentiments. Votre vertu, jusqu'ici, vous a garantie du reste : mais vous aimez, et on le sait!

MADAME DE CLÈVES.

Ah! monsieur, est-il possible que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous

faire? Fiez-vous à mes paroles : je paye assez cher la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait. Il est vrai que je le vis prendre : mais je ne voulus pas montrer que je voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a pas encore osé dire.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Mais par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimait, et quelles marques de passion vous a-t-on données?

MADAME DE CLÈVES.

Épargnez-moi, monsieur, la peine de vous dire des détails que j'ai honte d'avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Et vous, madame, ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoi que vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurais plus vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire : j'estime seulement qu'il y a grande apparence que celui que je dois envier... (Il observe ardemment madame de Clèves) est le maréchal de Saint-André... ou le duc de Nemours... j'ajouterais le chevalier de Guise s'il ne venait de quitter Paris pour longtemps....

MADAME DE CLÈVES.

Je ne vous répondrai point, monsieur, et je ne vous donnerai aucun lieu, par mes réponses, de diminuer ou de fortifier vos soupçons.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Vous avez raison, madame. Refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses... car

je recommencerai, cela est certain; — mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande.

MADAME DE CLÈVES.

Quelqu'un vient.

UN OFFICIER, entrant par la porte de gauche et tendant une lettre à monsieur de Clèves.

De la part du roi, monsieur.

Il salue et sort.

MONSIEUR DE CLÈVES, après avoir décacheté et lu.

Le roi me rappelle à Paris demain. Madame, vous viendrez avec moi.

MADAME DE CLÈVES.

Au nom de Dieu, monsieur, trouvez bon que sous le prétexte de quelque maladie, je demeure ici et ne voie personne : cela est plus sûr.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Non, madame. On démêlerait bientôt que cette maladie est une feinte; et, de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même : c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrais vous en prescrire.

MADAME DE CLÈVES.

J'obéirai donc.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Nous allons souffrir, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Je le crois.

Ils sortent par la gauche.

MONSIEUR DE NEMOURS, dans le cabinet.

Quelle aventure!

ACTE TROISIÈME

Premier tableau. — Chez la dauphine.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DAUPHINE, MADAME DE THÉMINES, MADAME DE MARTIGUES, jouant au trictrac; LE VIDAME DE CHARTRES, LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ.

LA DAUPHINE.

Qu'est-ce donc que le vidame vous raconte de si intéressant, monsieur le maréchal?

LE MARÉCHAL.

C'est un secret.

LA DAUPHINE.

Alors le vidame va nous le dire.

LE VIDAME.

C'est, madame, l'histoire la plus singulière et la plus invraisemblable qu'on puisse imaginer. Je n'en connais point le personnage, mais elle est vraie, et je la tiens de monsieur de Nemours.

MADAME DE MARTIGUES.

De monsieur de Nemours? Voilà qui est déjà fait pour piquer notre curiosité.

LE VIDAME.

L'autre jour donc, comme je revenais avec lui du château de Mercœur, il tourna la conversation sur l'amour; il me parla des effets bizarres de cette passion, et me conta enfin l'action étonnante qu'avait faite une femme qu'il ne me nomma point. Cette femme, jeune, belle, poursuivie par un amoureux et touchée malgré elle de ses sentiments, mais sans lui en avoir jamais donné aucune marque, n'avait rien trouvé de mieux, pour assurer sa résistance, que de confesser à son mari l'amour qu'elle craignait d'avoir pour un autre. Nemours me jura qu'il n'avait aucune part à cette aventure; il me dit que c'était un de ses amis qui la lui avait contée. Mais il la conta lui-même avec tant de chaleur et d'admiration que je soupçonnai aisément que l'histoire le regardait... Qu'en dites-vous, mesdames?

LA DAUPHINE.

Je dis que c'est charmant, mais que je plains le mari.

MADAME DE MARTIGUES.

Et que cette jeune femme s'est donné beaucoup de peine pour faire une sottise.

LE VIDAME.

Vous êtes sévères, mesdames. J'estime, moi, qu'une telle sincérité fait également honneur à celle qui l'a eue et à celui qui a paru la mériter.

LE MARÉCHAL.

Au reste, cette confiance absolue, ce mutuel recours jusque dans les choses les plus secrètes et les plus délicates, ne remplissent-ils pas l'idée que l'on peut se faire du mariage, non certes tel que nous le voyons, mais tel qu'il devrait être?

LE VIDAME.

Enfin, je trouve dans la franchise extraordinaire de

cette jeune femme, dans cette façon d'appeler à l'aide en brûlant ses vaisseaux, une bravoure dont l'imprévu m'émerveille.

LA DAUPHINE.

Ou vous vous moquez de nous, messieurs, ou cela signifie simplement que vous souhaitez d'avoir des femmes — ou des maîtresses — qui ne vous cachent rien et qui vous prennent pour confidents fût-ce contre elles-mêmes. En quoi vous avez tort, même à ne regarder que votre propre intérêt.

MADAME DE THÉMINES.

Je suis tout à fait de l'avis de Votre Majesté. L'action de cette dame n'est pas seulement une sottise : j'y vois, contrairement à vous, messieurs, quelque pusillanimité. Il n'est point très brave de rejeter sur un mari un fardeau de ce genre, sous prétexte qu'on n'est pas de force à le porter toute seule.

LA DAUPHINE.

Et il y a, en outre, de la cruauté à vouloir l'associer à des luttes intimes qu'il devrait ignorer ; à lui faire partager, pour ainsi dire, la responsabilité d'un sentiment qui l'offense et des suites qu'il peut avoir.

MADAME DE THÉMINES.

Sans compter que cela est très imprévoyant. Cette faiblesse dont votre belle inconnue s'est voulu garder par un aveu si bizarre, qui sait si elle ne regrettera pas de s'être ôté les moyens de la commettre?

LE VIDAME.

Ceci, mesdames, est votre plus sérieux argument. (Un page s'approche de lui et lui parle à voix basse.) Mais pardonnez-moi : le service du roi me réclame.

Il sort par la gauche.

LE MARÉCHAL.

Et la conclusion de tout ceci?

LA DAUPHINE.

C'est qu'une femme, quand d'aventure elle a résolu de se défendre, doit se défendre elle-même.

MADAME DE MARTIGUES.

Et qu'il y a des choses qu'il ne faut pas dire à son mari.

LA DAUPHINE.

Ni à personne.

MADAME DE THÉMINES.

Où en serions-nous si nous n'avions jamais rien de caché les uns pour les autres?

LA DAUPHINE.

Même entre gens qui s'aiment et s'estiment infiniment, l'entente ne durerait guère, s'ils se connaissaient entièrement et à fond, et si chacun ne gardait en soi un coin réservé où personne ne pénètre. Et je ne sais si cette dissimulation n'est pas plus charitable encore qu'elle n'est prudente.

MADAME DE THÉMINES, au maréchal.

Monsieur de Nemours a-t-il conté au vidame quel avait été l'état du mari après la confession de sa femme ?

LE MARÉCHAL.

Nemours ne paraît pas s'en être inquiété.

MADAME DE THÉMINES.

Eh bien, moi, je frémis en y songeant, surtout quand je considère que c'est le duc de Nemours qui est l'amoureux.

LE MARÉCHAL.

Mesdames, vous êtes plus fortes que nous.

LA DAUPHINE.

C'est ce que j'ai toujours pensé.

MADAME DE MARTIGUES.

Car vous n'êtes que des hommes.

Madame de Clèves entre par la gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus MADAME DE CLÈVES, puis NEMOURS.

LA DAUPHINE.

Ah! c'est vous, ma belle: je vous attendais impatiemment.

MADAME DE CLÈVES.

Je crois, madame, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelque autre chose que l'envie de me voir.

LA DAUPHINE.

Vous avez raison: mais néanmoins vous devez m'en être obligée : car je veux vous apprendre une aventure qui vous intéressera, j'en suis sûre. Vous vous rappelez l'envie que nous avions de deviner ce qui causait le changement qui paraît au duc de Nemours : je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort aimé par une des plus belles personnes de la cour.

MADAME DE CLÈVES.

Je ne vois rien en cela qui doive surprendre d'un homme de l'âge de monsieur de Nemours, et fait comme il est.

LA DAUPHINE.

Ce n'est pas aussi ce qui vous doit étonner, mais

c'est de savoir que cette femme qui aime monsieur de Nemours ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion a fait qu'elle l'a avouée à son mari. Et c'est monsieur de Nemours qui a conté ce que je vous dis.

MADAME DE CLÈVES.

Cette histoire ne me paraît guère vraisemblable, madame, et je voudrais bien savoir qui vous l'a contée, à vous.

LA DAUPHINE.

Votre oncle le vidame, qui la tient du duc de Nemours en personne. Il est vrai que monsieur de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé. Mais le vidame n'en doute point. (Nemours paraît à la porte de gauche.) Eh! mais, le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est.

MADAME DE CLÈVES, baissant la voix.

Oh! madame, gardez-vous bien de lui parler de cette aventure, car il l'a confiée à mon oncle, et ce serait une chose capitale de les brouiller.

LA DAUPHINE, de même.

Laissez-moi faire, je serai prudente.

NEMOURS, s'avançant.

Je crois, madame, que je puis penser sans témérité que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous avez dessein de me demander quelque chose, et que madame de Clèves s'y oppose.

LA DAUPHINE.

Il est vrai : mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire qu'on m'a rapportée est véritable,

et si vous n'êtes pas celui qui est amoureux et aimé d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin et qui l'a avouée à son mari.

NEMOURS, après un long moment de surprise et d'embarras.

J'avoue, madame, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres en racontant l'histoire d'un de mes amis que je lui avais confiée... Mais je ne sais pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure. Le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir; mais, pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, madame, que vous puissiez me la donner.

LA DAUPHINE.

Mais, alors, pourquoi avez-vous paru si embarrassé tout à l'heure?

NEMOURS.

J'ai été troublé, madame, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourrait faire, d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime: je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre.

LA DAUPHINE.

Le trouvez-vous si à plaindre, puisqu'il est aimé?

NEMOURS.

Croyez-vous qu'il le soit, madame, et qu'une personne qui aurait une véritable passion pût la découvrir à son mari? Cette personne ne connaît sans doute pas l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnaissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon ami

ne peut se flatter d'aucune espérance; mais tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer.

LA DAUPHINE.

Enfin, qu'est-il? Heureux ou malheureux? Il faudrait se décider.

NEMOURS.

Je crois, madame, qu'il ne changerait pas son état contre celui du plus heureux amant du monde.

LA DAUPHINE.

Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, et je commence à croire que ce n'est pas de vous dont vous parlez. Même, il ne s'en faut guère que je ne sois de l'avis de madame de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable.

MADAME DE CLÈVES.

Je ne crois pas, en effet, qu'elle le puisse être; et, quand il serait possible qu'elle le fût, par où l'aurait on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme capable d'une chose si extraordinaire eût la faiblesse de la raconter; apparemment son mari ne l'aurait pas racontée non plus, ou ce serait un mari bien indigne du procédé que l'on aurait eu avec lui.

NEMOURS.

Eh! madame, que sait-on?... La jalousie et la curiosité d'en savoir peut-être plus qu'on ne lui en a dit peuvent faire faire bien des imprudences à un mari.

MADAME DE CLÈVES.

Mais, monsieur, ce serait plus qu'une imprudence : ce serait une odieuse trahison.

NEMOURS.

Il ne faut pas, madame, qualifier si durement une

indiscrétion qui fut sans doute irréfléchie et quasi involontaire.

MADAME DE THÉMINES.

Il est clair que l'amour et les sentiments qui en dérivent nous rendent souvent stupides...

LA DAUPHINE.

Mais quoi! c'est une folie dont nous ne savons pas nous passer... (A Nemours.) Duc, je me suis divertie à vous harceler quelque peu... Sans rancune, n'est-ce pas?... Mesdames, c'est l'heure d'aller chez la reine.

Elle sort par le fond avec les autres dames, madame de Clèves reste un peu en arrière.

NEMOURS, à madame de Clèves.

Je donnerais ma vie, madame, pour vous parler un moment.

MADAME DE CLÈVES, se détournant.

Et je donnerais la mienne, monsieur, pour ne vous entendre jamais.

NEMOURS.

Oh! madame, comme vous avez peur!

MADAME DE CLÈVES.

Au nom de Dieu, monsieur, laissez-moi en repos!

Il sort par le fond. Madame de Clèves redescend. A ce moment, monsieur de Clèves entre par la porte de gauche.

SCÈNE III

MADAME DE CLÈVES, MONSIEUR DE CLÈVES.

MONSIEUR DE CLÈVES.

J'ai quelque chose à vous dire, madame.

MADAME DE CLÈVES, tristement.

Parlez, monsieur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Mais d'abord, madame, ne pourriez-vous vous contraindre assez pour n'avoir point, hors de chez vous, cet air de victime à l'autel? Ne craignez-vous pas qu'à vous voir si pâle, si défaite, on ne soupçonne en vous quelque violent chagrin, et que nous ne devenions l'objet de la curiosité publique dans un moment où elle doit nous faire trembler?

MADAME DE CLÈVES.

Vous me voudriez gaie, sans doute.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Non, mais maîtresse de vous-même, et soucieuse de dérober aux yeux du monde un trouble dont la cause m'est si sensible que je préférerais mourir à la voir seulement soupçonnée.

MADAME DE CLÈVES.

Rassurez-vous, monsieur, j'ai assez de fierté pour me contenir devant les gens. Mais je suis présentement à bout de force : excusez-moi si, me trouvant seule avec vous, je le laisse trop paraître... J'attendais mieux, hélas! du grand effort que j'ai fait de me confier à vous; j'espérais en être récompensée par un peu d'allégement et de paix : et voilà que je suis plus malheureuse et plus désespérée qu'auparavant.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Que dirai-je donc, moi, qui pourtant n'avais pas mérité de souffrir par vous? Cachons, madame, cachons notre plaie au plus profond de nous-mêmes, et espérons que le temps nous guérira... Voici ce que j'avais à vous apprendre : j'ai été chargé par le roi de conduire madame Élisabeth à Madrid, où elle doit épouser le roi catholique. Je désire, madame, vous emmener avec moi.

MADAME DE CLÈVES.

J'allais, monsieur, vous en prier.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ce voyage, en effet, nous sera bon à tous deux par le divertissement qu'il nous apportera ; d'autant mieux que nous aurons l'agréable compagnie du duc de Nemours, que le roi a désigné pour venir avec nous en Espagne.

MADAME DE CLÈVES.

Monsieur de Nemours?...

MONSIEUR DE CLÈVES.

Qu'en pensez-vous, madame?

MADAME DE CLÈVES.

Vous regardez si je change de visage?... Mais il était bien inutile de me tendre ce piège, puisque déjà vous savez le nom que je vous avais tu.... Ah! monsieur, quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire ou, pour mieux dire, insensée, que j'ai eue pour vous? Ne méritais-je pas le secret? Et, quand je ne l'aurais pas mérité, votre propre intérêt ne vous le commandait-il pas? Fallait-il que la curiosité de savoir un nom que je ne devais pas vous dire vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Notre histoire est connue, monsieur, on vient de la conter devant moi, ne sachant pas que j'y avais eu le premier rôle ; elle est sue à l'heure qu'il est de vingt personnes ; demain elle sera l'entretien et sans doute l'amusement de toute la cour... Est-ce cela que vous avez voulu?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Que me dites-vous, madame? J'ai peine à vous comprendre. Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi?... Mais cela est fou, je n'ai pas à m'en justifier : car vous ne sauriez le croire, et

il faut, sans doute, que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelque autre.

MADAME DE CLÈVES.

Ah! monsieur, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien... Enfin, mon oncle le vidame vient de conter toute cette aventure à madame la dauphine. Et il l'a sue de monsieur de Nemours.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Quoi! monsieur de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais!

MADAME DE CLÈVES.

Il paraît, monsieur. Le vidame n'a point douté que la chose ne regardât le duc. Monsieur de Nemours lui a dit qu'il le savait d'un de ses amis, qui ne lui avait pas nommé la personne. Or il faut bien que cet ami de monsieur de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez lié à lui pour tâcher de vous éclaircir. Et c'est cela dont la honte m'étouffe. Vous avez trahi mon secret, monsieur, un secret confié à votre honneur, et qui vous devait être plus inviolable que n'est à un prêtre le secret de la confession religieuse. Vous avez fait à ma loyauté et à ma pudeur l'offense la plus imméritée et la plus cruelle. Je ne vous ai jamais manqué, même en pensée, mais, quoi que j'eusse fait contre vous, que serait-ce auprès de ce que vous venez de faire?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Je vous répète, madame, que je n'ai rien dit. A-t-on un ami au monde à qui l'on voulût faire une telle confidence? Et voudrait-on éclaircir ses soupçons au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiterait

de se cacher à soi-même?... Songez plutôt vous-même, madame, à qui vous avez pu parler. N'est-il pas plus vraisemblable que ce soit vous à qui ce secret soit échappé, sans que peut-être vous en ayez eu conscience, ou sans que vous ayez cru en dire autant qu'on en a su comprendre? Vous n'aurez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous aurez cherché le soulagement de vous plaindre à quelque confidente qui vous a trahie...

MADAME DE CLÈVES.

Moi! faire à une étrangère une confidence que je n'ai osée avec vous que par l'espoir insensé d'en anéantir l'objet, tant il me faisait honte! Pouvez-vous me soupçonner d'une si impossible démence? Et, puisque j'ai été capable de m'ouvrir à vous, suis-je capable d'en parler à quelque autre?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Je vois bien, madame, que nous ne sortirons jamais de ce mystère. Mais, d'ailleurs, au point où j'en suis, ce n'est pas un si grand surcroît à une douleur qui ne peut presque plus être augmentée. Une blessure d'orgueil est peu, quand elle s'ajoute à une blessure d'amour, et d'un amour tel que le mien... Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous vois en aimer un autre! Et cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours, et il sait que vous l'aimez!... Mais, dites-moi, madame, il vous a parlé, n'est-ce pas? Si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une impression si forte. Vous n'avez pu me dire la vérité tout entière; vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez dit, et vous n'avez pas eu la force de continuer.... Mais avouez-le, avouez-le donc!

MADAME DE CLÈVES.

Vraiment, monsieur, cela est trop cruel à la fin! Que me reprochez-vous? Qu'ai-je fait que de pousser jusqu'à l'extrême scrupule la pratique des devoirs que l'on recommande aux femmes? Qu'ai-je fait que de vous obéir et d'être, autant que je l'ai pu, telle que je vous avais promis d'être? Vous m'avez suppliée jadis d'être toujours sincère avec vous : je l'ai été, Dieu sait par quel effort et ce que m'a coûté cette dure victoire remportée sur la nature! Mais vous, monsieur, ce que vous m'aviez promis, vous y avez manqué. Je comptais trouver en vous un refuge et un appui; je cherchais un ami et un guide, et j'ai devant moi un juge méfiant et injurieux. J'ai perdu votre cœur et votre estime par cela même qui devait me les assurer davantage. Je vous ai fait un aveu tel qu'il aurait dû m'épargner à jamais la honte d'être soupçonnée : et voilà que vous m'outragez de vos soupçons!... Et certes, monsieur, je n'accepte pas la dureté et l'injustice de votre jugement : mais il est triste que la meilleure, la plus difficile et la plus méritoire de mes actions en ait été la plus funeste et que, en vous croyant aussi juste que j'étais loyale, je me sois si misérablement trompée!

MONSIEUR DE CLÈVES.

N'en doutez pas, madame, vous vous êtes trompée. Vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conserverais de la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument et que j'étais votre mari? L'un des deux porte aux extrémités : que ne peuvent point les deux ensemble? Eh! que ne font-ils point aussi? Je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais; je vous

offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Votre conduite avec moi ne m'a point ôté l'estime que j'avais pour vous; mais elle m'en a donné une d'une espèce différente, et ce n'est plus que par un effort de ma raison que je vous rends justice. Et, pareillement, je vous aime toujours, mais d'un amour trouble et déréglé et que la fureur de ne vous point sentir toute à moi rabaisse à un aveugle et brutal instinct... Ah! madame, qu'avez-vous fait de moi?... Vous pleurez?

MADAME DE CLÈVES.

Oui, je pleure, parce que quelque chose est mort en nous, qui ne renaîtra plus... Mais il n'est pourtant pas possible que je sois ainsi punie d'une chose que j'ai faite dans une pensée si pure, avec un si grand courage et de si bonne foi!... Voyez, monsieur, je n'ai plus de fierté avec vous; je suis faible et désarmée comme un enfant; et de nouveau je m'abandonne à vous... J'ai agi comme j'ai fait parce je vous ai cru bon et fort, et maître de vous. Soyez-le donc, monsieur, et ne me repoussez pas, cette fois! Profitez de ce qui arrive aujourd'hui; profitez de l'amertume que j'ai eue en reconnaissant, par la vaniteuse confidence qu'il a faite à mon oncle, que je m'étais trompée sur le caractère de cet homme que je croyais si différent des autres... Vous le voyez, je vous donne des armes contre lui... Mais la meilleure défense, pour moi, c'est la retraite : laissez-moi donc me réfugier dans notre château, et venez m'y rejoindre aussitôt que vous le pourrez... Je me remets entre vos mains : ne me faites pas de mal.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Faites ce que vous voudrez, madame... Mais je suis encore plus faible que vous parce que je vous aime. Ayez du pouvoir sur vous, et j'en aurai sur moi. Je vous le demande comme un homme qui a pour vous

une passion plus tendre et plus durable que celui que votre cœur lui préfère.

Il s'attendrit sur ces derniers mots.

MADAME DE CLÈVES.

Merci.

Ils s'embrassent en pleurant, et elle sort par la gauche.

SCÈNE V

MONSIEUR DE CLÈVES, seul un moment; puis, entrant par le fond, LA DAUPHINE, MADAME DE MARTIGUES; MADAME DE THÉMINES et NEMOURS.

LA DAUPHINE.

Qu'est devenue madame de Clèves ?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Elle prie Votre Majesté de l'excuser. Elle a été prise d'un malaise subit, et obligée de se retirer chez elle... Je l'envoie dès demain à notre maison de Coulommiers où j'espère qu'elle se remettra.

LA DAUPHINE.

Pauvre petite! Il est vrai que, depuis quelque temps, elle ne paraît pas très bien... Mais vous-même, monsieur, vous n'avez pas très bon visage.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Sans doute le chagrin de la voir ainsi... Et puis j'ai toujours un peu souffert d'une affection du cœur, qui paraît s'être aggravée dans ces derniers temps... Aussi après les quelques jours que mon service m'oblige à passer à Compiègne auprès du roi, j'irai rejoindre madame de Clèves... La paix de la campagne nous fera du bien à tous deux.

LA DAUPHINE.

On m'a dit, monsieur, que votre château était une résidence agréable et magnifique.

MADAME DE THÉMINES.

Et l'on a dit vrai. J'y fus visiter madame de Clèves lors de mon séjour chez la duchesse de Mercœur. La maison, les salles de verdure, les bassins aux eaux jaillissantes, tout cela est du plus grand goût. Mais il y a un endroit que madame de Clèves préférait à tout le reste. C'est, au fond du jardin et proche la forêt, un pavillon de façon rustique, d'où l'on découvre une région étendue et qui, à vrai dire, m'a semblé un peu sauvage. C'est là qu'elle passait toutes ses journées, et même une partie de ses nuits.

NEMOURS, l'air détaché.

Une partie de ses nuits? Voilà une fantaisie singulière.

MADAME DE THÉMINES.

J'entends les nuits qu'il faisait clair de lune.

NEMOURS, de même.

Mais j'imagine qu'elle se faisait accompagner de quelque fille de chambre?

MONSIEUR DE CLÈVES, un peu à l'écart, et observant; à part.

Monsieur de Nemours est bien curieux...

MADAME DE THÉMINES.

Son plus grand plaisir, me disait-elle, était d'être seule. Mais le pavillon est divisé en deux parties: elle se tenait dans le salon, et laissait les femmes dans le cabinet voisin.

NEMOURS.

A la bonne heure. (La dauphine s'est mise à causer avec madame de Martigues.) Et vous disiez, madame, que ce pavillon...

Il continue à causer avec madame de Thémines.

MONSIEUR DE CLÈVES, à l'écart, faisant signe à un page qui se tient près de la porte du fond.

Page, tu connais Varville?

LE PAGE.

Le vieux Varville, votre écuyer?

MONSIEUR DE CLÈVES.

Est-il au Louvre?

LE PAGE.

Sans doute, monsieur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Va lui dire que je le prie de venir chez moi ce soir, après souper... qu'il s'agit d'une affaire de conséquence...

Deuxième tableau. — Le même pavillon qu'au deuxième tableau de l'acte deuxième. Le décor est autrement planté.

La scène est partagée en deux. A gauche, parterre de fleurs, arbres, échappée sur un parc. Au fond, un vieux mur où est pratiquée une petite porte fermée à clef et au verrou. A droite, l'intérieur du pavillon. Dans le mur de séparation, planté un peu de biais, une large porte-fenêtre. Une porte à droite. Clair de lune à l'extérieur. Lampe et flambeaux allumés dans le pavillon.

Au lever du rideau, Nemours achève de descendre, à gauche, du faîte de la muraille du fond. Il ramasse et remet son épée qu'il avait jetée pour être plus libre de ses mouvements.

Dans le pavillon, madame de Clèves, seule, en déshabillé, une partie de la gorge découverte, les cheveux défaits, est sur un lit de repos avec une table devant elle où il y a plusieurs corbeilles pleines de rubans. Elle en choisit quelques-uns et en fait des nœuds pour une canne des Indes. Quand elle a achevé cet ouvrage, elle prend un flambeau et s'en va vis-à-vis d'un tableau de bataille où est le portrait du duc de Nemours. Elle regarde longtemps ce portrait.

Pendant ce temps-là, Nemours, à l'extérieur, s'est glissé contre la porte-fenêtre du pavillon. Il a observé tous les mouvements de madame de Clèves. Après avoir visiblement hésité quelques instants, il sem-

ble prendre un parti. Il met la main sur le bouton de la porte-fenêtre ; mais, à ce moment, le pommeau de son épée heurte la vitre avec bruit.

MADAME DE CLÈVES. Elle se retourne, regarde du côté de la porte-fenêtre, recouvre sa gorge d'un geste rapide, et, tout à coup, appelant :

Claudine ! Claudine ! (Une servante, un peu âgée, entre par la porte de droite. Nemours s'est esquivé et a disparu derrière le pavillon. Montrant à Claudine la porte-fenêtre.) Là !... Là !... Quelqu'un...

CLAUDINE.

Je vais voir, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Non ! non !

CLAUDINE, après avoir regardé dehors.

Personne. Rentrons à la maison, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Oui, oui... dans un moment.

Troisième tableau. — Même décor que précédemment, mais il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CLÈVES, CLAUDINE. Elles entrent dans le parterre, par la gauche.

MADAME DE CLÈVES, examinant le sol.

Les pas sont trop mêlés pour qu'on puisse suivre une trace. Mais (Allant jusqu'au pied du vieux mur, au fond.) tu vois, la terre est foulée, ici... Quelqu'un a escaladé la muraille.

CLAUDINE.

C'est vrai, je ne dirai plus que vous avez rêvé, madame.

MADAME DE CLÈVES, entrant dans le pavillon par la porte-fenêtre.

J'étais ici, Claudine... J'ai entendu un bruit de vitre heurtée ; j'ai regardé... et j'ai vu.... (Elle hésite.) enfin j'ai vu comme une ombre qui s'enfuyait. J'ai eu peur et je t'ai appelée.

CLAUDINE.

C'était évidemment un voleur.

MADAME DE CLÈVES.

Évidemment.

CLAUDINE.

Mais par où est-il sorti ?

MADAME DE CLÈVES.

Sans doute par où il est entré... Tu diras qu'on fasse le tour des murs à l'extérieur, et qu'on regarde bien s'il y a des traces...

CLAUDINE.

Oui ; mais il ne faut plus venir ici la nuit, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Ah ! je te jure bien que le goût m'en a passé.

CLAUDINE.

Et il faut, la nuit prochaine, faire partout des rondes... et, si l'on aperçoit l'homme....

MADAME DE CLÈVES, vivement.

Oh ! non, Claudine, qu'on ne tire pas !...

CLAUDINE.

Mais puisque c'est un voleur !

MADAME DE CLÈVES.

C'est trop grave de tuer un homme. Que l'on tire en l'air!

CLAUDINE.

Mais, madame, s'il s'échappe?

MADAME DE CLÈVES.

Eh bien... cela vaut encore mieux... Et même, Claudine, à quoi bon tout cela? Puisque je ne sortirai plus de la maison le soir.... Il suffit qu'elle soit bien close.... Et puis, l'homme ne reviendra pas.

CLAUDINE.

Mais s'il revient?...

MADAME DE CLÈVES.

S'il revient? Ah! mon Dieu, s'il revient!... (Un silence.) Claudine! (A elle-même.) oui, oui, c'est cela.... Claudine, combien y a-t-il d'ici à Compiègne?

CLAUDINE.

Une quinzaine de lieues, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Que Champagne selle un cheval... tout de suite!... et qu'il aille avertir monsieur de Clèves.... Et surtout, qu'il le ramène, et dès ce soir!... Qu'il lui dise.... Attends, je vais écrire un mot qu'il lui remettra.... Et arrange-toi pour que l'on sache dans le pays que monsieur de Clèves va revenir. Cela est très important, Claudine.

CLAUDINE.

Oui, oui, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Ah! je respire!

Elles sortent toutes deux par la porte de droite.

SCÈNE II

VARVILLE, puis MONSIEUR DE CLÈVES.

VARVILLE. Il escalade le mur, à gauche, tire le verrou de la poterne et s'assure, d'un coup d'œil, qu'il n'y a personne dans le pavillon.

Vous pouvez entrer, monseigneur.

MONSIEUR DE CLÈVES. Il ouvre la poterne du dehors et entre.

Alors, Varville, tu n'as rien vu?

VARVILLE.

Reposez-vous, monseigneur, car vous semblez malade.

MONSIEUR DE CLÈVES, s'asseyant sur un banc, dans le parterre.

Oui... mes étouffements m'ont repris... Toute la nuit à cheval, par de mauvais chemins.... Je n'ai pas eu le courage de t'attendre à Compiègne.... Je voulais savoir.... Heureusement, je t'ai rencontré ce matin en arrivant ici... Tu as bien fait tout ce que je t'ai dit, Varville?

VARVILLE.

Oui, monseigneur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Et tu ne sais rien?... Tu ne l'as pas vu?

VARVILLE.

Je vous répète, monseigneur, qu'il n'y a rien.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ce n'est pas répondre, Varville.... Oui, je comprends, tu veux m'épargner. Mais tu vois bien que ton silence et le doute où je suis me font plus souffrir que ne le ferait la pire certitude... Voyons, Varville, tu ne vas

pas me trahir, toi aussi. Tu es de ma maison, mon honneur doit t'être cher... Je t'ordonne de parler... tu le dois, il y va du salut de ton âme.

VARVILLE.

Monseigneur, il n'y a rien.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Donne-moi ta parole de gentilhomme que tu ne l'as pas vu.

VARVILLE, après un silence.

Je l'ai vu, monseigneur.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ah!... Raconte tout, Varville.

VARVILLE.

Je suis donc parti de Paris sur les pas de monsieur de Nemours. Il a pris la route de Coulommiers. Il s'est arrêté au village qui est à un quart de lieue d'ici. J'ai supposé que c'était pour y attendre la nuit. J'ai pris les devants, et je suis allé dans la forêt à l'endroit où je jugeais qu'il pouvait passer. Je ne m'étais pas trompé. Sitôt la nuit venue, je l'ai entendu marcher et, comme il faisait clair de lune, je l'ai reconnu facilement. Je l'ai vu faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y avait personne, et pour choisir le lieu où il pourrait passer le plus aisément... Le mur est haut, et encombré de broussailles. Néanmoins il vint à bout de l'escalader.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Et après?

VARVILLE.

J'ai attendu... et je l'ai vu sortir par le même chemin

MONSIEUR DE CLÈVES, se levant.

A quelle heure?

VARVILLE.

Un peu avant le jour. Mais, au reste, la maison était close et bien gardée.... A mon sens, il n'a pu que passer la nuit dans le jardin, à bayer à la lune.... Mais qu'avez-vous, monseigneur? (Monsieur de Clèves défaille. Varville le soutient, le fait entrer dans le pavillon, et l'étend sur le lit de repos.) A l'aide!

Madame de Clèves et Claudine entrent par la porte de droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DE CLÈVES, CLAUDINE.

MADAME DE CLÈVES.

Varville!... Qu'y a-t-il?

VARVILLE, montrant M. de Clèves.

Le prince est très mal, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Lui! et dans cet état! (Elle se penche sur M. de Clèves.) Un médecin, Claudine!... Vite! (Claudine sort par la droite. Madame de Clèves soulève la tête de son mari, qui revient à lui, et qui, la voyant, se détourne d'elle et se dégage de ses bras.) Vous me repoussez?

MONSIEUR DE CLÈVES, se remettant peu à peu.

Laissez-nous, Varville. (Varville sort par la droite.) Je vous délivre, madame.... Encore que le mal me laisse présentement quelque répit, rassurez-vous : je sens que je n'en ai plus pour longtemps. (Madame de Clèves fond en larmes.) Je ne suis plus en état de vous faire des reproches; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle

que vous aviez faite eût si peu de suite! Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour monsieur de Nemours, si votre vertu n'avait pas plus de constance pour y résister? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être abusé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? J'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous en aimez un autre. Je mourrai, car le mal que j'ai ne pardonne pas: mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur.

MADAME DE CLÈVES, sanglotant.

Mon Dieu! mon Dieu!...

MONSIEUR DE CLÈVES.

Ma passion pour vous a été au delà de ce que vous avez vu, madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner; enfin, je méritais votre cœur. Encore une fois je mourrai sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous connaîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimais à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire. Mais ma mort vous laissera en liberté, et vous pourrez rendre monsieur de Nemours heureux sans qu'il vous en coûte des crimes.

MADAME DE CLÈVES.

Moi des crimes!... Je vous ai écouté en silence, parce que j'ai cru d'abord que vous me reprochiez seulement une situation dont je n'ai pas été maîtresse... Mais des crimes, moi! La pensée même m'en est inconnue. La

vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous fussiez témoin.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Eussiez-vous donc souhaité que je le fusse de la nuit que vous avez passée avec monsieur de Nemours? Ah! madame, est-ce de vous que je parle quand je parle d'une femme qui a passé la nuit avec un amant?

MADAME DE CLÈVES.

Non, monsieur, non, ce n'est pas moi dont vous parlez. Je n'ai jamais passé de nuits ni de moments avec monsieur de Nemours. Il ne m'a jamais vue en particulier, hormis le jour où il m'est venu trouver, comme je vous en ai averti, de la part de mon oncle. Je ne l'ai jamais souffert ni écouté, et j'en ferais tous les serments.

MONSIEUR DE CLÈVES.

N'en dites pas davantage... De faux serments ou un aveu me feraient peut-être une égale peine.

MADAME DE CLÈVES.

Regardez-moi, monsieur, et écoutez-moi. S'il n'y allait que de mon intérêt, je souffrirais peut-être ces reproches; mais il y va de votre vie. Écoutez-moi pour l'amour de vous-même. Il est impossible qu'avec tant de vérité, je ne vous persuade pas de mon innocence...

MONSIEUR DE CLÈVES.

Plût à Dieu que vous m'en pussiez persuader!... Mais que pouvez-vous dire! Nierez-vous que monsieur de Nemours ait passé la plus grande partie de cette dernière nuit avec vous, dans ce pavillon?

MADAME DE CLÈVES.

Si c'est là mon crime, il m'est aisé de m'en justifier.

Je ne vous demande plus de me croire, hélas! Mais croyez tous nos domestiques; interrogez-les; interrogez Claudine. Demandez-lui s'il n'est pas vrai que j'ai passé, hier, une demi-heure à peine dans ce salon, que j'en suis sortie et que je suis rentrée avec elle au château deux heures plus tôt que d'habitude?... Oui, j'ai vu, hier soir, par cette fenêtre, quelqu'un dans ce jardin... J'ai même cru que c'était monsieur de Nemours, et c'est pour cela que j'ai appelé Claudine, et que je me suis retirée tout aussitôt. J'ai passé la nuit dans une inquiétude mortelle; et, ce matin, j'ai donné des ordres pour qu'on fît bonne garde, et j'ai commandé que Champagne allât vous chercher à Compiègne et vous en ramenât coûte que coûte... Encore une fois, monsieur, informez-vous, interrogez vos gens... Et plaignez-moi un peu de l'humiliante nécessité où je suis de me défendre et de me justifier. Cette posture d'accusée est dure quand on est aussi parfaitement innocente que je le suis; et c'est un abaissement où je ne suis pas encore tout à fait accoutumée.

MONSIEUR DE CLÈVES.

Nos gens vous sont dévoués, madame, et leur témoignage est fort inutile.

MADAME DE CLÈVES.

Vous ne me croyez pas?... Ah! ceci est plus douloureux que tout le reste! Faut-il, mon Dieu, que j'aie été si étrangement loyale pour être, sitôt après, accusée précisément de la faute que j'ai le plus en horreur et dont j'avais voulu, par là, me garantir?... Quelle misère de ne pouvoir communiquer avec vous que par des larmes et par des paroles dont vous vous défiez, de ne pouvoir vous ouvrir mon âme, vous la montrer toute nue et telle qu'elle est, et vous y faire lire la pleine évidence!... Croyez-moi donc, monsieur! Il faut,

il faut que vous me croyiez. Si vous alliez mourir comme vous le dites, je ne veux pas que vous partiez désespéré, je ne veux pas que vous emportiez de moi une image souillée! Par ma sincérité de jeune fille et de nouvelle épouse, à laquelle vous avez cru, pour laquelle vous m'avez aimée, et qui ne vous fit pas présager alors que je pusse devenir si vite une femme perdue; par le souvenir d'une union dont vous vous êtes dit quelquefois heureux : par l'éternelle justice et par mon salut éternel, je vous jure, monsieur, que vous vous trompez, et que je suis innocente!

MONSIEUR DE CLÈVES.

Oui... votre accent semble vrai... et votre douleur, au moins, ne ment pas... Je ne sais... si je me dois laisser aller à vous croire... Car je me sens si proche de la mort que je ne veux rien voir de ce qui pourrait me faire regretter la vie... Vous m'avez éclairé trop tard, mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous... Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère... et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre... (S'affaiblissant.) Mais laissez-moi... me reposer... mourir... Le doute... oh! le doute...

MADAME DE CLÈVES, désespérée.

Il ne me croit pas!... Il ne me croit pas!...

ÉPILOGUE

Le jardin d'un couvent.

Une allée de tilleuls ; un banc de pierre. — Au fond, la porte d'une chapelle. — Le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE CLÈVES, en noir; LE VIDAME, MADAME DE THÉMINES

LE VIDAME.

...Avez-vous donc résolu, ma nièce, de vous enterrer pour toujours dans ce couvent?

MADAME DE THÉMINES.

Voilà tantôt six mois que vous vous y êtes retirée. Et certes tout le monde comprend le grand deuil où vous êtes de la mort de monsieur de Clèves. Mais, à votre âge, on a beau s'en défendre, la vie vous reprend, et c'est heureux. Il faut remercier le ciel que nos passions ni même nos douleurs ne soient point éternelles.

MADAME DE CLÈVES.

La mienne durera du moins autant que ma vie. Ce n'est pas que le temps n'y ait apporté une sorte d'apaisement : la violence de mon affliction s'est peu à peu changée en un état de tristesse et de langueur, mais cette tristesse, je la veux garder; et la paix de ce

séjour m'est bonne pour l'entretenir. Je n'envisage qu'avec terreur l'idée de rentrer dans le monde. La pensée de monsieur de Clèves m'est douloureuse; mais toute autre m'est insupportable.

MADAME DE THÉMINES.

Eh! oui, je conçois cela. Cette mort presque subite d'un mari assez amoureux pour entreprendre, étant déjà malade, un voyage des plus fatigants afin de vous voir en secret quelques heures... Non, cela ne s'oublie pas. Mais enfin, ma belle, — pardonnez-moi de vous le dire — il nous paraissait que vous aimiez votre mari d'une affection fidèle, mais raisonnable et tranquille...

MADAME DE CLÈVES.

C'est donc, madame, que l'on s'est trompé, — ou bien que sa perte a eu pour effet de me le faire chérir aussi passionnément qu'il le méritait.

LE VIDAME.

Enfin, ma nièce, voici ce qui en est. J'ai vu monsieur de Nemours...

MADAME DE CLÈVES, *vivement.*

Ne me parlez pas de monsieur de Nemours, je vous en supplie!

LE VIDAME.

Ce mouvement nous fait voir qu'il en faut parler, au contraire. Nemours, donc, m'a fait ses confidences. Il le pouvait sans vous manquer, puisque vous voilà libre aujourd'hui. Il vous aime depuis longtemps, avec une passion pleine de respect et de fidélité. Il est digne de vous: il est d'une qualité et d'une fortune convenable à la vôtre. Je ne pense pas que sa personne vous donne de l'aversion. Ce mariage paraîtrait à tout le monde miraculeusement assorti, et de toutes façons. Je le souhaite pour ma part, ayant des obligations

à Nemours. La première année de votre veuvage s'achèvera dans quelques mois. D'ici là, ma nièce, je vous demande de songer un peu à ce que je viens de vous dire.

MADAME DE THÉMINES.

Franchement, vous ne vous en étiez pas aperçue?

MADAME DE CLÈVES.

De quoi, madame?

MADAME DE THÉMINES.

De la passion de monsieur de Nemours.

MADAME DE CLÈVES.

Il ne m'a jamais rien dit en particulier que je ne pusse entendre.

MADAME DE THÉMINES.

Ce n'est pas tout à fait répondre à ma question. Mais voilà encore qui plaide pour lui. La profondeur, la constance, la discrétion, et je dirai presque l'humilité de son amour vous toucheraient à coup sûr... Cette inconnue que nous avons tant cherchée et qui avait fait en lui un si grand changement...

MADAME DE CLÈVES.

Eh bien?

MADAME DE THÉMINES.

C'était vous... Oui, il est entendu que vous ne le saviez pas... Mais le plus admirable, c'est qu'il a continué, depuis la mort de monsieur de Clèves, à tenir la même conduite qu'il avait auparavant. Lui, si brillant et si fêté, il s'est presque entièrement retiré de la cour. Et, d'autre part, il a respecté votre douleur: il n'a même pas osé se présenter ici. Ce conquérant est devenu le plus timide des amoureux. Vraiment, ma chère, je crois que vous n'aurez pas grand'peine à aimer cet homme-là.

MADAME DE CLÈVES.

Heureusement, je ne suis guère en état de faire ce que vous dites : car ce serait courir après de nouvelles souffrances. Il me reste un seul bien : le repos. Ne me l'enlevez pas, madame.

MADAME DE THÉMINES.

Le repos? Êtes-vous sûre de le posséder?... J'ai plus vécu que vous, ma chère enfant, je suis fort éloignée d'avoir votre vertu; mais je vous ai toujours été attachée à cause d'elle, et parce que vous valez infiniment mieux que nous autres. C'est aussi pourquoi je vous veux heureuse. Et je ne serais pas fâchée de voir enfin un mariage d'amour, qui est la plus belle chose du monde.

MADAME DE CLÈVES.

Vous ne verrez pas celui-là, madame.

MADAME DE THÉMINES.

Non?

MADAME DE CLÈVES.

Non.

MADAME DE THÉMINES.

Eh bien, dites-le vous-même à monsieur de Nemours!

MADAME DE CLÈVES.

Comment, madame?

MADAME DE THÉMINES.

Sans doute. Il demande à vous voir; et j'estime que vous ne pouvez le lui refuser. Il le mérite par sa constance et son respect. S'il n'a rien à attendre de vous, la loyauté vous conseille de le lui dire en face. Et cela est aussi votre intérêt. Si vous voulez vous délivrer de lui, vous n'en avez pas de meilleur moyen que de lui signifier vous-même vos sentiments. Autrement, il continuera d'espérer, et vous aurez toujours à craindre

sa poursuite, si discrète et silencieuse qu'elle puisse être. Consentir à le voir, c'est assurer ce repos que vous mettez à si haut prix.

LE VIDAME.

Au surplus, ma nièce, il est là, tout proche, et je vais vous l'envoyer.

Il sort par la gauche.

MADAME DE CLÈVES.

Monsieur de Nemours est là?... Mais, madame, ceci est une véritable trahison... Je ne veux pas... Je ne veux pas... Comprenez donc...

MADAME DE THÉMINES.

Auriez-vous peur?... Le voici. Ne soyez pas sans pitié. Ou plutôt ne repoussez pas ce que tant de femmes voudraient acheter de la moitié de leur vie.

Elle sort par la gauche. Nemours paraît et s'avance lentement vers madame de Clèves, pendant qu'une cloche tinte et que des religieuses, au fond, entrent dans la chapelle.

SCÈNE II

MADAME DE CLÈVES, NEMOURS.

NEMOURS.

Ne craignez rien, madame, et écoutez-moi. Si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extravagances où m'emporterait infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître.

MADAME DE CLÈVES.

Mais, monsieur, qu'espérez-vous de la complaisance que vous me demandez? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirai sûrement

de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici et que celle qui vous attend encore ; à moins que vous ne la cherchiez ailleurs.

NEMOURS.

Moi, madame, chercher du bonheur ailleurs ! Y en a-t-il un autre que d'être aimé de vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurais croire que vous ignoriez ma passion. Hélas, à quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues ! Et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs !

MADAME DE CLÈVES.

Je sais... et je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi. Non seulement je l'ai vu, mais je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru...

NEMOURS.

Et si vous l'avez vu, madame, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée ? Et oserais-je vous demander s'il n'a fait aucune impression sur votre cœur ?

MADAME DE CLÈVES.

Vous en avez dû juger par ma conduite... Mais je voudrais bien savoir ce que vous en avez pensé.

NEMOURS.

Il faudrait que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire. Tout ce que je peux vous apprendre, madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à monsieur de Clèves ce que vous me cachiez, et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir.

MADAME DE CLÈVES.

Mais, comment avez-vous pu découvrir que j'ai avoué quelque chose à monsieur de Clèves ?

NEMOURS.

Je l'ai su par vous-même, madame.

MADAME DE CLÈVES.

Par moi?

NEMOURS.

J'étais venu, pendant une chasse, jusqu'au pavillon qui est au fond de votre jardin. Je ne voulais que voir les lieux où vous respiriez. Mais j'ai entendu votre voix et...

MADAME DE CLÈVES.

Ne m'en dites pas davantage : je vois présentement par où vous avez été si bien instruit. Vous ne me le parûtes que trop chez madame la dauphine, qui avait su la chose par ceux à qui vous l'aviez confiée.

NEMOURS.

Ce fut ma seule faute contre vous, et je m'en suis amèrement repenti, — quoique je n'eusse pas dit votre nom, ni la part que j'avais moi-même dans cette aventure. Mais mon cœur débordait, à cette heure-là, d'une telle félicité...

MADAME DE CLÈVES.

Ne vous excusez point ; il y a longtemps que je vous ai pardonné, et Dieu sait pourtant ce que cela m'a fait souffrir! Mais, puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avais eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant de vous avoir vu, et dont j'avais même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble qui les accompagne toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je puis le faire sans crime.

NEMOURS

Ah! madame, quelle joie, — et si inespérée! — de vous l'entendre dire enfin!

Il veut se jeter à ses genoux; elle le retient d'un geste.

MADAME DE CLÈVES, souriant.

Je ne vous apprends que ce que vous ne saviez déjà que trop.

NEMOURS.

Oui, mais quelle différence de le savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache!

MADAME DE CLÈVES.

Il est vrai que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire; je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous.... Car, enfin, cet aveu n'aura point de suite et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose.

NEMOURS.

Vous n'y songez pas, madame; il n'y a plus de devoir qui vous lie; vous êtes libre, et, si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi.

MADAME DE CLÈVES.

Mon devoir me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, pour des raisons qui vous sont inconnues.

NEMOURS.

Elles ne me le sont peut-être pas, madame; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que monsieur de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extra-

vagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu.

MADAME DE CLÈVES.

Ne parlons point de cette aventure; elle m'est trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de monsieur de Clèves; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Je sais bien que ce n'est pas la même chose au regard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi.

NEMOURS.

Ah! madame, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur! Quoi! madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas!

MADAME DE CLÈVES.

Cette pensée qui vous paraît vaine, d'où vient donc que je ne m'en puis affranchir, et qu'elle m'obsède et me tourmente à un point que vous ne sauriez concevoir? Mais j'ai peut-être une autre raison qui me fait redouter de m'abandonner à vous.... Oui, je sais que vous êtes libre, que je le suis; que le public n'aurait pas le sujet de nous blâmer quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels? Dois-je espérer un miracle en ma faveur?... Monsieur de Clèves était peut-être le seul homme du monde capable de garder de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur. Peut-être aussi que sa passion n'a subsisté que parce qu'il n'en trouvait pas en moi. Mais je n'aurais

pas le même moyen de conserver la vôtre... Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher; il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me fait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Vous êtes capable, quand vous aimez, d'une habileté et d'une hardiesse que je vous ai pardonnées quand vous les employiez à cause de moi, mais qui m'inquiètent, maintenant que j'y songe, et qui me font trembler pour l'avenir. Un jour viendrait où je ne ferais plus votre bonheur; je vous verrais pour une autre comme vous avez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et cependant je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant : en fait-on à un mari, quand on n'a à lui reprocher que de n'avoir plus d'amour?... Non, non, il n'est pas possible de passer par-dessus des raisons si fortes: il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans la résolution que j'ai prise de n'en sortir jamais.

NEMOURS.

Croyez-vous le pouvoir, madame? Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime.

MADAME DE CLÈVES.

Oui, je sais qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends. Je me défie de mes forces, au milieu de mes raisons. Ce que je crois devoir à la mémoire de mon mari serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues par celles de mon devoir. Je crois que je ne vaincrai jamais ni mes scrupules, ni l'inclination que j'ai pour vous, mais je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par

tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous.

NEMOURS.

Vous raisonnez fort sagement, madame, mais ne sentez-vous pas que tout votre cœur s'élève contre vos raisons? Notre amour n'est point semblable aux autres : les singularités qui ont accompagné sa naissance le montrent assez. J'ai été à vous et vous avez été à moi dès l'instant que nous nous sommes rencontrés, et nous avons connu toutes les angoisses et les délices de l'amour, crainte, espérance, jalousie, malentendus et raccommodements, sans nous être dit que nous nous aimions et sans que le monde l'ait su... Ne trouvez-vous pas étrange que je me déclare aujourd'hui à vous pour la première fois, et qu'ainsi ma passion vous ait fait du mal si longtemps avant de vous être déclarée? Mais, madame, ne vous ai je fait que du mal, et ne me devez-vous que des tristesses? Par vos joies et par vos souffrances, vous m'appartenez déjà, et plus que vous ne pensez. Ce que vous avez eu la bonté de me dire tout à l'heure vous livre à moi : car vous vous piquez de loyauté, et serait-ce être loyale que de m'affoler, comme vous avez fait par l'aveu de votre amour, pour me signifier, aussitôt après, que cela ne compte pas et que nous ne devons plus nous voir? De grâce, ayez, pour être heureuse, un peu de cette bravoure que vous avez eue pour faire ce que vous croyiez votre devoir. Ne comprenez-vous pas que votre prudence insulte à l'amour et que vos terreurs, enfin, sont indignes d'une âme aussi noble que la vôtre? Honte à qui craint de souffrir en aimant! Vous êtes à moi, je le sais, et tout ce que je vous demande, c'est de consentir à ce qui est

et de n'être point lâche devant cette merveilleuse aventure d'aimer et d'être aimée!

MADAME DE CLÈVES, très remuée.

Hélas! hélas! pourquoi faut-il que je vous puisse accuser de la mort de monsieur de Clèves? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre! ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible?

NEMOURS.

Encore une fois, il n'y a point d'obstacle, madame. Vous seule vous forgez une loi que ni la vertu ni la raison ne vous sauraient imposer. Vous avez fait pour monsieur de Clèves ce que jamais femme n'a fait pour un mari. Ce n'est pas par vous qu'il est mort : c'est de n'avoir pas cru en vous. Je vous jure qu'il n'a rien à vous reprocher : personne ne le sait mieux què moi... Que décidez-vous?

MADAME DE CLÈVES.

Eh! le sais-je?... Il est certain que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste peut-être que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire sur moi... et ce qu'il pourra faire sur vous.

NEMOURS.

Mon amour défie le temps, madame.

MADAME DE CLÈVES.

S'il en est ainsi... vous accepterez ce que je vous propose, et vous comprendrez que je ne cède point au vain plaisir d'essayer sur vous mon pouvoir... Mais une épreuve est nécessaire, qui sera aussi une expiation.... Je veux achever ici l'année de mon deuil. Pendant ce temps-là, ne cherchez point à me revoir...

Lorsque l'année sera accomplie... si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments...

NEMOURS.

Eh bien?

MADAME DE CLÈVES.

Vous pourrez revenir.

La cloche tinte de nouveau et les religieuses sortent de la chapelle.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

17-5-07. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3 [illegible]

Date Due

FORM 109			